ERROL BOUCHETTE

ROBERT LOZÉ

"........dédaignant d'être le lierre parasite,
Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul......"

NOUVELLE

MONTREAL,
A. P. PIGEON, IMPRIMEUR, 1595-97 RUE ONTARIO.

1903

ROBERT LOZÉ

CHAPITRE I

Le Vagabond.

Par un beau soir du mois de juin, deux fiancés errent dans les champs de Saint-Lambert, près de l'extrémité du pont Victoria.

La petite ville, qui en face de sa grande sœur semble une solitude, dort paisible mais pas tout-à-fait silencieuse. Par intervalles, l'oreille perçoit un grondement sourd qui bientôt s'accentue et se rapproche. Le vaste pont frémit sur ses assises de pierre, un nuage rougeâtre s'élève du tablier. Tout à coup, cyclope sortant d'un gouffre, la locomotive s'élance sur la rive, déchire l'air de son sifflement, puis comme un météore, traînant après elle sa longue queue de wagons, passe et disparaît dans la nuit.

Les deux promeneurs, jeunes gens de la classe ouvrière, ont voulu sans doute voir de plus près le passage d'un train. Ils gravissent maintenant les degrés de granit qui forment le talus de la voie, à l'endroit où elle fait voûte au-dessus du chemin des voitures ; et dépassant la maisonnette du gar-

dien, lequel aurait dû leur interdire le passage, ils se dirigent, la main dans la main, vers l'entrée du pont. Les yeux baissés pour ne pas poser les pieds entre les solives, ils vont lentement et sans parler.

. . . .

Près de l'arche sombre les jeunes gens se sont arrêtés et restent immobiles, groupe gracieux se détachant sur le fond noir de cet encadrement. Sauf le grondement lointain du rapide, tous les bruits se sont tus.

. . . .

Brusquement, la scène change. Quelque chose bondit dans l'ombre de l'arcade. La jeune fille pousse un cri suffoqué : Oh ! Bertrand ! en voyant une face sinistre se dresser derrière son ami et deux mains l'empoigner. Ce dernier étouffe sous la pression de doigts frénétiques qui lui entrent dans la gorge. Il s'affaisse. C'est le moment où, en de tels assauts, l'agresseur lâche le cou de sa victime pour lui saisir les bras et lui mettre un genou sur la poitrine. L'ouvrier tombe, reprend son souffle, puis, aussi prompt que la pensée, se délivre du bandit. Il l'enlace et l'étreint à son tour dans ses bras aux muscles trempés comme l'acier qu'il manie d'habitude, se relève en chancelant sous ce corps qui encore faiblement résiste, se redresse enfin comme un ressort, et d'un effort des reins bien connu des lutteurs, le lance pardessus son épaule.

Le malheureux fut projeté du viaduc dans l'eau rapide du fleuve.

Ce drame s'était accompli en un instant et sans que les deux hommes proférassent un son. Glacée par la peur, la jeune fille avait à peine bougé. L'ouvrier, malgré l'intensité de l'effort, était resté calme ; il en est souvent ainsi des hommes courageux au sortir du danger.

—Viens, Louise, dit-il, allons repêcher cette canaille. Il faut espérer qu'il n'est pas mort.

Cette éventualité était en effet à craindre, car l'homme était resté sans mouvement depuis sa chute. Dans cette lumière crépusculaire, son corps faisait une tache noire, comme un caillou à moitié découvert dans l'eau peu profonde.

Ils descendirent ensemble. Bertrand entra dans l'eau, tira l'homme sur la berge et l'examina à la lumière d'une allumette. Il était parfaitement mort, la tête brisée contre une pierre. Le corps, hideux, était recouvert de loques infectes. C'était évidemment un de ces vagabonds qui pullulent en certains endroits du con nent et dont le Canada a sa part.

Ces vagabonds ou chemineaux de l'Amérique sont un intéressant sujet d'étude. Ce sont au fond des anarchistes, avec en plus la lâcheté et la paresse absolues. Lorsqu'il arrive qu'un homme manque à la fois de ressources et de courage, au point d'être incapable même du triste effort de volonté que comporte le crime ou le suicide, il se fait vagabond. Ennemi désormais de la société, il a pour but de vivre à ses dépens. Le nouveau parasite établira probablement son quartier général dans les Etats du sud, devenus, à cause de leurs hivers cléments, le rendez-vous de toute une population de fainéants nommés là-bas "pauvres blancs" (poor whites). On les range dans l'échelle sociale après les nègres. Dans la belle saison, ces forçats de la paresse, obligés de se disperser pour vivre, envahissent à peu près tout le continent, gitent où ils peuvent, se couvrent plus ou moins de guenilles, et trouvent moyen de se faire nourrir sans travailler. Ils infestent les abords des voies ferrées, lesquelles leur fournissent, bien involontairement de la part du personnel, le transport gratuit.... tout comme aux ministres et aux députés. Mendiant et filou, le vagabond est rarement cambrioleur ou assassin. Le crime exige un certain travail, ce qui lui fait horreur, car il se complaît

surtout dans l'absolue oisiveté. Paresse, abjection, malpropreté, voilà cet être. Pourtant, explique qui pourra les mystères de l'âme humaine ! Maimon, un des philosophes de l'Allemagne, fut un vagabond. Barine dit que Kant, avant de pouvoir lire les manuscrits de ce gueux de génie, dut les faire fumiger, tant ils étaient infects. Quelquefois aussi, l'instinct brutal l'emporte sur la paresse. Malheur alors à la femme ou à l'enfant qui se trouve à la merci du monstre.

C'était sans doute un forfait de ce genre que Bertrand venait d'empêcher.

—Diable, pensa-t-il, je passerai peut-être en cour d'assise.

—Je cours chercher le médecin, dit Louise, plus affectée que lui.

—Va, et qu'il se dépêche. Ce sera toujours un témoin, répondit Bertrand.

Louise revint bientôt avec le vieux praticien de la localité. Celui-ci constata le décès, s'enquit sommairement des circonstances et se chargea d'avertir les autorités. On transporta le mort sous un hangar. Louise, qui demeurait au village, partit avec le médecin. Bertrand, déclarant qu'il allait se livrer à la police, traversa le grand pont en courant, entra dans le premier poste, raconta l'affaire et se constitua prisonnier.

L'homicide, même en légitime défense, est chose grave. En faisant son récit au sergent du poste, Bertrand le comprit mieux qu'au moment où le drame avait eu lieu.

Dès qu'il sût ce dont il s'agissait, le sergent l'interrompit.

—Un moment, mon ami, soyez prudent et n'oubliez pas que ce que vous allez dire pourra servir contre vous. C'est mon devoir de vous en avertir.

Mais Bertrand n'en persista pas moins à raconter l'affaire en détail, fort de son droit et certain d'avoir fait son devoir. Ce n'était pas seulement sa propre vie qu'il avait défendue,

mais la vie et l'honneur d'une femme, sa fiancée, qui lui était plus chère que l'existence même. Puis, avait-il tué? Il était sans arme, sa main même n'avait pas frappé. Il n'avait fait que rejeter loin de lui son agresseur dont les doigts restaient encore imprimés sur son cou. Sur tout autre terrain, l'homme ne fut pas mort. Non, décidément, il n'avait rien à craindre.

Les constables faisaient cercle autour de lui, écoutant son récit. Leur contenance lui paraissait sympathique, mais, bouche close par la discipline, ils attendaient le "fiat" du sergent. Celui-ci, le récit terminé, tira sa montre.

—Onze heures, dit-il. Il vaut mieux que vous passiez la nuit ici. Demain matin, nous verrons.

Le jeune homme se jeta tout habillé sur un banc-lit qu'on lui indiquait dans un coin, et, fatigué des émotions de la soirée, il s'endormit bientôt profondément. Son sommeil ne fut pas sans rêves. Il se vit saisir par un démon affreux qui allait l'entraîner dans un gouffre sans fond, lorsque apparut un ange qui ressemblait à Louise, et à cette vue le mauvais esprit s'évanouit en fumée.

CHAPITRE II

L'Avocat.

Quand Bertrand s'éveilla, le lendemain, le soleil matinal inondait déjà la pièce, et Louise était debout près de lui. Autour d'elle, les constables se tenaient dans l'attitude du respect qu'inspire toujours aux hommes une femme qui en est digne. Comprenant bien la situation, ces braves gens s'intéressaient à ces acteurs involontaires dans un incident tragique.

Louise était pâle. On voyait que sa nuit n'avait pas été aussi paisible que celle de Bertrand. Elle souriait cependant en brave fille qu'elle était. L'inquiétude ne lui avait pas fait négliger sa toilette. Ses cheveux châtains tordus sur la nuque, sa robe de toile, tout était soigné, propre, simple et partant de bon goût. Louise était de celles qui comprennent que la femme du peuple s'abaisse en s'affublant de la défroque des riches ou de la pacotille qui en est l'imitation. Manie de luxe est mauvaise conseillère. Béranger a beau idéaliser Lisette, le sage ne la choisit pas pour femme.

Il fut décidé que Louise et Bertrand accompagneraient un constable jusqu'au poste central, afin d'expliquer l'affaire au chef de police qu'on n'avait pas voulu déranger la veille. Montant tous trois dans un char électrique, ils furent bientôt rendus à destination.

Le chef, homme de haute taille, d'allure militaire, à moustaches grisonnantes, écouta en silence le rapport de l'agent, puis le récit de Bertrand, et celui de Louise. Un commis sténographiait l'entrevue.

—Vous n'avez, je crois, rien à craindre, dit le chef, après avoir tout entendu. L'enquête doit avoir lieu ce matin, et il vaudra mieux que vous attendiez ici la sommation du coroner. Autrement, je serais obligé de faire rapport aux autorités provinciales et vous auriez à comparaître devant un magistrat, ce qui entraînerait sans doute des formalités et des frais.

—C'est bien, monsieur, dit Bertrand, comprenant que pour quelque temps encore il devait rester virtuellement prisonnier.

Il se retira, avec Louise, dans l'antichambre, où le commis sténographe les avait précédés.

—Il vous faut un avocat, dit ce dernier à Bertrand.

—Mais je n'en connais pas.

—En voici un, un bon.

Il lui tendit une carte portant ce nom :

ROBERT LOZÉ, avocat, 77, rue du Palais.

—Vous pouvez lui parler par le téléphone, ajouta-t-il, voyant que Bertrand regardait la carte d'un air indécis.

—J'irai plutôt le chercher moi-même, dit Louise. Et prenant la carte des mains de Bertrand, elle s'en alla avant qu'il put répondre.

Arrivée rue du Palais, il ne fut pas difficile pour Louise de trouver l'étude de Robert Lozé, avocat. La rue n'est pas longue, et au numéro 77, suivant la mode de notre époque, à laquelle se soumettent trop d'hommes de profession, le nom du personnage, en lettres d'or, ornait la porte d'entrée, les vitres des fenêtres du deuxième, la muraille de l'escalier et la cloison vitrée du second palier. L'avocat partageait les honneurs de cette publicité avec un M. Rémi Bittner, courtier, agent d'affaires, prêteur d'argent, *collecteur* de comptes, etc., comme son enseigne l'indiquait. Le voisinage d'un client aux affaires si multiples devait être une mine d'or pour l'heureux avocat.

Louise eut tout de suite pour ce roi probable de la bourse et pour son aviseur, un grand respect, et ce ne fut pas sans émotion qu'elle frappa à la porte.

Dans la première pièce, une jeune fille écrivait bruyamment au clavigraphe, et un tout petit saute-ruisseau, sur les instructions de Louise, descendit du tabouret où il était perché et alla dire à son maître, dans la chambre du fond, qu'une dame désirait le voir.

Elle fut aussitôt admise dans l'étude de l'avocat. Celui-ci se leva à son entrée et lui indiqua un siège. Son pupitre était au centre de la chambre et faisait face à la porte. De chaque côté du pupitre se trouvait un fauteuil. Sur celui de droite, s'étalait une robe d'avocat, et un rabat blanc que M. Lozé devait, selon toute apparence, endosser tout à l'heure. Dans l'autre fauteuil était assise une dame élégante, une cliente sans doute, qui avait relevé sa voilette et lisait un papier.

L'avocat pouvait avoir de vingt-huit à trente ans. Assez grand, la figure rasée, les cheveux trop longs et tombant jusqu'au col de sa redingote noire. Malgré sa politesse étudiée et l'apparat du métier dont il s'entourait, on trouvait quelque chose en lui, on n'aurait pas su bien dire quoi, qui n'inspirait pas une entière confiance. Il est une chose admirable chez certains hommes, c'est la réflexion sur le visage et sur toute la personne de la virilité de l'âme, une tranquille fiertée née du sentiment de la dignité et de l'indépendance. C'est la généralisation de cette qualité qui a valu aux anciens Canadiens le titre de "peuple gentilhomme." L'auteur de ce récit, alors qu'étudiant chez monsieur le juge Bossé, à cette époque avocat au barreau de Québec, et continuateur des meilleures traditions de son ordre, a vu quelquefois entrer dans son bureau des cultivateurs de la côte de Beaupré qui étaient bien véritablement l'incarnation de cette idée d'un peuple gentilhomme. Vêtus

d'étoffe du pays, sans aucune prétention, ils n'en réalisaient pas moins l'idéal qu'on se fait d'un grand seigneur ; idéal qu'on ne trouve pas toujours chez les descendants des croisés, qui ne dépend pas entièrement de l'éducation ni de la condition sociale ; qualité toute personnelle, qui seule confère la vraie noblesse et que lord Dorchester a su peindre par un mot immortel.

Peut-être était-ce quelque chose de semblable à cela qui manquait à Robert Lozé.

—Qu'y a-t-il à votre service, mademoiselle, demanda-t-il ?

Louise, un peu intimidée, hésita, et la dame qui jusqu'alors n'avait pas quitté son siège, se leva aussitôt comme pour sortir.

—Ne vous dérangez pas, je vous en prie, s'écria Louise, il n'y a rien de secret.

La dame reprit son fauteuil, pas fâchée peut-être d'entendre ce que pourrait bien dire cette autre jolie cliente.

Alors Louise raconta en peu de mots l'affaire, insistant surtout sur le danger qu'elle avait couru et sur le dévouement de Bertrand qui, surpris par un malfaiteur, avait déployé toute sa force pour protéger sa fiancée.

La dame avait pendant ce temps examiné attentivement la jeune ouvrière. Son intelligence et sa modestie devaient plaire. Son petit roman lui inspira de l'intérêt. Elle se leva et alla l'embrasser.

—Soyez tranquille, dit-elle, M. Lozé arrangera cela. Votre Bertrand est un héros.

Louise rougit de plaisir et ne répondit que des yeux.

—Quand a lieu l'enquête, fit Lozé ?

—Ce matin, me dit-on.

Après s'être enquis par le téléphone de l'heure de l'enquête, il s'apprêta à accompagner Louise auprès de Bertrand. La dame, en prenant congé, donna à la jeune fille son adresse et la pria de l'aller voir avec son fiancé.

—Vous demanderez madame de Tilly, dit-elle.

On connait ces enquêtes devant le coroner ou juge d'instruction, scènes lugubres où commence le dénouement de tant de sombres tragédies. Celle-ci fut courte. L'identité du mort avait été établie comme celle d'un vagabond par plusieurs serre-freins. Il avait une réputation de férocité qui, même dans des circonstances moins favorables, même sans le témoignage de Louise, aurait été suffisante pour justifier l'action de Bertrand. L'avocat eut donc peu de chose à dire. Mais ce peu, il le dit si bien que son client fut complimenté par le jury et honorablement libéré par le magistrat.

Ils revinrent ensemble au bureau de Lozé, où Bertrand entama la question de l'h noraire.

—J'ai eu peu de chose à faire, répondit l'avocat, après un instant de réflexion. Si vous croyez me devoir, vous pourrez vous acquitter en m'envoyant vos amis qui ont des procès. Il prit un paquet de cartes dans un tiroir et en passa quelques-unes à l'ouvrier. Celui-ci les accepta avec empressement, serra la main de l'avocat, et sortit avec Louise, tous deux pénétrés de satisfaction et de reconnaissance.

Lozé, resté seul, rejeta les cartes dans le tiroir avec un mouvement presque de dégoût, et se laissa tomber dans un fauteuil.

—Il est triste, murmura-t-il, d'être condamné à ne jamais faire une bonne action sans arrière pensée. "*Oportet vivere* !" hélas !

CHAPITRE III

"Oportet vivere."

La nécessité ! C'est le stimulant que donne au monde la nature et qui résume toutes les existences matérielles. C'est aussi le cri de toutes les misères. L'homme en fait souvent le voile de ses ambitions, l'excuse de ses défaillances, le prétexte de ses turpitudes. Voleur au coin du bois, financier véreux, prostitutions sociales publiques et privées jettent ce mot à la face de l'opinion qui les condamne plus souvent que la société ne les punit.

Les habiles sont plus nombreux que les désintéressés. Ils sont rares ces héros qui traversent la vie, le *fiat justicia* au fond du cœur. Dans les pays de vieille civilisation, où des populations innombrables se disputent le pain, on comprend que l'égoïsme féroce devienne en apparence—car il n'en est jamais nécessairement ainsi,—la loi inéluctable. Mais dans nos pays, où la richesse inépuisable de la nature attend encore le travail de l'homme pour la féconder, il est triste de constater que la lèpre du parasitisme, qui en est le principal signe extérieur, existe à l'état endémique et qu'elle se propage surtout parmi ceux qui par la nature des choses semblent être appelés à donner aux autres le bon exemple. Ortie qu'il est d'autant plus urgent d'arracher que ses racines sont anciennes et profondes. Legs funestes d'un état social qui n'existe plus.

Sous le régime français, une foule de soi-disant fils de famille, la plupart prolétaires—gens qu'il ne faut pas confondre avec les seigneurs terriens, qui furent dans leur temps

de bons et utiles citoyens,—vinrent s'abattre sur ce pays comme une nuée de sauterelles. Se refusant au travail de peur de déroger, ils devinrent bientôt un danger public. Déjà en 1679, l'intendant Duchesneau les signalait à Colbert, et en 1685, Denonville écrivait à ce ministre : " Ils viennent à moi les larmes aux yeux, et à moins qu'on ne les assiste, ils deviendront tous bandits."

Bandits ! Voilà bien le synonyme d'inutile et de parasite. Le germe de cette maladie sociale est bien vivant : ses effets sont sensibles et peuvent devenir plus funestes encore que ceux de cette autre maladie sociale, l'esclavage, dont les restes tiennent encore plusieurs des peuples de ce continent dans l'impuissance. Il est plus caché, plus insidieux, mais tout aussi mortel. Où trouverons-nous la plume d'une Harriet Beecher Stowe pour le déraciner et le tuer ?

Robert Lozé, ayant beaucoup de ce qu'il faut pour faire un citoyen utile, n'avait pas échappé au mal dont nous parlons. Chez lui, pourtant, ce n'était pas un mal héréditaire. Ses aïeux, depuis de longues générations, avaient fécondé la terre natale de leurs sueurs, quelquefois de leur sang. Lui-même dans son enfance, avait couru pieds nus dans le sillon, et au loin là-bas, sur les rives du large fleuve, s'élevait encore la maison paternelle, berceau d'hommes virils et de traditions sacrées. Là, ses frères, entourés de leurs familles et de leurs laboureurs, formaient un cercle patriarcal et heureux, où le soir, devant le feu de la cheminée, on se remémorait quelquefois l'absent.

Ceux-là vivaient au soleil. Leurs horizons étaient la mer et les montagnes. Ils retournaient au printemps la terre fumante, ils engerbaient à l'automne la moisson dorée. Quant à lui, la destinée l'avait voué à la chicane. Son existence se consumait dans cette sombre officine des miasmes sociaux, où ceux qui travaillent ne cherchent pas toujours à curer ou à guérir, mais s'appliquent à extraire un peu d'or de la suie, en murmurant : *opportet vivere !*

Songeait-il parfois aux jours de son enfance, aux choses jadis si familières de l'établissement paternel ? Que de souvenirs réunis sous ce vieux toit normand ! Dans la grande pièce basse, quand venait le soir, le père récitait la prière d'une voix grave. Le crucifix noir suspendu à la cloison devenait aux yeux des enfants une chose mystique et solennelle sous la lumière vacillante de l'unique chandelle. Accroché aux poutres, le vieux tulle français, ou fusil de long calibre, jadis le compagnon inséparable du pionnier, rappelait les événements tragiques d'un passé déjà lointain. Puis, au dehors, les vastes granges en pierre aux clochetons argentés, les longues étables, et le vieux moulin à vent près duquel les enfants se rassemblaient pour organiser leurs jeux. Parfois grimpant jusqu'au faîte de son mur dégradé, ils regardaient passer, au large, les goëlettes aux ailes blanches et les grands transatlantiques aux lignes puissantes se détachant, suivant la distance, en noir sur le fond bleu du fleuve, en gris sur la ligne vaguement empourprée des montagnes du nord. Et l'église du village et le presbytère où son oncle, homme vénérable et vraiment sacerdotal, avait dit un jour : Je me charge de Robert. Il ira au séminaire et nous le consacrerons à Dieu !

S'il arrivait à Robert de songer à tout cela, ce ne devrait pas être sans un secret remords. Non pas tant d'avoir trompé les espérances de son oncle. Les vocations, surtout celles du sacerdoce, ne doivent pas être forcées. Mais le souvenir de son père, dormant au cimetière, sa vieille mère priant pour lui et l'attendant toujours, son frère Jean, parti tout jeune pour la terre étrangère et qu'il avait depuis longtemps complètement perdu de vue ; ces souvenirs, ces êtres si chers et si sacrés, il les négligeait, ils étaient comme sortis de sa vie. Les aimait-il encore ? Les avait-il jamais aimés ? Hélas ! La sécheresse de cœur s'était manifestée en lui dès ce jour où il s'était demandé ce que

pouvaient bien avoir en commun des gens qui gagnaient leur vie par le travail de leurs mains et un collégien, un étudiant, un futur *monsieur*.

Oh ! Ce mot, *monsieur*, comme il le fascinait. Jeter sa défroque de campagnard, endosser la redingote et le chapeau de soie, revenir dans sa paroisse natale pérorer avec une éloquente condescendance devant ceux qui furent jadis ses égaux. Il les voyait quelquefois ces heureux de la terre, daignant distribuer des poignées de main et des sourires. Il les avait entendu débiter avec emphase, dans ce qui lui semblait le plus beau langage, des choses qu'il ne comprenait pas bien encore, mais admirables sans aucun doute ; où les mots sonores et les sentiments patriotiques revenaient à chaque phrase. Etre un jour monsieur le candidat, monsieur le député, l'honorable M. Lozé ! Voilà ce qui remplissait sa jeune imagination d'un trouble indicible et charmant.

En attendant, le futur monsieur poursuivait ses études et n'avait personne pour lui expliquer le vide de ses rêves. Comment aurait-il pu, seul, comprendre, pauvre enfant déjà pétri d'égoïsme, qu'il faisait fausse route et que des aspirations qui ont leur source dans la vanité et dans l'intérêt personnel manquent de grandeur ; qu'elles ne peuvent aboutir qu'à la bassesse, qu'elles rapetissent le talent, entravent l'action, tuent la pensée. Aussi, dans son ignorance des enseignements de l'expérience et de l'histoire, ne sachant guère juger, son admiration allait à cette écume qui flotte à la surface de la société, tristes catilinas nains à demi conscients de leur insignifiance, qui volontiers trempent dans les petites ignominies, pour atteindre la gloriole d'un instant. Feux follets sortis d'un cloaque où ils doivent bientôt retomber pour se noyer dans la fange.

Tout cela se développait dans l'âme de Lozé presque à son insu et sans qu'il en parlât à qui que ce soit. Son père,

homme honorable mais peu lettré, n'aurait pas su le diriger. L'enfant, connaissant les intentions de son oncle, n'osait lui faire part d'aspirations qui devaient les contrecarrer. De livres, il ne possédait que quelques prix de collège, excellents dans leur genre, mais qui ne pouvaient répondre aux mille questions d'une jeune intelligence en marche. Il aurait sans doute pu trouver parmi ses professeurs au petit séminaire, le guide dont il avait besoin. Malheureusement, il éprouvait à leur endroit la même gêne qui l'empêchait de s'ouvrir à son oncle.

Le cas exposé ici est assez général puisqu'il a donné lieu dans certains quartiers à une guerre, plus ou moins ouverte, et suivant nous bien injuste contre les collèges classiques. Sans doute, le mal existe et à l'état aigu, mais ne déterminons pas à la légère les responsabilités, et jugeons-nous nous-mêmes avant de condamner les autres.

Fondés dans le but unique et avoué de recruter le clergé, les séminaires ont incidemment formé un grand nombre d'hommes de profession et d'hommes d'Etat. Doit-on leur imputer à crime que leur œuvre est plus grande que leur idée première ? Est-ce mal de leur part d'instruire presque gratuitement ? Les blâmera-t-on d'avoir su composer un corps enseignant où l'on trouve parmi les professeurs et les pédagogues, des savants et des penseurs ?

D'un autre côté, il est très vrai que l'éducation qui convient pour le prêtre qui, suivant le brocard du droit canon, doit vivre de l'autel, n'est pas celle qui rend propre à soutenir les luttes de la vie dans le monde. Diriger les âmes et gagner son pain, sont des choses différentes. C'est ce qui fait que tant de jeunes gens entrent désarmés dans l'arène. Les séminaires reconnaissent cela. Ils font certaines concessions aux carrières civiles. Mais ils répondent en même temps aux chefs de famille qui se plaignent : " Agissez donc vous-mêmes. Vous êtes les principaux inté-

ressés." N'ont-ils pas mille fois raison? Convenons franchement de notre coupable apathie, alors que notre devoir serait de mettre tout en œuvre pour faire cesser un tel abus.

Jusqu'à ce que nous comprenions cela, jusqu'à ce que le public se tourne en masse vers les carrières productives de la richesse matérielle, qui est le ressort des peuples, la grande route du progrès restera déserte, et nous verrons toujours la triste procession d'ilotes en habit noir encombrant un étroit sentier, le spectacle puéril d'augustes aréopages préparant ex-professo des guet-apens à l'aspirant qui voudrait, comme le médecin de Molière, partager leur privilège de tailler, couper et occire *impune per terram*.

Qu'on nous pardonne ces considérations un peu longues. Il était nécessaire de faire connaître l'état d'âme de Lozé avant le jour où nous l'avons rencontré et qui fera époque dans sa vie. La dame que Louise avait vue dans son bureau devait, en effet, y apporter un élément nouveau et important.

Sans amis et sans argent, le jeune homme, au début de sa carrière, avait eu à choisir entre le sacrifice qui exalte et le succès qui avilit. Il faut plus que du courage et un esprit d'élite, il faut surtout une vocation inébranlable pour s'ensevelir en pleine jeunesse dans le travail opiniâtre et sérieux, l'horizon comme mûré et sans issue visible. Les privations physiques sont supportables dans la jeunesse. Le mépris des confrères, les humiliations le sont moins. Ces épreuves victorieusement subies révèlent l'or pur des caractères. Car, comme on l'a souvent dit avec vérité, quelque encombrée que puisse être une profession, il y a toujours place aux degrés supérieurs. C'est aux rangs inférieurs que la congestion se fait sentir, puisque le très grand nombre choisit le succès immédiat et apparent. Relativement, les débuts peuvent être moins pénibles pour qui d'une science faite pour soulager les hommes ou pour

protéger la civilisation, fait un vil métier. Mais ce genre de succès, toujours dégradant, est bien rarement durable, parce que sa source n'est pas dans le bien et l'utile. Que peut-il rester à l'homme qui a ainsi passé sa jeunesse, sinon le dégoût de toutes choses. Il marche, comme l'a dit Buffon avec tant de profondeur, entre deux écueils formidables, le mépris et la haine, il s'affaiblit par les efforts qu'il fait pour les éviter, et il tombe dans le découragement qui ne laisse d'autre désir que celui de cesser d'être. Sans doute, cette règle souffre exception. Certaines natures peuvent ignorer la souffrance morale dont nous parlons, mais même pour ceux-là le décor de respectabilité est bientôt percé à jour et le charlatan noté d'infamie.

C'était le succès facile qu'avait choisi Robert Lozé. Depuis cinq ans il vivait de cette vie mesquine, ouvrier inconscient de la désintégration sociale. L'anglais a un mot pour expliquer cette chose, un mot évidemment d'étymologie française et que Dickens a rendu terrible : "pettifogger." Les pettifoggers de Dickens étaient d'horribles pieuvres sociales : les nôtres ne sont pour la plupart que de pauvres jeunes gens fourvoyés. Comme tant d'autres, Lozé avait eu longtemps un nuage devant les yeux. Ne connaissant des hommes que la bassesse et la misère, le beau, le grand, l'utile, le devoir, dans son sens élevé, n'avaient été pour lui que des choses vagues.

Aujourd'hui, un rayon de soleil venait de percer le nuage. En réponse à une de ces sommations de payer lancées chaque jour à la douzaine, une femme était venue le trouver, ou plutôt elle lui était apparue. Car lorsque de sa main gantée elle releva sa voilette, il crut presque contempler un être d'un autre monde. Elle appartenait en effet à un monde dont il avait à peine soupçonné l'existence. Chose qui pourra paraître paradoxale, de cette femme cultivée aux simples habitants des campagnes, la distance était

moins grande que celle qui la séparait d'un être tel qu'était alors Lozé. De même que l'or du filon, qui aux mains de l'artiste se transforme en bijou, peut dans la pièce de monnaie devenir immonde, l'homme peut soumettre son intelligence et son instruction, qui sont l'or, à quelque esclavage intellectuel qui les dégrade.

Lozé en ce moment-là eut conscience de la distance qui le séparait de cette femme. Quel est l'homme qui n'a pas eu de ces moments de clairvoyance intuitive ?

Il eut honte en acceptant, ne sachant comment refuser, la somme qu'elle lui tendait. Honte, non pas de l'action même qui n'avait rien de blâmable en soi. Mais il se sentait sous ce regard tranquille qui l'examinait, comme un huissier sous les grands yeux curieux des enfants dont il violente le foyer.

Du reste, ce trouble ne dura qu'un instant. L'homme qui en lui n'était que caché sous l'enveloppe du chicanier, voulut s'affirmer. Il éprouva le besoin de faire voir à cette femme qu'il n'était pas un être inférieur et grossier. C'est en ce moment que Louise était entrée. C'était l'influence de madame de Tilly qui lui avait valu, à l'insu de cette dame et peut-être de Lozé lui-même, un accueil bienveillant et à Bertrand une défense gratuite. Puis, resté seul, Lozé avait pour la première fois éprouvé le besoin de s'excuser à lui-même, et l'exclamation lui était venue : "*oportet vivere !*"

CHAPITRE IV

En dérive.

Socialement, Adèle de Tilly n'était pas tout à fait orthodoxe.

Mariée à dix-huit ans à un cadet de famille, officier dans l'armée anglaise, elle avait suivi son mari en Angleterre. Quelque temps elle fut une étoile de la société la plus aristocratique de l'Europe. Mais son mari, livré au jeu et à la débauche, mécontenta sa famille dont il dépendait pour ses ressources. Il dut alors renoncer à l'armée, et tombant de plus en plus bas, il en vint à maltraiter sa jeune femme qui refusait de se ruiner pour payer ses dérèglements. Celle-ci, mal conseillée, eut recours au divorce. Procès retentissant qui lui valut une fâcheuse notoriété, bien qu'elle n'eut pas de torts bien graves.

On sait que la reine Victoria ne tolérait pas les femmes divorcées. La société faisait alors de même, *regis ad exemplar*. N'étant pas de force à remonter le courant, madame de Tilly revint au Canada. Mais elle s'aperçut bientôt que quelque chose de l'ostracisme qu'elle fuyait l'avait poursuivie jusqu'en son pays. On ne la repoussa pas absolument, mais on l'accueillit froidement et elle ne voulut pas continuer des relations où les avances étaient toutes de son côté.

C'était une femme aimable, belle encore à quarante ans, ni dévote ni esprit fort, au fond bonne en dépit des circonstances. Ressource précieuse pour une personne ainsi placée, elle aimait les arts et connaissait la musique en artiste. Elle était artiste aussi dans sa toilette et dans l'aménagement de

sa maison, qui était charmante et singulière. A l'intérieur s'entend, le dehors n'étant qu'une espèce de chalet suisse bâti à l'américaine et posé sur un carré de gazon comme une bonbonnière sur un tapis vert. Mais cette bonbonnière était meublée de choses antiques que madame de Tilly avait collectionnées elle-même, non pas chez les brocanteurs qui excellent dans l'art de vendre des antiquités apocryphes, mais à la campagne, dans les maisons de cultivateurs, où l'on trouve parfois des objets de grand prix, les bois précieux et les cuivres souvent recouverts d'une couche de badigeon Ce sont des meubles Louis XIV et Louis XV, quelquefois plus anciens encore, presque tous d'une élégance de forme remarquable. Car il faut admettre que les artisans anciens surpassaient ceux d'aujourd'hui. Les connaisseurs admiraient surtout un buffet de forme ovale fait de bandes alternantes de bois de rose et de cuivre et soutenu sur des pieds de cuivre ciselé. Cet objet avait dû séjourner plus de cent ans chez des gens qui en ignoraient le prix.

Quelque indépendante qu'on puisse vouloir paraître, on ne vit pas sans société. Madame de Tilly avait fini par réunir autour d'elle un cercle où il régnait quelque chose de son esprit. Cela formait un salon excentrique et à part, moins banal que les cercles plus réguliers, parce qu'on y rencontrait des gens qui ne ressemblaient pas entièrement à tout le monde. Le jeu en était proscrit, car l'hôtesse, instruite par une triste expérience, le tenait en horreur. C'était un des rares endroits de la métropole où l'on causait et où les choses de l'intelligence n'étaient pas absolument négligées. On y épluchait peu les réputations, ce qui eût pu être embarrassant pour certains habitués. Mais on se faisait éplucher ailleurs, parce qu'on était à côté de la convention.

Montréal, soit dit en passant, a cela d'une capitale, qu'on peut y trouver les éléments épars d'une vraie vie sociale, lesquels, faute d'un centre de réunion favorable, forment de

petits groupements comme celui que nous parlons. Un tel milieu pouvait distraire l'ennui d'une femme jeune encore et intellectuelle, en qui la passion et le chagrin avaient laissé leur trace profonde et qui devait porter sur son cœur les rides qui ne paraissaient pas sur son visage.

Mais de là au bonheur ou même au contentement, il y a un abîme.

Nous vivons dans le siècle de l'émancipation de la femme. Celle-ci se croit plus heureuse par suite de son affranchissement de certaines des infériorités légales et sociales dont elle souffrait. Il n'en sera vraiment ainsi cependant que si la femme sait res... femme dans la nouvelle condition qui lui est faite, et la mégère qui a déclaré la guerre à l'autre sexe, la mondaine blasée dont le temps est le plus redoutable ennemi, sont presque aussi malheureuses que la pauvresse qui se courbe docilement sous la tyrannie d'un mari brutal. Nous aurons beau faire, la femme vraiment heureuse sera toujours la mère. Elle seule aura dans la vie un but bien défini. Sans cette auréole de la maternité, ou à son défaut, quelque chose de plus grand encore qui est le sentiment maternel s'étendant à tous les infortunés, une femme est une souveraine détrônée. Qui pousse le berceau régit le monde. C'est la nature qui le veut ainsi. Dans notre pays, heureusement, les abdications sont rares. C'est pour cela qu'un jour nous serons forts par nos femmes.

A ce point de vue, Adèle de Tilly n'était donc pas vraiment heureuse. Elle avait le sentiment de sa vie manquée, dont elle ne méditait pas d'ailleurs les causes ; cherchant à se distraire pour échapper à l'ennui, mais ne tombant pas dans le désordre, parce que même parmi les âmes égarées, il en est de délicates qui ont horreur des souillures.

C'était le besoin de mouvement et de distraction qui l'avait conduite au bureau de Robert Lozé. En lisant cet imprimé assez insolent lui réclamant une faible somme d'argent

restée dans les livres de quelque modiste en faillite, elle avait eu le caprice de voir celui qui faisait un tel métier. Surprise, elle avait trouvé un jeune homme intelligent, presque ingénu, qui lui avait rendu hommage par sa confusion. Elle en avait eu un peu pitié. Rien d'étonnant que de son côté, elle l'eut ébloui.

Entrée là à la recherche d'une distraction, madame de Tilly en avait trouvé deux. Louise, la jeune ouvrière, lui avait tout de suite inspiré un véritable intérêt. Elle eut envie de voir le fiancé, dont la conduite lui semblait belle. Les jeunes gens s'étaient rendus à son invitation. Louise entraînant Bertrand un peu timide et tirant de l'arrière. Comme ils n'attendaient pour s'épouser que le moment où Bertrand aurait un emploi un peu plus assuré, madame de Tilly résolut sans le leur dire, de prendre des renseignements au sujet de ces jeunes gens, et si le résultat leur était favorable, de leur venir en aide en les recommandant à des industriels de ses amis.

Elle songeait au moyen de faire cette louable action, lorsque la bonne vint lui annoncer un visiteur. Prenant la carte sur le plateau d'argent, elle sourit au nom qu'elle y lut :

—Faites entrer, dit-elle.

L'instant d'après, Robert Lozé entrait, encore sous le coup de l'excitation que cette démarche toute nouvelle lui causait et tout décontenancé devant cette femme et cet intérieur.

Debout et gracieuse, madame de Tilly reçut son visiteur, et coupant court au boniment qu'il avait probablement préparé :

—M. Lozé, lui dit-elle, vous venez à point. J'ai un service à vous demander.

—J'en suis heureux, madame, surtout si cela peut contribuer à me faire pardonner l'ennui involontaire...

—Ne parlons pas de cela. Je suis curieuse puisque je

suis femme. "J'ai voulu voir, j'ai vu," ajoute-t-elle avec une pointe de méchanceté, que Lozé ne comprit qu'à demi, mais qui néanmoins le rendit pour un moment presque aussi malheureux que l'officier de la cruelle Athalie, en subissant pareille apostrophe. Mais puisque vous vous avouez coupable, continua la dame, je vais vous donner pour punition une bonne action à faire.

Avec le tact d'une femme du monde, elle sût ainsi le mettre à l'aise. Elle lui expliqua ses intentions à l'égard de Bertrand et de Louise et lui demanda de faire une petite enquête qui lui permettrait de les recommander sans crainte. Lozé y consentit avec d'autant plus d'empressement que cela devait lui fournir l'occasion d'une nouvelle visite à l'aimable femme. Il prit congé en se promettant bien de revenir bientôt.

CHAPITRE V

CURIOSITÉS SOCIALES.

Ce n'était pas la variété qui manquait aux réunions chez madame de Tilly. Ce cercle comptait peu d'intimes et beaucoup d'oiseaux de passage. Nous ne le citons pas comme exemple de ce qui devrait être, loin de là, mais à titre de simple curiosité sociale. Il eût été difficile d'imaginer des assemblages plus disparates, plus bizarres même et plus cosmopolites. C'était en petit, ce qui se voit assez souvent dans les grandes capitales. Le prince B., grand seigneur hongrois authentique et d'une richesse invraisemblable, mais banni de son pays à la suite d'un duel louche, y coudoyait le jeune M. artiste à son début, rêvant dans la pénurie présente d'une gloire future problématique. Madame T.... y avait trôné pendant quelques semaines. La reine de l'opéra-bouffe entrevoyait déjà la destinée d'une actrice canadienne alors inconnue, aujourd'hui interprète de Shakespeare, une des étoiles de la scène tragique. Mademoiselle G., américaine, dont les millions avaient acheté, avec celui qui le portait, un des noms historiques de France, y avait étalé le luxe de ses toilettes ainsi que sa préférence pour le *scotch whisky* sur le vin de campagne, à l'ébahissement toujours renouvelé de son futur mari. Quelquefois, M. G., spiritiste convaincu, arrivait accompagné d'un médium, le plus souvent quelque bohémienne souffrant d'hallucination nerveuse. Alors toute la compagnie se réunissait autour d'une grande table, et dans le pénombre nécessaire, parait-il, à ces séances, on consultait l'esprit frappeur.

On le conçoit, les femmes du monde fréquentaient peu ce salon excentrique, pas plus méchant, peut-être, à tout prendre, que les autres, mais où l'on rencontrait plus d'une excommuniée sociale Les hommes y venaient en grand nombre, et l'on était à peu près sûr d'y trouver des personnages dignes de remarque. Même pour les femmes, du reste, la règle d'exclusion n'était pas absolue. Madame de R., par exemple, se regardant par sa naissance, son âge et sa fortune au-dessus des conventions, négligeait d'autant moins sa cousine madame de Tilly qu'elle ne s'ennuyait jamais chez elle. Elle y amenait ses amies, mademoiselle de P. et madame de L., et s'y montrait toujours fort aimable, à la condition d'y dominer absolument et de ne pas toujours reconnaître hors de là les gens qu'elle y rencontrait.

Lozé n'était pas encore en état de comprendre tout à fait madame de Tilly, ses goûts et son entourage, surtout ces dames dont nous parlons. Mais il observait la prudence du voyageur en pays inconnu. Il était du reste pénétré d'admiration pour cette amie nouvellement acquise. Et l'admiration qu'on éprouve pour une femme élégante et cultivée étant un noble sentiment, il ne fut pas vulgaire, seulement un peu étrange, ce qui ne déplut pas. Il fut donc accepté dans ce cercle dont madame de Tilly était le centre, et à tous les points de vue cela lui profita.

C'était un singulier caprice du hasard qui mettait ce petit campagnard en présence des dernières épaves d'un passé aristocratique dont il ne restera bientôt plus de trace dans notre pays. Comme le paysan du Danube en face des Romains décadents, il voyait en elles des êtres qu'il comprenait fort peu, qui lui paraissaient composés d'erreurs et de préjugés, et qui pourtant le forçaient au respect.

Ces écrivains, qui ont voulu mettre en scène l'ancienne noblesse canadienne, semblent avoir manqué de modèles.

Ils peignent, souvent très bien, non pas des portraits, mais des êtres de fantaisie, comme les Romains de "Fabiola" et de "Quo Vadis." On s'en aperçoit sans peine à la lecture de leurs œuvres, surtout lorsqu'on en connait un peu le sujet. De Gaspé seul a fait une peinture aussi fidèle que charmante de la classe des seigneurs de campagne, à laquelle il appartenait. Personne n'a encore réussi à fixer ce groupe d'élite mais peu nombreux, dont les de Longueuil et les de Salaberry, en des temps presque contemporains, peuvent passer pour les types et que de Balzac ou Thackery pourraient seuls reconstituer. Ce sont, en effet, des sujets d'étude beaucoup plus complexes qu'on ne le pense et leur influence sur le caractère national sera plus considérable que ne semblerait le comporter leur petit nombre. On le voit, Robert Lozé subissait cette influence.

L'auteur a connu dans leur vieillesse quelques représentants de ce groupe, qui lui ont fait l'effet de ces gentlemen d'Irlande qui vivent dans les pages de Charles Lever. Surtout, il a eu l'honneur d'être admis dans l'intimité d'une dame qui devait être l'incarnation de cette génération et de cette caste.

Son caractère si élevé eut été plus aimable, sans doute, sans certaines malheureuses préventions, mais elle était noble même dans ses erreurs, qui étaient pour elle des principes, et malgré l'âge, d'une grâce, d'un charme dont le secret se perd. Telles devaient être ces autres femmes canadiennes, madame X., fermant son salon au représentant du souverain, coupable à ses yeux d'un solécisme social, et madame Z. refusant dans une cour européenne le rôle d'une Montespan. Indépendance de caractère chez l'une, grandeur d'âme chez l'autre, voilà le résumé des vertus de ce groupe.

CHAPITRE VI

Le peintre.

L'enquête faite sur le compte de Louise et de Bertrand fut tout à leur honneur. Madame de Tilly en fut bien aise et s'occupa de hâter le dénouement de leur petit roman. Elle croyait avec raison qu'il ne serait pas très difficile de procurer de l'emploi permanent pour cet excellent ouvrier. Cet incident, du reste eut des conséquences plus étendues pour les personnages de cette histoire.

Robert Lozé, élevé à la campagne, où le vrai dénuement est extrêmement rare, se trouva, par suite de cette enquête, pour la première fois, en présence de grandes misères humaines. Il en fut d'autant plus frappé qu'il en avait jusque là à peine soupçonné l'existence et que les malheureux n'avaient été pour lui que des victimes plus ou moins exploitables. Plusieurs cas de détresse qu'il signala à madame de Tilly inspirèrent à celle-ci le désir de les soulager. Elle finit par étendre le cercle de ses charités qui jusqu'alors s'étaient bornées à des souscriptions, qui ne sont pas la vraie charité, la vraie charité qui console en même temps qu'elle soulage. S'apercevant que, grâce à la satisfaction intime que donnent les bonnes œuvres, sa vie ne serait plus vide et sans but, elle en fut reconnaissante à Lozé et elle prenait plaisir à l'associer à son travail charitable, puisque c'était à lui qu'elle en devait en partie l'idée.

Souvent ils partaient ensemble à la découverte et leurs courses ne se bornaient pas toujours à la ville. Vers l'automne, lorsque la campagne canadienne revêt la riche parure

que Kreigoff, peintre sans étude, a néanmoins, le premier, su fixer, Adèle suspendait de temps à autre le cours de ses charités, pour errer dans les villages et satisfaire sa manie de collectionneur. Avec quelques amis, et Robert était souvent du nombre, elle s'aventurait ainsi assez loin. C'est pendant une de ces promenades qu'il survint un incident qui contribua à hâter la transformation lente qui se faisait dans l'âme et les idées du jeune avocat, comme le rayon de soleil fait tout d'un coup éclore le bourgeon. Le sublime d'une existence qui tend vers l'idéal devait briller aux yeux de celui qui n'avait cru qu'aux petitesses de la vie. Sans doute il est un juste milieu où l'idéal et la pratique se confondent pour former presque la perfection. Mais avant d'être témoin de cette quasi perfection, le jeune homme devait voir les deux extrêmes.

Ils se trouvaient dans un village, où, à quelque distance d'une église gothique très grande en apparence pour un aussi modeste hameau, s'élevait une chapelle neuve en pierre de taille. A l'intérieur, qui était inachevé, on remarquait dans un coin un monceau de béquilles ; au dehors, quelques planches abritaient ce qui semblait être une grande statue en bois. Cherchant des yeux quelqu'un qui pourrait leur expliquer la raison d'être de ce second temple, ils avisèrent un vieillard à longue barbe blanche, vêtu d'une blouse bleue tachée de peinture. Il se tenait à la porte d'une maison petite, basse et blanche, entourée d'un jardinet.

—Un peintre ! s'écria Adèle, surprise.

Le vieillard s'avança en souriant.

—Entrez, mesdames, entrez, monsieur, dit-il.

C'était en effet le peintre P., copiste de maîtres et qui en ce genre fut peut être l'égal de Falardeau, mais avec une moindre renommée. Il les reçut avec une bienveillance paternelle, paraissant se réjouir de trouver à parler à des gens un peu plus connaissants que les villageois. Voyant

que madame de Tilly admirait quelques tableaux qui ornaient la pièce :

—Je les ai apportés de Rome, dit-il. Vous voyez par le dessin et l'expression des figures que ce sont des œuvres de maîtres. Mais le coloris fait défaut. Je vais vous montrer mes études en couleur.

Pénétrant à sa suite dans une pièce voisine vivement éclairée et qui servait d'atelier, ils furent, on peut le dire, stupéfaits. La pièce était toute tendue de toiles neuves aux tons criards, invraisemblables, ridicules. Sur le chevalet, une œuvre inachevée représentait un combat de lions, les fauves d'un rouge feu. Cela paraissait naturel et correct au vieux peintre, qui ne faisait pas la part de sa vue affaiblie par l'âge. Chose profondément triste que cet étalage de talent déchu et devenu sénile.

Pour abréger ces impressions pénibles, Adèle questionna le vieillard au sujet de la chapelle.

—Ah ! dit-il, vous avez remarqué ? Dire que c'est pour cette horreur qu'on a détruit mon vieux sanctuaire ! Je vais, si vous voulez, vous conter cela. Mais allons nous asseoir au jardin.

Installé sous les arbres avec ses visiteurs d'occasion autour de lui, il dit la petite légende qu'on va lire ; elle expliquera l'existence de cette seconde église et en même temps nous fera connaître le cœur du vieil artiste.

" La rivière qui coule ici, commença-t-il, s'appelait autrefois la Belle-rivière, et elle est digne de ce titre, ainsi que de la vallée qu'elle fertilise. Prenant sa source au pays de l'or, elle coule tantôt calme et profonde, arrosant de fertile campagnes, tantôt rapide et tourmentée dans des gorges rocheuses qu'elle s'est creusées dans les collines escarpées qui s'opposaient à son passage.

Comme d'autres belles, elle est capricieuse et parfois cruelle. Quand le ciel a longtemps pleuré, que le soleil

tarde trop à se mirer dans ses ondes et à l'embellir de ses rayons, elle déborde. Quittant alors son lit, elle se répand dans les champs et les dévaste, renverse les maisons, noie les bêtes, quelquefois les gens. Elle dit aux riverains dans son langage : pourquoi avez-vous déboisé mes rives ? Vous me retranchez ma parure, je vous prends vos biens.

Parfois elle semble d'humeur badine. Gare alors à ceux qui se trouvent à sa portée ! Un matin, le seigneur de l'endroit en s'éveillant crut encore rêver. Mettant le nez à la fenêtre, il ne vit plus ni rivière ni campagne. Un bâtiment s'était dressé pendant la nuit sur les plate-bandes de son jardin, comme le château d'Aladin en face du palais de l'empereur de Chine. Le murmure familier de la basse-cour en émoi lui fit comprendre qu'il ne rêvait pas. La construction était peuplée de volailles et de bestiaux. Il reconnut sa propre grange. La rivière s'était glissée jusqu'à elle la nuit, en sournoise, et l'enlevant sur ses ondes puissantes l'avait déposée à la place des rosiers noyés. Le tour fait, elle s'était retirée.

Le premier moment d'humeur passé, le seigneur finit par rire de sa mésaventure. C'était un brave homme, assez insouciant. Il n'en fut pas de même de sa femme. Son jardin ruiné lui tenait au cœur. La pensée que ce malheur pouvait à tout instant se renouveler, l'inquiétait. Elle se mit en prière devant une statue de sainte Anne qu'elle tenait d'un missionnaire martyr. C'est ainsi que l'inspiration lui vint d'opposer la statue de la sainte au débordement des flots.

Cet été là le temps fut beau et la rivière douce, souriante et tranquille. Mais à la débâcle du printemps suivant, l'inondation devint imminente. Alors la dame se souvenant de sa résolution, déposa la statue sur le bord du grand chemin que les eaux et les glaçons commençaient à envahir.

—Bonne sainte Anne, s'écria-t-elle, faites que l'inondation ne s'étende pas plus loin et je vous érigerai une chapelle en reconnaissance de la grâce que vous m'aurez accordée !

Les voisins avaient eu connaissance de l'action de la pieuse dame. Comme elle, ils étaient intéressés au succès de sa démarche. Ils vinrent s'agenouiller en grand nombre à ses côtés et firent la même prière : Bonne sainte Anne, sauvez-nous de l'inondation et en reconnaissance de ce bienfait nous vous érigerons une chapelle !

Cependant, le flot montait, montait toujours. Glaçons et troncs d'arbres passaient à quelques pas de la statue, enlevant des mottes de terre et des buissons La foule silencieuse et inquiète attendait néanmoins avec foi le miracle sollicité. Sainte Anne ne trompa point leur attente. L'eau n'atteignit pas les pieds de la statue. Elle s'arrêta à quelques pouces, et soudain se mit à baisser. Le danger était passé, le miracle accompli.

Alors, ces bonnes gens, transportés de reconnaissance, entonnèrent l'*Ave maris stella*. Dès le lendemain, l'on se mit à l'œuvre et à l'automne la chapelle était bâtie.

Ce n'était pas un grand monument d'architecture. Les moellons dont se composaient les murs furent retirés de la rivière domptée comme autant de trophées de victoire, et placés tels quels dans un bain de mortier. La courbe gracieuse du toit fut surmontée d'un clocheton de ferblanc que le temps et les orages convertirent bientôt en or. Dans la façade, au-dessus de la porte cintrée, l'on avait ménagé une niche où fut placée la statue miraculeuse.

Bientôt la chapelle devint un sanctuaire que chacun se plût à embellir. Personne ne passait sans y laisser une prière ou une offrande. Les habitants des environs y accouraient les jours de fête. A de certaines époques on organisait des pèlerinages. Alors la foule était telle que les derniers arrivés s'agenouillaient dans la poussière du chemin, ne voyant pas l'officiant, mais seulement la vieille statue dans son auréole de cierges. Les malades et les infirmes couvrirent ses murs de béquilles et d'ex-votos.

Des hommes de bien voulurent sous sa voûte dormir de leur dernier sommeil, et plus d'un nom historique fut inscrit sur ses dalles.

Il est certain que sainte Anne était satisfaite de son sanctuaire. Elle en donnait des preuves. Elle dût aussi en parler aux autres saints du paradis, car saint Louis de France vint en personne la visiter, sous la forme d'une belle statue de grandeur héroïque, en bois d'érable. On la trouva un jour flottant à vau l'eau vis-à-vis la chapelle, sans qu'on sût jamais comment elle était venue là. On la recueillit, et le saint prit place à la droite du portique, où je l'admirai souvent dans son attitude noble et austère, les mains jointes sur la croix de son épée, sentinelle couronnée montant la garde devant la mère de Marie.

Chère vieille chapelle ! Je vous connaissais si bien, j'étais tellement pénétré, dès mon enfance, du sens doux et mystique qui était en vous, que je vous aimais comme une chose appartenant à ma vie. Vous faisiez partie de mon âme au point qu'il me semblait que comme elle vous deviez être immortelle. Dans un sens j'avais raison. Vous faisiez partie de l'âme de la patrie. Malheur aux peuples qui ne vénèrent pas ces lieux où se sont répandus dans la prière tant de cœurs heureux ou meurtris ; où ont germé tant d'héroïsmes, tant de sacrifices, tant de charités, vraies grandeurs des générations évanouies...

Un jour, vint un réformateur farouche. Que Dieu lui pardonne ! Il avait des yeux, mais il ne voyait point, des oreilles, mais il n'entendait pas. Il trouva la chère chapelle trop vieillie. Elle ne lui disait rien. Elle était un hymne qui ne pénétrait pas jusqu'à son cœur. Il décrocha les saintes reliques séculaires, rasa à grand'peine les murs solides encore. Il érigea à sa place la caisse en pierre, froide, prétentieuse, hideuse, que vous avez vue..."

Le vieillard se tut sous le coup de l'émotion et ses visiteurs, émus aussi, prirent congé en parlant de revenir.

Installé dans le char électrique qui les transportait rapidement à la ville, Robert en lui-même s'étonnait de cet homme si bon, si grand dans sa simplicité, et pourtant incompris et presque délaissé dans sa vieillesse.

—Quelle malheureuse existence ! s'écria-t-il.

—Malheureuse ! Cela dépend, répondit Adèle. Quant à moi, il me semble que de telles âmes nous rapprochent des anges.

CHAPITRE VII

MIRAGE

C'est ainsi que dans ces mois de l'été et de l'automne, Robert Lozé, qui avant cette époque n'avait eu guère de relations, dont l'existence avait été presque solitaire, dont l'esprit avait été fixé sur un seul objectif fort peu élevé, entra dans la vie sociale et commença à se frotter aux autres hommes. A ce contact, il avait grandi intellectuellement ; maintenant, il pensait et il commençait à regarder les choses de plus haut. Peut-être ses nouvelles connaissances n'eussent-elles pas été le choix de parents prudents, pour leur fils. Mais cette société avait au moins un avantage, elle n'était pas terre-à-terre, elle forçait à observer et à réfléchir. A ce point de vue, elle lui était utile et instructive.

Il faut élargir les horizons.

. Est-il rien de désolant comme le spectacle d'une jeunesse à demi instruite, et, conséquence nécessaire, bornée, aux ambitions basses, à l'égoïsme intense, concentré et jaloux ! Il y a en tout cela des abîmes d'immoralité, du côté social comme du côté religieux. Peut-il se croire chrétien et bon citoyen celui qui dans son âme ne sait pas contempler l'humanité et dire : ce sont mes frères ? Pour faire cela il faut que l'âme soit grande et le caractère viril. Il est vrai que les grandes qualités peuvent parfois dégénérer en abus, et que l'homme qui a conçu de vastes pensées peut se montrer, dans leur exécution, cruel et barbare. Mais, s'il faut choisir, l'abus d'une qualité est moins désespérant que sa complète absence.

Robert Lozé s'élevait lentement vers la lumière. Pour lui, la vérité commençait à se montrer à l'orifice de son puits. Comme première conséquence, il eut franchement honte de pratiques qui jusque alors lui avaient parues toutes naturelles. Il n'osait pas, il est vrai, y renoncer, de peur de tomber dans le besoin. Mais chaque jour, les jugeant dans une lumière plus vive, elles lui apparaissaient plus laides, et cela le tourmenta au point que sa santé en fut affectée. C'était un cauchemar. Il était sur le rivage d'une mer, les pieds disparaissant dans les sables mouvants. En se jetant à la nage il aurait pu se sauver, mais il n'osait se plonger dans ce bain qui l'aurait pourtant régénéré, et il sentait venir l'enlizement lent mais certain. Ce sont souvent ces moments d'angoisse morale qui décident de la destinée des hommes. Robert, prisonnier de la fatalité, réussirait-il à rompre ses chaînes ?

En janvier, madame de Tilly avait l'habitude de faire une promenade à New-York. Lozé, cherchant à oublier ses sombres préoccupations, demanda et obtint la permission de l'accompagner. Lorsqu'il pensait à cette dame, il ne parvenait pas à se rendre compte de ses propres sentiments, sauf toutefois en ceci, qu'elle lui semblait être son bon génie et qu'il redoutait vaguement son absence.

Le départ eut lieu par une belle journée d'hiver. Franchissant pour la première fois les frontières de son pays, le jeune homme prenait à cette promenade un très vif intérêt. Il dévorait des yeux au passage les nombreux centres d'activité de la Nouvelle-Angleterre ; il lui tardait de voir la métropole du nouveau monde.

Une intéressante personne accompagnait madame de Tilly. C'était madame H..., femme d'un homme en vue, laquelle offrait cette singularité dans notre pays de ne jamais parler l'anglais. Rapprochant leurs fauteuils, rejetant sur les dossiers leurs amples pelisses fourrées, sur leurs genoux des

romans encore fermés, les dames se mirent à causer. Lozé, pensif, promenait ses regards tantôt sur ce groupe gracieux, tantôt sur les paysages panoramiques du lac Champlain et de l'Hudson. Jadis témoins de rudes combats et de sanglantes hécatombes, ces champs s'étendaient aujourd'hui paisibles, recouverts d'un linceul blanc, qui allait s'amincissant et se trouant de noir sous les roues du convoi qui courait au midi.

La quinzaine fut pour Robert un continuel enchantement. Le jour, les grandes choses de la ville le transportaient d'admiration ; le soir, dans des salles resplendissantes, parmi les savants artifices de la scène, éclataient pour lui les enseignements du "Marchand de Venise," développée par Irving, les profondeurs du "Tartuffe" révélées par Coquelin.

Un soir, Robert rentra seul au petit salon que dans l'hôtel les trois voyageurs avaient en commun. Se regardant par hasard dans une longue glace, il eut peine à se reconnaître. Quelle distance en effet de cet élégant pâle mais dont la figure maintenant portait une expression, à l'homme quelconque d'il y a peu de mois. Se laissant tomber dans un fauteuil, il se mit à rêver. Oui, il était tout autre, il le sentait. Ses sens s'étaient affinés, il vivait plus, mais il souffrait davantage et sa position vis-à-vis de lui-même était devenue fausse et pénible. Comment tout cela finirait-il ? Où chercher le salut ? Evidemment, du côté de cette femme qui l'admettait dans son intimité et qui était capable d'assurer son avenir.

En ce moment, madame de Tilly entre sans l'apercevoir. Elle s'arrête au milieu de la pièce. Lentement et d'un geste presque imperceptible, elle fait glisser sur son bras le long manteau dont les plis d'hermine tombent maintenant et se confondent avec ceux de la robe, comme la draperie d'une statue. Le velours noir de sa toilette moule les

richesses de sa taille et fait ressortir les tons éclatants et les lignes harmonieuses de la gorge et des épaules. Le bras resté libre, sur lequel se plisse un gant de soie, s'élève jusqu'à la hauteur de la tête pour enlever le voile qui a protégé ses cheveux et sous lequel son beau visage rayonne encore du reflet de son dernier sourire. Oh ! ces moments d'abandon et de grâce inconsciente, où dans la beauté humaine s'incarne on ne sait quel reflet de l'infini ! Moments fugitifs et inoubliables, charme profond que nous subissons sans pouvoir le définir, mais qui se retrouve parfois sous le ciseau du statuaire, sur la lèvre de quelque poète, inspiration sublime qui les conduit à l'immortalité !

Robert ne pouvait détacher d'elle ses yeux.

Sous le regard ardent du jeune homme, dont elle eut conscience avant que de le voir, elle leva la tête. Robert maintenant, était debout devant elle, le visage étrange.

—Adèle ! dit-il d'une voix que l'émotion ébranlait, Adèle ! je ne peux plus vivre sans vous. Laissez-moi vous aimer.

Madame de Tilly, nous le savons, avait de la sagesse et du tact. Peut-être aussi que cette brusque déclaration ne fût pas pour elle une très grande surprise. Portant au jeune homme un sincère intérêt, elle avait dû remarquer sa figure amaigrie et ses yeux d'un éclat maladif et inquiétant. Il lui restait bien assez d'amour-propre pour deviner ce que tout cela pouvait présager.

—Mon ami, répondit-elle sans émotion mais avec douceur, si je vous écoutais nous le regretterions tous les deux. J'ai certainement de l'estime pour vous, mais je vous connais mieux que vous vous connaissez. Votre mal n'est pas de ceux qui ne guérissent pas, et vous vous méprenez sur sa nature. Du reste, je vous conterai peut-être un jour mon histoire, comme à un bon camarade, et vous saurez alors qu'il ne faut pas me parler d'amour.

Lozé voulut protester, mais elle poursuivit :

—Depuis quelque temps je vous observe. Vous êtes fatigué et énervé. Il vous faut du repos, la campagne. Allez embrasser votre mère, cette excellente mère dont vous m'avez parlé. C'est même très mal d'avoir paru la négliger si longtemps. Allons, promettez-moi cela. Vous verrez que mon conseil vous portera bonheur.

Elle tendit sa main au jeune homme qui la porta à ses lèvres.

—Bien, dit-elle, maintenant allons rejoindre madame H..., qui nous attend pour souper.

La câlme douceur de madame de Tilly eût sur Robert l'effet voulu. Il se promit bien de chérir à jamais l'amour sans espoir qui lui était échu. Mais, bien qu'il se plût encore, par un secret sentiment d'amour-propre, à se figurer la chose ainsi, madame de Tilly avait eu raison de dire qu'elle le connaissait mieux que lui-même se connaissait. Non, son sentiment pour elle n'était pas le feu d'une grande passion. C'était un alliage où il entrait cependant de l'or, puisque les choses qu'il aimait en Adèle étaient de celles qui grandissent les âmes capables de les apprécier.

Il put donc réfléchir pendant le voyage de retour qui marquait la fin de son rêve, à ce que madame de Tilly lui avait dit, et il s'aperçut que le conseil qu'elle lui avait donné était l'écho de ce qui se passait dans sa conscience et dans son cœur. Se sentant meilleur, il éprouvait le besoin de se rapprocher des siens, de son pays, de sa mère. Qui sait, pensa-t-il, peut-être trouverai-je le moyen d'échapper à la fatalité qui me tient. Il écrivit donc à sa mère, lui annonçant son prochain départ, régla ses affaires les plus pressantes, dit adieu à son amie devenue si bonne conseillère, et se dirigea, après six ans d'absence, vers son village natal.

CHAPITRE VIII

L'Ouvrier.

Sur le territoire si populeux et si riche de la république des Etats-Unis, il est deux points qui, comme des aimants irrésistibles, semblent attirer les énergies, les activités et les richesses presque tout entières de ce grand pays.

New-York domine dans la région qui s'étend du Mississippi à l'Atlantique. C'est ce qu'on pourrait appeler la vieille Amérique, une Amérique industrielle et, par comparaison, conservatrice.

Cérès, reine de l'Occident, voilà Chicago. Couronnée d'épis d'or, elle verse au monde l'abondance. Cent villes magnifiques lui font cortège · ce sont ses greniers. Elle tient dans un réseau d'acier les plaines qui s'épandent en ondulations fertiles jusqu'aux Rocheuses et qui sont son royaume. Nanties de ses trésors, des flottes innombrables, des mers intérieures gagnant l'océan, vont nourrir l'Europe armée en guerre qui lui demande du pain.

Les hommes sont ses esclaves. Elle les soumet à un travail incessant, et ce travail finit par les ennoblir. Ils grandissent. Leur esprit prend l'ampleur du milieu où ils vivent. Mais leurs visées plus hautes que celles des chefs d'empire, ne dédaignent pas les humbles débuts et les efforts patients qui préparent le succès.

Dans une de ces villes satellites de la ville soleil, une quinzaine d'années avant que commence cette histoire, vivait un ouvrier modèle. Quoiqu'il eut à peine dix-huit ans, il prenait rarement part aux amusements des jeunes

gens de son âge et de sa condition. Le temps que ne réclamait pas l'atelier, il le passait à lire ou à observer, c'est-à-dire à penser. L'homme qui pense est une lentille qui concentre les rayons ; il finit par en jaillir une étincelle. La pensée qui s'obstine, c'est le levier d'Archimède.

La pensée germait confuse chez ce jeune homme ; il lui fallait l'éloignement des autres hommes, le silence et la retraite pour s'étudier et se comprendre. Hardi et habile autant que réfléchi, il s'aventurait souvent dans son léger canot sur la mer du Michigan, et loin des rives, bercé par le flot, il mûrissait des projets d'avenir. Parfois aussi, remontant le cours de quelque rivière ombreuse, il rêvait de choses moins austères. C'est ainsi qu'il passait les jours de chômage.

A force donc d'appliquer les résultats de ses études et de ses réflexions aux choses de son travail journalier, ce jeune homme était devenu l'ouvrier le plus considéré de la fabrique où il travaillait, et il y avait conquis la position de contre-maître.

La région où il s'était fixé, est, nous le savons, la grande distributrice des richesses agricoles de l'Amérique septentrionale. Elle est aussi un centre important de ces fabrications dont les essences forestières forment la base. Industrie prospère encore en ces lieux, mais qui n'y vivra pas longtemps, par suite de la rareté croissante de la matière première.

C'était dans une fabrique de ce genre que le jeune homme avait voulu commencer sa carrière, et cela pour des raisons que la suite de ce récit fera voir. Les procédés connus de ces productions : pâtes, papiers, tentures, bois fabriqués, boiseries artificielles, tout cela, nous l'avons dit, n'eut bientôt plus de secrets pour lui. Mais dans cette industrie relativement nouvelle, le génie de l'homme n'a pas dit son dernier mot ; loin de là. Il restait alors, il reste encore un vaste champ aux inventeurs de l'avenir.

Or, il vint un jour où le jeune homme ouvrier put se croire le maître d'un procédé de fabrication nouveau et et important L'étincelle avait jailli. Il pouvait maintenant dominer le destin. C'est en cette circonstance que son caractère et son jugement vinrent donner à son intelligence un appui important.

"J'aurai, pensa-t-il, la constance de garder sur ma découverte le secret le plus absolu, non seulement jusqu'au jour où je me serai assuré, par des expériences concluantes, de sa valeur et de sa perfection mécanique, mais encore jusqu'à ce que je puisse acquérir les connaissances générales et les notions scientifiques qui me permettront d'exploiter moi-même le fruit de mon génie."

Dans ces pays, l'instruction est à la portée de tous et l'entreprise de s'instruire n'offre pas des difficultés insurmontables. Tous ont libre accès à la source des connaissances, mais tous n'y puisent pas. Chose admirable, cet homme qui aurait pu tout de suite acquérir une certaine somme de richesse, sût rester pauvre ; libre de changer de condition sociale, il sût rester humble ouvrier ; humble de condition, mais l'âme fière. Et c'est ainsi que, pendant plusieurs années, il persévéra dans les études qu'il s'était imposées. Le génie a de ces patiences héroïques lorsqu'il est servi par un jugement sain et un grand caractère. Le jeune homme jugeait du reste avec raison que personne ne pourrait le supplanter dans l'exploitation de sa découverte qu'il perfectionnait sans cesse.

Ce ne fut qu'après ces nombreuses précautions préliminaires, qu'il se procura des brevets d'inventeur dans tous les pays du monde, en y consacrant tout entier et sans crainte, son maigre pécule d'ouvrier économe.

Dès lors, la publicité s'empara de son nom. Il avait maintenant intérêt à répandre au loin ce que jusqu'à ce jour il avait si soigneusement caché. Les offres d'achat et

d'assistance furent nombreuses. Il les recevait sans empressement, attendant, ayant son idée, tenant son invention comme une menace au-dessus de toute l'industrie du bois.

Cette politique simple, mais profonde, lui réussit. Comme il l'avait prévu, la société puissante à laquelle il était attaché en qualité de contre maître, finit par s'émouvoir d'une situation qui pouvait, suivant le cas, ruiner ses affaires ou tripler ses profits. Les intéressés se réunirent. On manda le jeune ouvrier. C'était le moment qu'il avait longtemps et patiemment attendu. Il entra dans la salle des directeurs simple ouvrier. Il en sortit actionnaire et directeur d'usine.

Qu'on ne s'étonne pas de cette fortune rapide, dont on trouve aux Etats-Unis une multitude d'exemples. La plupart des inventeurs sont les victimes de leur tempérament. Ne sachant pas allier au génie le sens pratique que requiert l'application de leurs découvertes, ils deviennent la proie des exploiteurs. Ici, l'inventeur était tout autre. Intelligence originale, mais cultivée et pratique, chez lui, à l'instruction et au jugement, s'alliaient la sagesse, l'intégrité et la persévérance, fruits des patientes études d'un fils de ses œuvres.

Ce jeune homme s'appelait Jean Lozé. Il était le frère de notre ami Robert. Jean avait quitté sa famille et son pays à l'âge de quatorze ans, poussé par cette mystérieuse impatience, ce besoin impérieux d'élargir ses horizons qu'éprouvent souvent les hommes auxquels la Providence réserve une grande destinée. Il était d'abord passé dans les fabriques de la Nouvelle-Angleterre où les compatriotes ne manquent pas, puis, s'y trouvant encore trop à l'étroit, il s'était graduellement dirigé vers l'ouest, où les industriels du bois avaient fini par concentrer ses efforts et son travail.

Là, du reste, il rencontrait encore, parfois, les noms familiers de son pays. Ceux qui les portaient formaient

l'aristocratie intellectuelle et financière de villes nées d'hier, plus florissantes que bien des vieilles capitales. Ces noms, reste unique, à la surface du moins, qui rappelait les origines, étaient quelque peu altérés. Bayard se prononçait Bayarde, Berthelet, Berthlett. C'est ainsi que les fils des pionniers d'antan, qui, dans ces regions éloignées, ont dû laisser quelque chose "aux ronces du chemin," rentrent dans l'héritage conquis par leurs pères, ainsi les générations qui savent repousser la désespérance, renaissent agrandies et tournent vers nous des regards fraternels. Signes encourageants et qui font comprendre que les démarcations politiques ne limitent pas toujours la patrie.

Tandis que Jean, à la tête d'une exploitation chaque jour plus considérable, amassait par un travail éminemment utile, une belle fortune. Robert, à Montréal, vivait de chicane, se figurant son frère toujours simple manœuvre, se croyant encore lui-même le grand homme de la famille. C'est que l'avocat ne s'intéressait guère à son frère, ne lui écrivait pas et correspondait peu avec sa famille. Jean, d'autre part, très attaché aux siens, aimant sa mère avec passion, parlait peu, dans ses fréquentes lettres, de ses travaux et de ses espérances. Il craignait de n'être pas compris, et redoutait peut-être d'avoir un jour à faire l'aveu d'un insuccès toujours possible. La fortune vaincue, il avait encore évité de faire connaître à sa mère toute l'étendue de son triomphe, lui réservant une joyeuse surprise. En pensant à cette tendre mère, il redevenait enfant. Le peu qu'il lui en avait dit était sous le sceau du secret que cette bonne mère avait scrupuleusement respecté.

Le temps approchait, en effet, où Jean allait pouvoir réaliser son projet le plus cher, celui d'établir une exploitation au sein de la forêt canadienne, et dans cette partie de son pays à laquelle se rattachaient les souvenirs de son enfance. Le capital n'est d'aucun pays, et les co-action-

naires du jeune industriel, pas plus que Jean lui-même, d'ailleurs, ne se seraient laissés séduire par des considérations de sentiment. Ils appréciaient tout simplement les avantages commerciaux que la réalisation d'une pareille idée pouvait produire et, vu l'abondance des bois, le caractère de permanence qu'ils pourraient ainsi donner à leur placement, permanence qui manquait à leur présent local. Jean avait donc obtenu carte blanche. Il avait acquis de vastes terrains et des coupes de bois formant, par l'étendue, un royaume. Les édifices étaient construits. Il ne restait plus qu'à installer les machines et à aller de l'avant.

Enfin, son ancien directeur de fabrique, un homme dont les bons procédés avaient beaucoup fait pour l'avancement de Jean et qui maintenant était son égal et son ami, lui avait permis d'emporter dans son nouveau domaine un trésor qui valait bien ceux de Golconde.

Dès les premiers jours de Jean dans la fabrique, une enfant avait distingué le jeune ouvrier au front pensif et serein. Plus tard, l'enfant devenue fillette, tapageuse et rieuse, mais poussée quand même par le sentiment de la belle dans la légende de batelier, s'était plus d'une fois embarquée dans son canot. Et puisque l'homme est ainsi fait qu'il ne peut vivre sans s'épancher, c'était à cette enfant que le jeune ouvrier avait ouvert son cœur. Il lui avait raconté ses aspirations vagues d'abord, puis ses espérances. Le jour de son triomphe ils s'en étaient réjoui ensemble, car l'enfant, plus précoce que son âge, le comprenait, l'encourageait, parfois le consolait. Aujourd'hui, la fillette devenue jeune fille allait partager le triomphe dont elle avait été un peu l'inspiratrice.

" Je vous la donne, avait dit son père. C'est mon bien le plus précieux, mais je vous en crois digne. Vous êtes français là-bas, vous croyez encore un peu à la chevalerie. Vous rentrerez donc dans votre pays comme un preux d'antan, couronné par *la royne de la beaulté et des amours*.

CHAPITRE IX

L'USINE.

La frontière sud de la province de Québec est l'œuvre de lord Ashburton. Voilà un nom qui vivra dans la mémoire des Canadiens plus longtemps peut-être que celui du géographe Bouchette, qui protesta si haut et si vainement contre l'acte dont il prévoyait tous les effets. La limite du 45ième parallèle prive le Canada du lac Champlain et d'une frontière naturelle. A partir de la rivière Connecticut, la ligne remontant vers le nord, fait pénétrer le Maine comme un coin jusqu'à quelques milles du Saint-Laurent et nous sépare effectivement des provinces maritimes. Celles-ci pendent et languissant comme une branche qui ne tient plus au tronc que par un lambeau d'écorce. D'autre part, le trop plein de la population de la rive méridionale, qui tend à se porter au sud, ne pouvant se répandre dans la région fermée qui l'avoisine, se concentre par groupes isolés et détachés du sol dans les villes de la Nouvelle-Angleterre. Cette manière de préparer l'avenir d'un peuple est nouvelle et digne d'attention. Ceux qui s'intéressent à la question pourront, du reste, l'étudier à loisir, car les conséquences de ce chef-d'œuve diplomatique ne font que commencer à se manifester ; elles iront s'accentuant d'année en année, pour la plus grande gloire des diplomates et des guerriers de l'avenir... A moins que quelque force morale plus grande que les combinaisons politiques ne vienne refaire par l'imprévu ce qu'on a si soigneusement défait.

Cette frontière suit une ligne de hauteurs en général assez vaguement tracée. Du côté des Etats-Unis la pente est souvent insensible ; elle se prolonge en vastes plateaux boisés. Les déclives moins douces du versant canadien présentent, vues du fleuve, l'illusion de montagnes. On y trouve par endroits de beaux pouvoirs hydrauliques — la houille blanche, suivant une expression poétique tout récemment trouvée — qu'utilisera un jour l'industrie. Dans le moment, la population y est rare et la forêt, privée de ses arbres de haute futaie devenus la proie du commerçant, y règne cependant encore.

La manière d'agir des autorités rappelle un peu ici celle de ces agriculteurs qui s'avisent de poser des épouvantails après que les oiseaux ont dévoré la récolte. On a donné à quelques-uns des cantons-frontières de ce pays montueux des noms qui semblent autant de sentinelles. Ce sont Chénier, Léry, Duquesne, Talon, Vaudreuil, surtout Rolette, nom qui rappelle un fameux marin, héros de la guerre de 1812. Ce fut Rolette, nous dit de Boucherville, dans ses mémoires, qui rentra un jour dans le hâvre de Kingston avec toutes les musiques du corps du général Hull, prises d'un seul coup de filet. Les fanfares républicaines exécutèrent ce jour-là le "Rule Britannia."

Mais que nos amis des Etats-Unis ne nous en veulent pas. Ce n'était là que du son. Leur revanche a été plus substantielle et plus tangible.

Dans une partie particulièrement favorable de cette région, Jean Lozé avait établi sa nouvelle usine. La proximité relative d'une nouvelle voie ferrée, mais surtout la promulgation récente d'une loi canadienne prohibant l'exportation du bois, sauf à l'état fabriqué, avait permis et hâté la réalisation de ce projet depuis longtemps médité. La société d'exploitation, nous le savons, avait déjà acquis de vastes réserves forestières et de beaux pouvoirs hydrauliques.

L'établissement n'avait pas encore reçu son baptême de feu. Tout était neuf et vierge de fumée. Murs et cheminées en briques rouges du corps de bâtisses, barrages et écluses coupant le cours du torrent, rangées de maisons proprettes encore inhabitées, tout cela manquait de teinte locale, et choquait l'œil dans ce ravin partout ailleurs verdoyant, ou au grondement de la cascade devait bientôt se marier le chant cadencé des machines.

Sur une hauteur voisine d'où l'œil pouvait embrasser l'établissement tout entier, on avait construit la demeure du directeur des travaux.

Par une claire soirée de la mi-avril, deux hommes, fusil sur l'épaule et sac au dos, gravissaient le sentier encore mal tracé conduisant à cette maison. Leurs bottes et leurs vêtements souillés des boues du printemps, le hâle qui paraissait sur leurs visages auraient indiqué une journée passée en forêt, même sans les dépouilles opimes qu'ils rapportaient, savoir, un ourson de deux mois, ainsi que la peau de sa mère, roulée et pendue à une longue gaule dont chaque chasseur tenait une extrémité.

Arrivé au sommet, le premier de ces hommes, qui était Jean Lozé, s'arrêta pour jeter un coup d'œil sur l'établissement qui s'étendait silencieux à ses pieds, sous les rayons du soleil couchant. Ce lieu allait bientôt s'animer sous l'impulsion de sa volonté. Aussi était-il expressif ce regard du maître et du fondateur. Se tournant vers son compagnon, il sourit en le voyant en dispute active avec l'ourson indocile au bout de sa courroie.

—Bertrand, dit-il, allez installer votre élève et demandez à Louise de nous donner à souper.

C'étaient, en effet, nos anciennes connaissances Louise et Bertrand qui étaient devenus les premiers occupants de l'établissement nouveau. Recommandés par les amis de madame de Tilly, ils avaient obtenu de l'emploi dans l'usine

Lozé. La perspective d'une vie laborieuse et régulière dont ils jouiraient ensemble leur plaisait, et ils passaient leur lune de miel à surveiller la place en attendant qu'elle fut régulièrement occupée par sa nombreuse garnison.

—Allons, mon jeune ami, dit Bertrand, s'adressant à l'ourson, viens faire la connaissance de ta nouvelle maîtresse. Et traînant d'une main la dépouille de l'ourse qu'ils avaient abattue, et tirant de l'autre l'orphelin effrayé, il se dirigea vers la maison.

Louise était accourue au devant de son mari. Grande fût sa surprise et sa pitié à la vue de ce nouveau commensal.

—Comment as-tu eu le cœur de l'enlever à sa mère? s'écria-t-elle. Et ne sais-tu pas qu'elle aurait pu te dévorer?

—C'est le contraire qui est arrivé. Tu trouveras quelques tranches de viande d'ourse dans ma gibecière. Nous l'avons rencontrée dans un sentier ; elle nous barrait la route. Nous avons alors fait feu chacun de notre côté, monsieur Lozé et moi, nous l'avons tuée avant qu'elle sût que nous étions là.

On installa l'ourson sous un hangar, et quelques instants après les chasseurs, ou plutôt les explorateurs, car leur chasse n'avait été qu'un incident dans des travaux plus sérieux, faisaient honneur à un excellent repas.

Puis tandis que Louise et Bertrand dans la cuisine, s'amusaient à apprivoiser l'ourson qu'ils y avaient amené, l'industriel installé devant un bureau, près du feu qui flambait dans la cheminée,—car à cette saison, les nuits sont encore froides,—se mit à écrire et à travailler.

Quelques lettres d'affaires furent expédiées rapidement, une lettre à sa mère, une autre à sa fiancée demandèrent un peu plus de temps. Cela fait, il déploya ses cartes, ces belles cartes géologiques du Canada que si peu de monde sait apprécier, tira de son sac des échantillons de minerai

qu'il avait recueillis dans la journée, les compara avec d'autres échantillons soigneusement classifiés et étiquetés, résultats des expéditions précédentes, et se mit à noter par écrit ses observations, et à penser.

Ce domaine qu'il avait conquis par le travail, il entendait l'exploiter par la science et connaître de ses ressources non pas seulement celles qui étaient visibles, mais aussi celles que la nature cache à nos yeux.

"Il est possible, pensa-t-il, en manipulant ses échantillons, que les terrains qui m'entourent ne soient pas très riches en gisements d'une importance commerciale. Du reste, ce n'est pas cette considération qui m'a porté à les acquérir ; j'ai choisi le site pour les bois qui l'entourent, mais surtout pour sa position. Les conquêtes pacifiques ont leur stratégie bien autrement profonde que celles de la force brutale.

"Cet endroit deviendra sous ma main une ruche. Les abeilles butineront sous mes yeux, mais aussi et surtout au loin dans les pays miniers qui m'entourent de toutes parts. Le Québec méridional, le Nouveau-Brunswick sont aujourd'hui les tributaires de la Nouvelle-Angleterre. Je saurai détourner ce tribut. Leurs richesses tomberont dans mes creusets et dans mes hauts-fourneaux. Je les accroîtrai au centuple, je les distribuerai dans l'univers ; et le port vaste et vide qu'on aperçoit de ces sommets s'animera bientôt sous la puissance créatrice de l'industrie.

"Quelle apathie étonnante que celle des hommes de ce pays! Si je n'étais pas des leurs, je ferais peut-être comme d'autres qui les accusent de manquer de sens pratique. Mais non. Chez eux, c'est le fond qui manque le moins. Nous sommes un peuple puissant, un peuple créateur, nous possédons le génie artistique, l'amour de l'idéal. Fausse orientation, voilà la cause véritable de notre apparente impuissance. Nous ne regardons pas assez haut et notre effort porte du

mauvais côté. Devant l'insuccès constant, cet effort tend à se ralentir. L'état de découragement inavoué peut devenir pour une nation un vice d'habitude. C'est ainsi que dans la Chine stagnante on passe sa vie à apprendre l'alphabet et qu'en France c'est parfois parmi les bacheliers qu'on recrute les cochers de fiacre. Une telle anomalie serait encore plus fatale sur notre continent.

" Sans doute, celui qui exerce par routine un métier ou une industrie quelconque, peut n'être pas d'un ordre intellectuel fort élevé, mais au moins il n'est pas un inutile. Il vaut mieux qu'un homme de profession médiocre. Dire que ces gens-là se croient supérieurs aux maîtres de l'industrie moderne, lesquels doivent être des savants et des sociologues en même temps que des hommes pratiques ! Pénétrer les secrets de la nature pour les faire servir au bonheur du genre humain, produire tout ce qui contribue au bien-être matériel dont dépend le développement des facultés mentales, quelle plus noble manière d'obéir au précepte : tu gagneras ton pain !

" Autrefois, en Egypte, on faisait peiner sous le fouet des troupeaux d'esclaves pour ériger des tombeaux à la vanité des despotes. L'industriel moderne ne commande pas à des esclaves mais à de libres citoyens, dont il fait les conducteurs intelligents des forces immenses de la nature domptée.

Ce que nous érigeons, ce ne sont pas des pyramides tumulaires, mais des civilisations. Au sein du bien-être ainsi répandu, les sciences et les arts s'épanouissent, les mœurs s'adoucissent et s'épurent, les nations se relèvent, conscientes de leur valeur.

" Par la généralisation de la grande industrie, viendra la solution de la question sociale moderne, qui est la résultante du christianisme et la preuve de son progrès. Car de ces grandes entreprises, même de celles dont le gain est l'objectif immédiat et avoué, se dégagent les idées de devoir, de responsabilité, de solidarité entre les hommes. Et de ce fu-

sionnement inévitable des volontés et des intelligences, il jaillira une clarté. Elle rendra enfin possible l'application de ce principe divin entrevu par Platon, proclamé par le Sauveur ; que l'homme, fait à l'image de Dieu comprend et vers lequel il aspire, qu'il viole par faiblesse et par besoin, mais sous l'empire duquel il doit se relever transfiguré ..''

Jean lui-même se leva en se frottant les yeux. Les fatigues de la journée avaient transformé sa méditation en rêverie, sa rêverie en rêve.

Louise le rappelait à la réalité.

—Monsieur, lui disait-elle, c'est l'heure de vous coucher, si vous voulez vous éveiller demain à temps pour le train de l'ouest.

CHAPITRE X

IRÈNE

Assise près de la fenêtre ouverte, madame Lozé jouissait du printemps.

Elle avait soixante ans. Le temps avait laissé son empreinte sur ses cheveux qui étaient de neige sous sa coiffure blanche. Mais son visage doux et calme, ses yeux qu'éclairait un sourire n'avaient rien de l'hiver. Assise toute droite dans son fauteuil de bois, sereine et observatrice, elle était à cet apogée de la vie dont jouissent ceux que ses labeurs et ses souffrances n'ont pu briser. La philosophie née d'une longue expérience leur donne l'indulgence et la sagesse qui commandent le respect et remplissent de charmes les années du déclin.

C'était une radieuse journée. Au loin on voyait le fleuve roulant ses derniers glaçons qui fondaient au soleil. Dans les jachères riveraines où lentement les laboureurs traçaient leurs longs sillons, des buées chaudes montaient du sol déchiré par la charrue. Déjà l'herbe avait verdi les prés et les bourgeons commençaient à épaissir les bois. Près d'elle, sous les cerisiers encore nus, ses petits-enfants dansaient une joyeuse ronde, et la grand'mère de son pied battait la mesure de leur chansonnette :

Où s'en vont les fleurs des champs
A l'approche des autans ?.
Sous la neige abandonnées
Dorment corolles fanées,
Pour renaître illuminées
Des doux rayons du printemps.

Où vont les petits oiseaux
Quand l'hiver glace les eaux ?
Ils....

Soudain la chanson cesse et les enfants se précipitent vers une voiture qui s'est arrêtée dans la montée. Bientôt ils reviennent avec la même rapidité.

—Grand'mère, grand'mère, des lettres pour vous, s'écrie la plus grande et la plus leste. Puis aussitôt la bande tapageuse court reprendre ses jeux et sa chanson.

Madame Lozé ajusta ses lunettes et lut ce que nous allons prendre la liberté de lire par-dessus son épaule :

" Bien chère maman, disait la première de ces lettres, j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser. Avez-vous cru que votre Jean parti depuis si longtemps ne reviendrait jamais ? Non. Vous connaissez mieux son cœur. Votre portrait que j'ai reçu, je l'ai placé à la tête de mon lit et chaque soir c'est à vos pieds que je dis ma prière, car vous êtes mon ange gardien.

" Bien des fois, vous le savez, il m'en a coûté d'être fidèle à mes résolutions. J'étais malade du besoin de vous embrasser, de sentir votre main sur ma tête, vos lèvres sur mon front, comme autrefois. Mais je ne pouvais pas, je ne voulais pas. Je subissais mon temps d'épreuve, je préparais l'avenir. Vous savez cela, chère maman, mais ce que je n'osais vous dire, c'est toute l'étendue de mon succès, qui me permet maintenant de revenir au pays avec des connaissances et des capitaux, pour y demeurer, j espère, et y mener une vie utile et laborieuse.

" Chère maman, je ne reviendrai pas seul. Je vous ramènerai une fille qui est digne de vous, trop belle et trop bonne pour moi. C'est la fille de mon ancien directeur de fabrique dont je vous ai souvent parlé et qui m'a, dans toutes les occasions, témoigné tant d'amitié. Alice vous connait et vous aime déjà. Elle vous envoie, par moi, un petit souvenir en attendant qu'elle puisse vous embrasser. Je vous avertirai du jour précis du mariage. Ce jour-là même nous partirons pour le pays. Je vous prie, cepen-

dant, de ne parler de ceci à personne. Nous voulons les surprendre tous à la maison, avec vous seule pour complice.''

Madame Lozé essuya ses yeux humides et examina le beau chapelet en nacre qui était tombé de l'enveloppe sur ses genoux. Elle ouvrit ensuite la seconde lettre qui se lisait ainsi :

'' Ma bien chère maman. Depuis longtemps j'ai formé le projet d'aller vous voir, mais jusqu'à présent il m'a été impossible de le réaliser. Je n'ai pas encore fait fortune, mais je commence à entrevoir la possibilité d'une clientèle passable et je suis très occupé. J'ai résolu de laisser là mes affaires et de passer un mois avec vous. D s quelques jours j'aurai donc le bonheur de vous embrass . tous. Je vous ferai connaître le jour de mon arrivée. Votre fils très affectueux, Robert Lozé.''

Cette seconde lettre ne produisit pas sur la mère la même impression que la première. Elle y vit, néanmoins la perspective d'un rapprochement qu'elle désirait vivement entre Robert et le reste de la famille. Puis le cœur d'un mère ne se dément pas.

Méthodique et discrète en tout, elle écrivit, de son écriture un peu tremblante, aux deux enfants prodigues, les réponses qu'on peut présumer. Cela fait, elle appela sa bru.

—Je viens de recevoir des lettres des enfants, dit-elle. Robert nous annonce qu il sera ici dans quelques jours, et Jean m'envoie un beau chapelet Vois.

Pendant que sa bru et ses petits-enfants entouraient la grand'mère pour admirer le chapelet, une voiture s'était arrêtée devant la porte. La jeune fille qui la conduisait en descendit lestement et entra par la porte ouverte.

—Je passais. J'entre vous dire bonjour, chère madame Lozé, dit-elle. Quel beau chapelet vous avez là ! Cela vient-il de Robert ?

—Non, mademoiselle Irène. C'est Jean qui me l'envoie. Mais Robert m'annonce qu'il sera ici dans quelques jours. Vous pensez si cela me fait plaisir. Depuis six ans que je ne l'ai pas vu.

—Ah ! Tant mieux. Bien sûr personne ne le reconnaîtra.

Après quelques instants de causerie, Irène remonta en voiture et s'éloigna rapidement dans la direction du village. Elle s'arrêta dans la cour de la maison de son père et mit elle-même le cheval à l'écurie. Le père d'Irène était médecin. Le cheval d'un médecin de campagne n'est pas une bête de somme ordinaire, c'est un ami. Il connait les maisons des patients aussi bien que son maître et ne cède le pas qu'au cheval du curé. Toujours frais et dispos, il ne sort qu'au beau temps. Pour les courses lointaines et dans les mauvais chemins le patient envoie sa propre voiture au médecin.

Irène était la fille du docteur de Gorgendière qui, à sa qualité de médecin de la paroisse, ajoutait présentement celle de député du comté. Excellent homme, universellement respecté, on disait que malgré ses nombreuses libéralités, il n'était pas trop mal partagé au point de vue de la fortune. Cela n'était pas impossible, car depuis dix ans qu'il était veuf, il vivait modestement, ne s'occupant, en dehors de sa pratique de médecin et de ses devoirs politiques, qu'à élever sa fille unique, aujourd'hui âgée de dix-huit ans. Il n'avait jamais recherché les honneurs, mais il n'avait pas cru devoir refuser ce qu'on lui offrait avec insistance et sans distinction de parti.

Le médecin était le dernier rejeton d'une ancienne famille seigneuriale, depuis longtemps ruinée. Il avait racheté les ruines de l'ancien manoir et s'y était établi, après l'avoir en partie reconstruit.

Cette demeure était située sur une hauteur qui domine le

fleuve. Près du village, mais séparée des dernières maisons par un ruisseau dont la marée faisait deux fois par jour un minuscule bras de mer, on pouvait y arriver à pied en passant sur une digue faite de pierres et de glaise et percée vers sa base d'ouvertures donnant libre passage à l'eau.

Pour tourner cet obstacle, le chemin des voitures faisait un large circuit jusqu'à l'endroit où le ruisseau n'était plus qu'un filet d'eau dans les champs. Là, une double rangée de vieux ormes marquait les approches du manoir et se terminait à une cour pavée en pierres où s'élevait autrefois le " mai ", souvent noirci par la poudre aux jours de fête. La maison même, longue et basse, se composait des anciens murs du manoir, mais on ne voyait plus les deux tourelles crénélées qui en avaient flanqué les extrémités.

C'était là qu'Irène était née et qu'elle avait grandi, type de la jeune canadienne, blonde, fraiche et vive. Ses yeux rieurs pouvaient à l'occasion devenir profonds. Elle était jolie malgré les cicatrices de petite vérole qu'elle portait à la figure. Pour ceux qui connaissaient son histoire, ces cicatrices l'embellissaient. Toute jeune, la petite, à l'exemple de son père, se faisait un devoir de visiter les vieilles gens du village. Elle eut volontiers soulagé les miséreux, mais la vraie misère existe peu dans nos villages canadiens. A part le mendiant de profession, qui se regarde comme une institution nationale, presque personne ne voudrait accepter l'aumône, même en cas de besoin. Noble sentiment d'indépendance qu'on ne saurait trop louer.

Un jour, Irène avait aperçu sur les bords de l'anse, et près du fleuve, un camp de sauvages. Cela ne la surprit nullement. Les sauvages venaient souvent de la côte nord vendre le produit de leur chasse, ou les troquer contre les produits de la vie civilisée. Irène adorait les paniers de foin parfumé ; elle courut au camp. Mais s'apercevant que les sauvages étaient malades et qu'ils n'avaient rien à manger,

elle leur avait porté des provisions plusieurs jours de suite et avait essayé de les soigner. Voyant néanmoins que leur état empirait, elle avait averti son père, lequel avait constaté avec terreur que sa fille avait soigné des variolés. Il s'occupa tout de même de ces pauvres gens qui certainement durent la vie au médecin et à sa fille. Puis il s'enferma avec la pauvre enfant qui avait contracté la maladie. Depuis lors, chaque automne, les sauvages reconnaissants venaient porter à leurs bienfaiteurs des offrandes de gibier et de poisson.

Irène était restée pensive depuis sa visite chez madame Lozé. Comment était-il ce jeune homme qui revenait? Elle l'avait bien connu autrefois. Mais il était parti grand garçon, elle étant encore fillette.

—Robert Lozé revient, dit-elle plus tard à son père rentré pour souper.

—Ah! vraiment? Il en est temps.

—Comment dites-vous père?

—Il me semble que c'est assez clair. Un fils ne doit pas négliger sa mère. Jean et Robert, en voilà deux qui ont coûté des larmes à madame Lozé.

—Mais elle me dit que Robert est très occupé, que c'est un avocat distingué.

—Possible. Cela m'est égal.

—Père, vous me semblez préoccupé ce soir.

—Il y a de quoi. Je viens d'apprendre la dissolution du Parlement. Le mois prochain nous serons en pleine élection. Je ne m'appartiendrai plus. A mon âge, on commence à compter les fatigues.

—Alors ne vous présentez pas. Vous en avez assez de cette vilaine politique.

Le médecin, sans répondre, baisa sa fille au front et alla s'enfermer dans son cabinet de travail.

CHAPITRE XII

AU PAYS

"Chi raro viene, vien bene," qui vient rarement est toujours le bienvenu, dit un proverbe italien. Le retour de Robert au foyer paternel fut un petit triomphe. Frères et sœurs, parents et amis, s'empressèrent autour de lui. Lorsqu'il se jeta en pleurant dans les bras de sa vieille mère qui l'attendait sur le seuil, il y eut parmi les spectateurs de ce retour bien des yeux humides.

Qu'on n'aille pas croire que du côté du jeune homme il y avait là de la mise en scène. Bien au contraire, il était ébranlé jusqu'au fond de l'âme.

Nous l'avons vu, Robert s'était fait égoïste et impitoyable par calcul, chose moins rare qu'on ne le pense chez les jeunes gens ambitieux et sans expérience. Il s'était confirmé dans ces vices par habitude, et ils le tenaient cloué au bas fond social. Si en ce moment là la fortune lui avait souri, il n'en serait devenu que plus endurci par l'impunité. Un heureux hasard lui avait fait découvrir son erreur. Nous l'avons vu s'humaniser au contact des hommes ; la pitié avait germé dans son cœur au spectacle des misères humaines.

Les circonstances lui avaient tendu le miroir ; il s'y était vu petit et méprisable. Dès lors il avait voulu se relever. Chose difficile. On ne sort pas du premier coup d'un état d'âme devenu habituel. Les remèdes héroïques sont difficiles à appliquer, et Robert n'était point un héros. Son intelligence était mal servie par un caractère qu'une mau-

vaise direction avait faussé. Aspirant au bien, il était en suspens entre la sophistiquerie vulgaire qui l'avait égaré et les déterminations viriles qui pouvaient transformer sa vie.

Ainsi ébranlé et hésitant, connaissant enfin sa réelle faiblesse, pressentant la route semée d'épines qu'il lui restait à parcourir, vaincu dans sa vanité, cherchant des points où il pourrait encore rattacher son orgueil, il avait revu les scènes familières de son enfance. Mille souvenirs oubliés étaient redevenus vivaces. Entouré d'une atmosphère nouvelle de sympathie et d'affection, serré dans les bras de sa mère, son cœur avait débordé; il avait pleuré de joie, d'amertume aussi. Au bonheur du moment se mêlait le deuil amer de ses rêves.

La famille ne soupçonnait pas les émotions compliquées de leur parent. Pour elle, un frère était de retour. Elle voyait un jeune homme beau et distingué, un peu triste, mais bon, sans morgue, et si heureux de les revoir tous! Elle en était fière.

Il fallut visiter parents et amis à la ronde, et on pense bien que le docteur de Gorgendière et la charmante Irène ne furent pas oubliés. Celle-ci surtout lui parut tout de suite digne d'attention. Il retrouvait en elle quelque chose du monde qu'il venait de quitter.

Irène, de son côté, la connaissance faite, trouva probablement peu de chose à changer à l'idylle secrète qu'elle s'était sans doute composée et qui devait ressembler à celle de la plupart des jeunes filles libres de cœur et sans expérience.

On sait que Robert était revenu au pays surtout pour obéir à madame de Tilly. Elle lui avait enjoint de se reposer, de se distraire, surtout de réparer ses négligences passées envers sa famille. Cette fois encore il dut reconnaître que son amie avait jugé sainement de ses sentiments et de son devoir, qu'il voulut accomplir de son mieux.

Cependant, parmi les siens, on lui avait supposé d'autres

intentions et ces suppositions avaient plutôt augmenté que diminué la chaleur de leur accueil. Il venait chercher femme, pensait-on, et, étant donné l'approche d'une élection, peut-être sonder le terrain en vue d'une candidature. Ces deux idées plaisaient à sa famille. On ne manqua pas même d'y faire allusion sous forme de badinage. Le jeune homme, préoccupé, ne comprit guère ces allusions, mais lui-même, sans y penser, confirma par sa conduite les conjectures de ses parents.

Habituée à voir souvent la vieille dame Lozé, Irène ne voulut pas interrompre ses visites à cause de l'arrivée de Robert, ce qui eut été remarqué. Dans un cas ordinaire, elle n'eut pas même songé à cela, mais elle portait peut-être plus d'intérêt à Robert qu'à tout autre jeune homme. Elle vint donc comme à l'ordinaire.

Robert qui après les premiers jours se trouvait à peu près désœuvré, s'accoutuma bientôt à la société de la jeune fille. Les jours où Irène ne venait pas chez madame Lozé, il faisait de la maison du médecin le but de sa promenade. Il y était toujours le bienvenu. Les jeunes gens se promenaient souvent sous les arbres du "domaine." Robert, bon causeur devant cette amie sympathique, racontait mille détails de la vie qu'on menait à Montréal. Irène lui redisait les choses et les traditions du pays.

Un jour, la conversation fut moins animée que d'habitude. Irène paraissait préoccupée. Peut être une allusion faite par Robert à son prochain départ contribua-t-elle à cette préoccupation. Mais lorsque celui-ci, s'en apercevant, lui en demanda la cause, elle se garda bien de la lui laisser deviner.

—Je suis en effet un peu inquiète au sujet de mon père, dit-elle.

—J'en suis sincèrement peiné. Cependant sa santé me paraît excellente.

—C'est vrai. Pour son âge, il est encore vigoureux. Mais

il n'est plus jeune. Sa clientèle l'absorbe. La vie d'un médecin de campagne est bien fatigante. Puis, voici cette détestable élection qui approche. Il se croira obligé de se fatiguer davantage, et je sais bien, moi, que cela l'épuisera.

—Pourquoi alors ne pas y renoncer ?

—Ses amis comptent sur lui. J'ai quelquefois cru aussi qu'il se figurait que, pour moi, son titre de député...

Irène s'interrompit tout à coup ne voulant pas dire sa pensée, que Robert comprit néanmoins.

En cet instant une idée qu'il s'avouait à peine à lui-même prit les proportions d'un projet. Il s'était déjà dit que la vie passée aux côtés d'Irène ne serait pas malheureuse. Il ne s'était pas arrêté à cette pensée. Mais s'il était vrai que le père d'Irène voulait se retirer et que seul le souci de l'avenir de son enfant le retenait dans la vie publique, alors... alors il restait un moyen facile de tout concilier. Ainsi, rapidement, raisonna le jeune homme. Il crut voir une brèche dans l'inexorable mur qui lui fermait la route du succès. La tentation fut pour lui irrésistible. Ebloui et troublé, il y céda.

—Chère mademoiselle Irène, répondit-il à la jeune fille, nous avons tous nos soucis et je regrette d'apprendre que vous n'y échappez pas, vous qui cependant paraissez si heureuse et qui êtes si digne de l'être.

— Vous croyez donc qu'une jeune fille vit sans inquiétudes ? C'est peu nous connaître. Pour moi, je crois bien que nous en avons plus que les jeunes gens Libre au jeune homme de façonner sa vie comme il lui plait. Son avenir dépend de ses propres efforts. Tandis que nous... Oh ! que je voudrais n'être pas femme !

—Seriez-vous ambitieuse ! L'ambition est le pire des tourments. Croyez bien que celui-là ne m'a pas été épargné. Vous ne soupçonnez pas, Irène, les amertumes qui attendent le jeune homme dont les aspirations sont plus hautes que ses moyens pour les atteindre.

Vous me connaissez depuis quelque temps, et vous m'avez toujours vu d'un extérieur assez calme. Et cependant, si vous pouviez lire dans mon âme, je vous ferais peur. Vous y trouveriez presque de la désespérance. Depuis six ans que je lutte avec acharnement, que je me refuse au repos, que je cherche à m'affirmer, je ne suis guère plus avancé qu'au premier jour. Oh ! Je vis de mon métier. Mais quelle vie et quel métier ! Voir de loin le succès insaisissable, quel supplice !...

Irène, chose bien plus terrible, j'ai vu de près le bonheur et il me faut y renoncer. A d'autres plus puissants et mieux protégés, la célébrité et la fortune, la confiance publique, les charges et les honneurs. A moi le désespoir de ne pouvoir placer ces trésors aux pieds de celle que j'aime ; à moi le déshonneur de la médiocrité.

Robert s'était animé en résumant ainsi sa vie d'impuissance. Il devenait éloquent devant la jeune fille dont la sympathie évidente lui était bien douce.

—J'ai eu tort, je le vois bien, dit-elle ; mes inquiétudes semblent en effet peu de chose à côté de vrais soucis. Croyez-moi, je commence enfin à comprendre les vôtres, je respecte le sentiment qui les fait naître et je voudrais pouvoir les alléger.

—Vous êtes trop bonne et trop compatissante, s'écria Robert. Vous me redonnez presque de l'espoir, à moi qui n'en avais plus. Dites-moi, Irène, si je revenais un jour plus heureux, plus prospère, que trouveriez-vous à me dire ?

La noble jeune fille le regarda franchement et lui tendit la main.

—Ce que je vous dis maintenant. Vous me connaissez bien mal si vous pensez que je compterais jamais la fortune de celui qui aurait su gagner mon cœur.

—Irène ! Irène ! Est-ce à moi que vous dites cela ?

Ils se regardèrent et dans la lumière incertaine du soir

qui commençait à tomber, les yeux d'Irène répondirent. Le jeune homme l'attirant à lui la baisa aux lèvres. Puis ils revinrent ensemble sous les grands arbres, lentement et sans parler.

Ce soir-là, lorsque le docteur de Gorgendière fut installé dans son fauteuil avec sa pipe et son journal, Irène alla l'embrasser.

—Aimez-vous Robert Lozé, papa? dit-elle d'une voix un peu hésitante.

Le médecin se dressa dans sa chaise et regarda sa fille.

—L'aimerais-tu, toi?

Irène l'embrassa de nouveau et sans répondre directement:

—Il viendra vous parler demain, dit-elle.

—Alors, c'est sérieux.

—Je crois que oui, papa.

—Tu sais, Irène, que je ne suis pas homme à te causer de la peine inutile, ni à te contraindre. En cette matière comme en tout le reste, je te laisse libre, je respecte tes désirs et ton jugement. Mais je ne connais pas ce jeune homme. Avant de donner mon consentement dans une affaire aussi grave et dont dépend le bonheur de toute ta vie, il faut que je l'étudie et que je le connaisse à fond.

—Vous savez, papa, qu'il est sans fortune. Mais il a beaucoup d'ambition, et je suis sûre qu'il réussira.

—Fort bien, nous le mettrons à l'épreuve.

—Vous ne serez pas trop sévère?

—Pas plus qu'il ne faudra. En attendant, tu lui feras comprendre qu'il convient qu'il se tienne à distance. Surtout, tu ne lui diras rien de mes intentions à son endroit.

—Je vous le promets, papa.

Irène était habituée à une certaine brusquerie de surface sous laquelle son père cachait sa tendresse. Elle l'embrassa de nouveau et il ne fut plus question de Robert ce soir-là.

CHAPITRE XIII

L'ÉLECTION.

Robert ne dormit pas de la nuit. Les deux hommes qui luttaient en lui étaient aux prises. Avait-il bien fait ou mal fait ? Il ne savait que répondre à ces quest'ons de sa conscience. Heureux, comme tout homme qui a obtenu d'une femme l'aveu d'amour, mais tourmenté de remords, il se sentait lâche en face de ses nouvelles obligations. Comment tout cela finirait-il ? Une chose seulement était claire, le sort en était jeté.

Pour essayer de mettre fin à la confusion de ses idées et de ses émotions, il prit le parti d'écrire à madame de Tilly, chose nécessaire dans tous les cas, se dit-il.

" Chère amie, écrivit-il, je vous ai obéi encore mieux que j'aurais cru, en partant, pouvoir le faire. Vous connaissez mon affection pour une personne qui vous est chère. L'ab. sence n'a pas amoindri cette affection, au contraire. Seulement, lorsqu'elle me faisait entendre que ce que je prenais pour de l'amour était de l'amitié, elle avait raison. Dites-lui cela de ma part. Elle comprendra que maintenant, les yeux ouverts, j'apprécie bien mieux sa bonté et sa délicatesse et que je l'aime d'une affection meilleure.

" Ma chère mère et tous mes parents m'ont fait un accueil qui m'a d'autant plus touché que j'avais le sentiment d'avoir mérité tout autre chose. Cela m'a vraiment rendu honteux et j'ai formé de bonnes résolutions quant à ma conduite future.

" Je les tiendrai d'autant plus facilement que cette fois c'est le cœur qui les dicte.

" Qu'allez-vous penser de moi après avoir lu la fin de cette lettre ? J'ai essayé de me juger moi-même sans pouvoir y parvenir. Vous avez toujours eu la charité de vous taire devant moi sur certaines choses qui touchaient à mon triste métier. Vous compreniez sans doute que je commençais moi-même à les voir sous leur véritable jour et que la nécessité seule m'y enchaînait. Vous vous étonnerez donc que situé comme je le suis, je songe sérieusement à un établissement. C'est que je suis convaincu qu'avec les appuis que j'espère trouver, je pourrai sortir de mon bourbier.

" Or, mademoiselle Irène de Gorgendière est beaucoup trop belle et trop bonne pour moi ; mais elle me fait l'honneur de m'estimer. Elle aura quelque fortune. Son père est en position de choisir un candidat au siège qu'il occupait au parlement qui vient d'être dissout. Je vous en prie, ne me prenez pas pour un mercenaire. Je n'aurais peut-être pas cédé au penchant réel que j'éprouve, pour faire partager à une jeune fille une vie d'expédients. J'ai cru en ceci pouvoir concilier deux choses qu'on trouve rarement réunies : l'affection et l'intérêt....."

On le voit, Robert lui-même se jugeait sévèrement. Et il avait raison. Il n'était pas encore vraiment un homme (*vir*) puisqu'il n'osait compter sur ses propres efforts et qu'il cherchait à se tirer d'affaire en s'appuyant sur d'autres. Il était en voie de guérison, mais il n'était pas guéri. Du reste, il aimait vraiment Irène, autant qu'il lui était possible d'aimer quelqu'un à cette époque, et il eut renoncé à tout plutôt que de la rendre malheureuse. C'était surtout le caractère, qui chez lui, manquait d'énergie et de trempe.

Le lendemain matin, Robert avertit sa mère de la démarche qu'il allait faire. Elle en fut bien aise et l'approuva chaleureusement. C'était la réalisation d'une de ses plus chères espérances.

Il se présenta ensuite chez le médecin. Celui-ci lui dit son préambule.

—Il paraît que vous voulez épouser ma fille ?

—Oui, monsieur, répondit Lozé surpris de cette abrupte entrée en matière.

—Je connais votre famille. De ce côté-là rien à dire. Mais vous, Robert, je ne vous connais pas. Et tout d'abord, comment prétendez-vous faire vivre votre femme ?

—J'ai ma profession, une clientèle qui augmentera, j'espère.

—C'est-à-dire que vous tirez le diable par la queue. Je m'en doutais. Maintenant, moi aussi, j'ai quelque chose à vous dire. On croit généralement que j'ai des économies. C'est une erreur. Je n'ai, moi aussi, que ma clientèle. Cela, c'est entre nous. Vous ne parlerez pas au dehors de ce que nous pouvons dire ici.

—Si mademoiselle Irène est sans fortune, sous ce rapport au moins nous sommes égaux. De toutes les autres façons, je sais qu'elle vaut beaucoup mieux que moi.

—Bien ! nous verrons. J'ai à m'absenter à cause de l'élection qui approche. Je vous parlerai à mon retour. En attendant, je vous crois homme d'honneur et je compte que vous vous montrerez tel en tout ce qui regarde ma fille.

Il tendit la main au jeune homme en signe de congé.

Robert s'éloigna étonné de la nature de l'entrevue. Certainement, le docteur de Gorgendière n'était pas le vieillard débile et usé qu'il s'était figuré. Il rentra chez sa mère pensif et inquiet. Mille complications imprévues, de fâcheux retards pouvaient résulter de cette attitude du médecin. Devait-il retourner à Montréal ou attendre ici ? Il était absent depuis un mois et Bittner devenait impatient. D'un autre côté, partir c'était peut-être manquer l'occasion. Il tenait plus que jamais à Irène. Que faire ?....

Le médecin eut ce jour-là une conversation assez longue avec madame Lozé. Puis il partit pour Montréal.

M. de Gorgendière fut absent trois jours. Il dut faire sur le compte de Robert une enquête complète, si l'on en peut juger par ce qu'il dit à sa fille à son retour.

—Robert n'est pas un méchant garçon. Il est intelligent et rangé. Mais c'est un avocat de quatre sous. Il vivote comme des centaines d'autres et ne fera rien de sérieux par lui-même.

—Mon père, vous me faites beaucoup de peine.

—Attends un peu avant de pleurer. Certaines de nos parentes là-bas le connaissent. Elles m'assurent qu'il a plus de qualités solides que je ne lui en prête.

—Oh ! Elles ont certainement raison.

—C'est ce que nous verrons. Je vais le mettre à l'épreuve. Je ne puis faire autrement lorsqu'il s'agit de lui confier mon trésor, ajouta-t-il en l'embrassant tendrement. Tu crois qu'il est ambitieux ? Eh ! bien, il sera candidat à ma place.

—Que vous êtes bon, cher papa !

—Oui, il sera candidat. Quant à être élu c'est autre chose. J'espère bien que nos gens ne seront pas assez imprudents pour confier leur mandat à un jeune prétentieux sans valeur, sans connaissances en matière de gouvernement et qui n'a vécu jusqu'à présent que de choses qui ressemblent fort à la rapine.

—Oh ! papa !

—Le mot est un peu fort ? Soit. Il n'est pas plus coupable que les autres, qui font comme lui. Ces carrières-là sont encombrées. Ces pauvres enfants s'y perdent. C'est déjà assez malheureux. Mais faire de ces gens-là des législateurs, des diplomates...., ce n'est pas mon idée. Aussi j'espère qu'il ne sera pas élu. Mais si l'enfant a du bon, comme on le dit, l'épreuve lui sera aussi salutaire qu'elle sera rude.

—Pauvre Robert !

—Heureux Robert ! Tous les jeunes gens ne trouvent pas comme lui un médecin pour les guérir et un ange pour les épouser.

M. de Gorgendière ne précisa pas davantage le traitement qu'il réservait au patient. Ces vieux médecins n'aiment pas les demi-mesures. Pauvre Robert ! dirons-nous avec Irène.

Quelques jours après, on annonçait que le docteur de Gorgendière renonçait définitivement à la députation et qu'il se retirait en faveur de monsieur Robert Lozé, avocat de Montréal, mais enfant du comté. On ajoutait, mais sans que cette nouvelle fut confirmée, que monsieur Lozé devait épouser mademoiselle de Gorgendière.

Robert Lozé se croyait enfin engagé dans la grande voie du succès.

Lorsque le docteur de Gorgendière lui avait annoncé son intention de lui céder le pas, il n'avait pas songé aux graves responsabilités que doit assumer celui qui aspire à devenir le mandataire de ses concitoyens dans les assemblées nationales. L'amour propre qui rappetisse tout le tenait en ce moment-là, et allait rendre vulgaire un effort qui aurait pu être méritoire et patriotique.

La lutte était engagée. Nous n'en suivrons pas en détail les péripéties. Robert imagina un plan de campagne qui n'était pas mal conçu. Le docteur de Gorgendière lui inspirait maintenant un grand respect. Il était frappé de son énergie et de son jugement, ainsi que de l'influence qu'il exerçait autour de lui. Il voulut continuer exactement la même ligne de conduite. Le médecin, qu'il alla consulter, ne le conseilla en rien ; mais il ne le désapprouva pas non plus. Son rôle à lui était simple. il observait.

M. de Gorgendière était un député de l'opposition. C'est-à-dire qu'à la Chambre il siégeait à la gauche du président et votait la plupart du temps contre le gouvernement

du jour. Cependant, comme il arrive souvent pour des hommes de cette valeur, il était à l'occasion écouté des ministres qui ne manquaient pas d'accorder à sa circonscription une juste part des faveurs de l'Etat. Ne croyant pas pouvoir lutter heureusement contre lui, on conservait à son endroit une attitude de neutralité que sa modération rendait possible et commode. Il n'en devait pas être ainsi à l'égard d'un inconnu, d'un conscrit politique qui n'était rien par lui-même. Des ambitions nombreuses rendirent facile le choix d'un adversaire. On en choisit un qui paya de sa personne. Gabriel Coutu, une fois engagé, ne ménagea pas sa peine, ni même son argent, encore moins celui de ses amis politiques. Des orateurs et des agents plus ou moins avoués inondèrent la circonscription. Dans les luttes de ce genre tous les arguments sont bons pourvu qu'ils portent. La délicatesse, la bienséance et les vertus théologales sont mises de côté. Certains jeunes gens de Montréal, confrères de Robert, qui en temps ordinaire n'auraient pas voulu lui faire affront, s'attachèrent à le ridiculiser et à l'amoindrir. Sa carrière au barreau, son installation avec Bittner, personnage connu, son trafic en dettes de banqueroutiers, sa prédilection pour une grande dame et le beau monde, tout cela fut exposé avec exagération. Il est vrai que ceux qui attaquaient ainsi n'avaient pas toujours l'avantage et qu'ils étaient souvent maltraités dans la riposte, étant dans la situation de la pelle qui se moque du fourgon Mais ils n'étaient pas candidats, ce qui faisait toute la différence.

Devant cette avalanche, Robert tint bon. Il se multiplia ; il acquit vite cette facilité de parole qui manque rarement à ses compatriotes. La timidité, ce défaut physique, cause de tant de mécomptes chez les jeunes gens, lui éta t inconnue. Il eut des sympathies. On admira son courage. Mais il était presque entièrement seul. Le docteur de Gorgendière ne se montrait guère, sa santé semblait lui donner des

inquiétudes, il sortait peu de chez lui hors ses visites aux malades. On savait cependant vaguement que son appui était acquis à Robert. Au village natal et aux environs, où la famille avait beaucoup de relations et ou Irène était aimée de tous, Robert obtint la presque unanimité des voix. Ailleurs, il n'en fut pas de même. Le vote flottant, qui presque toujours décide d'une élection, finit par céder à la pression ministérielle. Bref, le pauvre Robert, qui, malgré ces nombreux handicaps, s'était cru jusqu'au dernier moment vainqueur, fut en minorité le jour du scrutin ; en minorité de quelques voix seulement, mais battu tout de même.

En apprenant ce résultat, il éprouva tout d'abord la fureur de l'homme qui se croit trompé. Cela lui donna la force de remercier les fervents, de dénoncer amèrement ceux qu'il appelait les faux amis, dans un dernier effort oratoire. Puis sentant venir la réaction et le découragement qu'il voulait pardessus tout cacher, il se réfugia dans la retraite de la maison paternelle.

CHAPITRE XIV

EN PRÉSENCE.

En ce moment, sous le coup de la torture morale et de l'épuisement physique, Robert se crut à jamais perdu. A ceux dont la vie a été bien remplie, les revers ne viennent pas sans de certaines consolations. Pour l'homme dont l'existence a été inutile et blâmable, le malheur est une massue qui écrase sans pitié. Frappé dans son orgueil et dans son ambition, Robert ne pouvait pas relever la tête et s'écrier : fors l'honneur !

De l'amour-propre exagéré, il était tombé dans l'extrême contraire. Il avait réellement plutôt gagné que perdu dans l'opinion, mais il ne s'en rendait pas compte. Les quolibets et les insultes de ses adversaires lui revenaient maintenant, comme autant de poignards enfoncés dans sa chair et qui le martyrisaient. Il se voyait perdu de réputation, pis encore, ridicule.

Cette jeune fille, si noble et si dévouée, sa fiancée, comment allait-il l'envisager ? Voudrait-elle encore de lui ? Si elle en avait encore pitié, comment l'épouser pour la traîner dans sa misère ? La misère ! Nouvelle souffrance plus pénible que les autres. Il ne pourrait pas même cacher sa honte, il lui faudrait l'exposer aux yeux de tous, car il ne pouvait pas se payer le luxe d'une retraite. Tous seraient témoins de ses souffrances et de son humiliation. Cela mettait le comble à son amertume. Ses économies s'étaient dissipées comme la neige au printemps. Littéralement, il n'avait pas le sou. Il jeta un coup d'œil sur ses vêtements

dont il avait été si soigneux ; ils étaient défraîchis et souillés par cette campagne infernale d'un mois. Bittner, son associé interlope, auquel il avait écrit pour demander des fonds, lui avait répondu qu'il lui faussait compagnie. Un avocat plus jeune, moins scrupuleux, lui offrait de meilleures conditions. Dans ce monde là, les chacals s'entre-dévorent.

Le lendemain, hâve, épuisé, malade, négligé dans sa tenue, le front caché dans ses mains, il s'était assis sur le seuil de la maison paternelle. Près de lui, sa mère pleurait en silence, environnée de la famille attristée.

Tout à coup, le bruit d'une voiture roulant rapidement dans la montée fait lever tous les yeux.

Elle s'arrête devant le groupe de la famille réunie. Un monsieur et une dame en descendent et regardent autour d'eux en souriant.

Que viennent faire ici ces étrangers ?

Robert se dresse tout debout, ayant aux yeux l'éclair de l'animal blessé poursuivi jusqu'au gîte où il s'est blotti pour mourir.

A ce mouvement instinctif, presque aussitôt succède une stupeur profonde que partage toute la famille.

Sa chère vieille maman, qui n'avait pas eu pour lui assez de caresses et de consolations, le quitte et se jette dans les bras de l'étranger, qui l'embrasse tendrement et lui indique la dame à ses côtés qu'elle embrasse à son tour.

—Jean ! Mon cher Jean !

—Maman ! Mère chérie !

—Chère maman, je suis bien heureuse, ajouta la jeune femme, souriante sous les larmes, et d'un charmant accent étranger.

Ce coup de théâtre avait comme pétrifié tout le monde. Pour l'orgueil meurtri de Robert, c'était un nouveau coup de massue.

Quoi ! ce beau jeune homme portant au front la triple auréole de l'autorité, de la prospérité et du bonheur, cet homme distingué, compagnon de cette femme charmante, gracieuse comme madame de Tilly, mais plus jeune, plus douce, plus belle, cet homme, c'était Jean ! Jean l'ouvrier, Jean le manœuvre, qu'il avait dédaigné, oublié !

Comment en croire ses yeux et ses oreilles ? Pourquoi n'en avait-il rien su ? Robert, abasourdi, croyait rêver. Sans le savoir, il s'était porté en avant du groupe de ses parents. Le nouvel arrivé regardait maintenant avec surprise cet homme hagard qui le dévorait des yeux.

Et certes, si, comme l'a dit un penseur, l'œil touche et participe aux mouvements de l'âme, exprime ses passions les plus vives, ses émotions les plus tumultueuses, pour les rendre dans toute leur force et dans toute leur portée, telles qu'elles viennent de naître, chacun de ces frères avait lieu d'être surpris de ce qu'il lisait dans l'œil de son frère.

Ainsi inopinément mis en présence chacun de ces deux rejetons d'une même souche portait, sur safigure l'empreinte de sa vie.

D'un côté, l'homme grandi et anobli par le travail et l'effort, couronné par le succès.

De l'autre .. Ah ! N'insultons pas au malheur de ce pauvre Robert. Faible et coupable, oui, certes, il l'était. Personne ne doit échapper à ses responsabilités. Avant d'écouter la pitié, laissons parler la justice.

Mais surtout n'oublions pas que devant le tribunal de l'avenir, Robert ne comparaîtra pas seul. Nous serons jugés à ses côtés. Lorsqu'on y accusera tant de générations de jeunes gens, l'élite de nos intelligences, d'avoir failli à leur devoir, lorsqu'on leur reprochera d'avoir dissipé leur riche héritage, d'être devenus moralement et matériellement des déshérités du sort : On nous a vaincu par la trahison, répondront-ils. Enfermés dans une enceinte n'offrant qu'une

seule issue, nous nous y sommes engagés et nous sommes tombés dans un piège.

Et nous qui entendrons cette défense, comprendrons-nous enfin qui a érigé ces barrières, qui a tendu ces pièges? Pourrons-nous alors, comme nous le faisons trop souvent aujourd'hui, nous détourner de nos victimes, en répondant au cri de notre conscience : Suis-je le gardien de mon frère?

Ce fut Irène qui dénoua la situation. Témoin inaperçu de cette scène, elle avait bientôt compris ce dont il s'agissait. L'arrivée inattendue de Jean dans une situation évidemment brillante lui avait causé une surprise égale à celle de la famille. Mais ce qui lui avait vraiment déchiré le cœur, c'était l'altération profonde des traits et de toute la personne de Robert. Son affection lui fit comprendre ce qu'il devait souffrir. Elle savait, ce que les autres ignoraient, que cette souffrance était en partie l'œuvre de son père. Tout en rendant justice à ses motifs, que celui-ci lui avait expliqués, elle trouva l'épreuve trop cruelle. S'approchant de son fiancé, elle lui serra furtivement la main, et, le regardant avec une expression inoubliable de tendresse, elle lui dit à voix basse :

—Du courage, Robert. Tu sais que je t'aime. Va donner la main à ton frère.

Le jeune homme, sous ce regard, sentit son courage renaître, et recouvra sa présence d'esprit. En cet instant, il comprit enfin tout le prix du cœur d'Irène. Pour la première fois, il sentit combien lui-même aussi il l'aimait. Sans quitter cette chère main qui faisait sa force, il entraîna la jeune fille avec lui et dit d'une voix chaleureuse :

—Jean, tu ne me reconnais pas. Je suis Robert.

Jean lui serra la main, et avec un franc sourire,

—Alice, dit-il, se tournant vers sa femme, voici Robert dont je t'ai souvent parlé.

—C'est une sœur que je vous amène, ajouta-t-il en s'adressant aux autres. Mais approchez donc. Hein! Il parait que le petit Jean vous a tous surpris.

Alors, ce fut une détente générale.

—J'ai gardé ton secret, mon Jean, dit la mère. Je l'ai peut-être trop bien gardé. Tu arrives en un moment où nous sommes dans le malheur, au point que moi-même j'avais un instant oublié ta prochaine venue. Ce pauvre Robert vient de perdre son élection.

—Ce n'est qu'une bataille perdue. Nous en gagnerons bien d'autres ensemble, n'est-ce pas, Robert?

—Notre Robert s'est battu comme un lion, dit Pierre, le frère aîné. Nous n'en avons pas honte, et la prochaine fois il sera élu.

Alice embrassa Irène.

—Vous êtes bonne et je vous aime bien, dit-elle.

Les deux jeunes femmes se comprenaient.

—Vous ne me reconnaissez pas, monsieur? Lozé dit tout à coup à Robert l'homme qui conduisait les chevaux de Jean.

—Comment! Bertrand, vous ici! s'écria Robert avec surprise. Je vous croyais déjà chez votre nouveau patron.

—Mais, oui. Mon nouveau patron c'est monsieur Jean.

—Vous connaissez donc notre frère? lui demanda Pierre, le frère aîné.

—Si je le connais! il m'a rendu de fiers services.

Il raconta en peu de mots ce que l'avocat avait fait pour lui, et l'effet de ce témoignage en un pareil moment fut considérable. Irène se promit d'en faire part à son père. Madame Lozé vit son fils dans le rôle d'un bienfaiteur des hommes.

C'est ainsi qu'un faible service rendu dans un temps où Robert avait commencé à s'accuser, était au moment le plus opportun, récompensé au centuple.

Toute la famille rentra dans la maison. Ce fut une fête d'autant plus appréciée que l instant d'auparavant to t avait été tristesse. On fit cercle autour d'Alice et de Jean. Celui-ci dut raconter sa vie, ses luttes, ses succès. On ne fut pas peu surpris d'apprendre que Jean possédait au Canada et même dans un endroit assez rapproché, un établissement industriel qui allait prendre des proportions considérables. Jean termina le récit sommaire de ses aventures en invitant toute la famille à visiter le nouvel établissement.

—Il ne faut pas oublier ceux-là, dit-il, attrappant au passage un des enfants. Voilà autant de petits industriels en herbe.

—Quant à moi, répondit Pierre, j'aimerais mieux les voir cultiver la terre.

—C'est là en effet la plus belle des industries. Mais il faut l'exercer autrement que nos pères, vieux soldats-chasseurs, pour qui la faux n'était que l'accessoire du fusil.

Quand vous viendrez chez moi, je vous expliquerai comment toutes les industries se tiennent et se complètent au point que l'une ne peut marcher sans l'autre, que la négligence de l'une fait dépérir toutes les autres, de même que la maladie d'un membre rend tout le corps malade. Quand l'industrie manufacturière et le commerce se généraliseront, l'agriculture progressera dans les mêmes proportions, elle deviendra une grande industrie ici comme elle l'est déjà dans les plaines de l'ouest ; plus importante même avec le temps, car elle sera plus variée et elle se poursuivra dans des endroits plus rapprochés des grands marchés du monde. Nous ne verrons peut-être pas le développement entier de ce système, mais nos enfants le verront ; ils en profiteront, s'ils acquièrent l'instruction et s'ils se tiennent à la hauteur du progrès. Mais s'ils ne s'instruisent pas, s'ils s'obstinent dans les anciennes méthodes, ils tomberont dans la pénurie et dans le besoin, la terre qui fait maintenant notre orgueil,

passera en d'autres mains et nos descendants deviendront des déshérités, des parias, des sans-patrie dans ce Canada que nos pères ont découvert et fondé. C'est la nature qui le veut ainsi, le fort domine le faible, l'instruit commande à l'ignorant, l'audacieux écrase le timide. C'est pour cela que je dis de ces enfants que ce sont de futurs industriels. Voudrais-tu, mon cher Pierre, en faire des journaliers?

—Ce que tu dis là est vrai, dit Robert. Et j'arrive aux mêmes conclusions par un chemin bien différent. Si Jean a pu apprécier la réforme dont il parle, j'ai pu, moi, sonder toute leur profondeur, les funestes conséquences du système contraire. Dans nos campagnes les échos du grand mouvement moderne sont peu écoutés, mais il faut prêter l'oreille, lire, réfléchir.

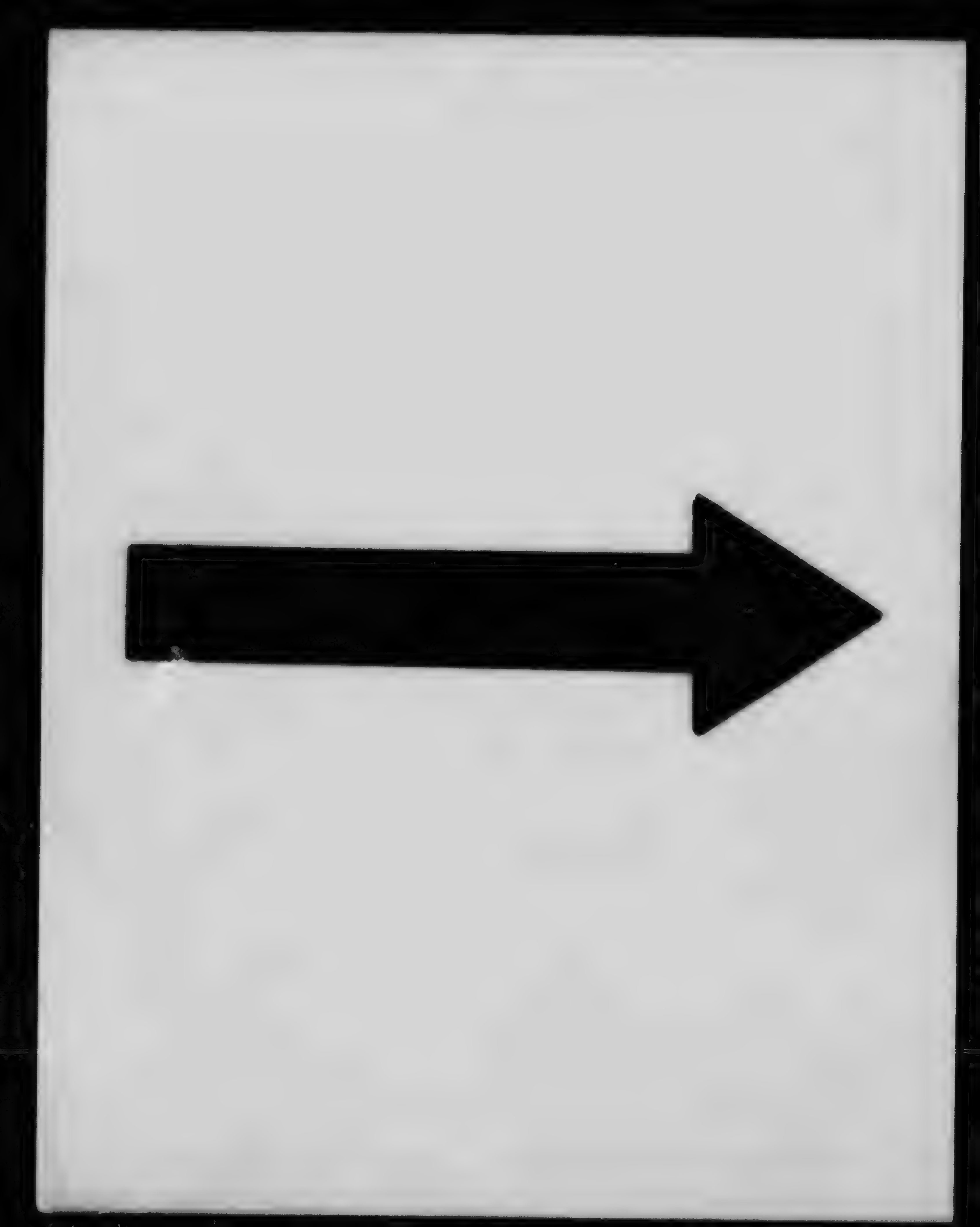
J'accepte comme vous tous l'invitation de Jean et d'Alice, mais pour un peu plus tard. En ce moment, j'ai trop à faire ; des bévues, une défaite à réparer. Aussi je pars dès ce soir pour Montréal. Mais mon absence ne sera plus ni longue ni silencieuse. J'ai des aimants qui ne me permettront pas de longues absences, ajouta-t-il en souriant à sa mère et à sa fiancée. Maintenant, Irène, si vous voulez, j'irai prendre congé de votre père, pourvu qu'il consente à me recevoir après ma déconfiture.

—Oh ! ne craignez rien, il sera bien aise de vous voir.

Le docteur de Gorgendière sembla oublier la brusquerie de ses premiers rapports avec Robert. Il fut doux, presque encourageant. Il parla pourtant de l'élection perdue d'un ton un peu narquois qui fit rougir Irène. Elle se rapprocha de Robert comme pour témoigner qu'elle n'entendait pas qu'on le fît souffrir davantage.

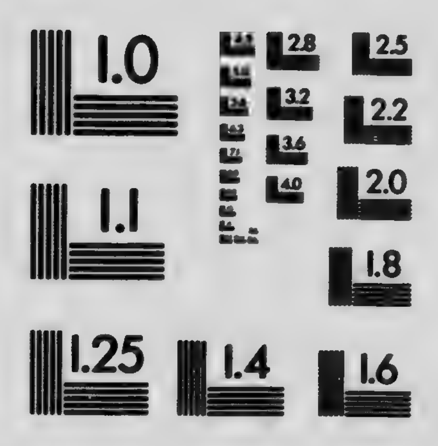
—Ce diable d'homme, pensa Robert. On dirait vraiment qu'il se réjouit de ma défaite.

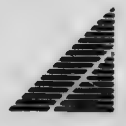
Le jeune homme en ce moment commença à entrevoir vaguement la vérité.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





—Et qu'allez-vous faire maintenant que les électeurs de par ici ont eu le mauvais goût de vous refuser leur mandat ?

—Leur prouver qu'ils ont eu tort. Je me vengerai aussi en leur enlevant la perle de la contrée, répondit Robert, en maîtrisant avec effort son humeur. Irène veut bien m'attendre quelque temps, n'est-ce pas Irène ?

—Aussi longtemps que vous voudrez, répondit avec décision la jeune fille.

—Pas trop longtemps, j'espère. Je viendrai vous réclamer et j'ai confiance qu'alors votre père trouvera en moi de quoi le rendre indulgent et généreux.

—Je dois vous dire, Robert, interrompit le docteur, que je n'ai pas mauvaise opinion de vous. Au contraire. Et si vous savez profiter de vos avantages, nous serons un jour aussi fiers de vous que nous le sommes aujourd'hui de votre frère Jean, qui est déjà pour son pays un bienfaiteur public.

La fin de cette visite d'adieu fut donc beaucoup plus agréable que son début.

Irène accompagna Robert jusqu'à la gare. Le vieux médecin, qui du seuil les regardait s'éloigner, grommela entre ses dents : Après tout, il a de l'étoffe.

La famille réunie formait à la gare un groupe dont la gaieté n'était point forcée.

Après avoir fait ses adieux à tout le monde, Robert s'approcha d'Irène qui se tenait un peu à l'écart, son bras passé dans celui de madame Lozé.

—Et vous, Irène, qu'avez-vous à me dire ?

—Deux mots seulement.... Je t'aime :

Ce fut sa feuille de route. Le train siffla, il partit.

CHAPITRE XV

L'Accident.

Robert partait vers l'inconnu.

Pour la première fois de sa vie, il allait donner de tout son être et faire connaître la mesure de sa capacité. C'est assez dire qu'il s'ignorait lui-même et qu'il était incertain du résultat. Il en est ainsi d'un arbre nouvellement transplanté dont les feuilles se dessèchent et dont les rameaux se courbent vers la terre. S'il survit, il en deviendra plus beau. Mais vivra-t-il ?

Robert comptait bien vivre.

On attribue à Mahomet cette pensée que trois pierres de touche font juger l'homme, la richesse, l'autorité et l'adversité. C'était cette dernière épreuve que le jeune homme allait subir. Pendant que le convoi l'entraînait rapidement, il s'armait de courage, il se recueillait, avec déjà quelque chose de cette clairvoyance qui fait la force de ceux qui ont souffert.

Deux fois il avait voulu éviter ce combat corps à corps avec le destin que tout homme doit un jour ou l'autre soutenir, et deux fois le destin l'avait repoussé dans l'arène. Doucement, la première fois, et par la main d'une femme. A la seconde tentative, une force mystérieuse l'avait cloué sur place, il était tombé comme saint Paul, foudroyé par la Providence.

Pourquoi avait-il agi ainsi ? Pourquoi n'avait-il pas fait comme son frère ? Jean ne refusait pas de combattre et son

courage savait vaincre les obstacles. Tandis que lui, Robert, par fausse direction première, par routine, par lâcheté, n'avait songé qu'à se dérober et qu'à chercher des appuis extérieurs qui au moment critique lui avaient fait défaut.

La punition était juste, il le reconnaissait. Remontant dans son passé, il voyait clairement l'erreur fondamentale de toute sa vie : l'absence de courage et de pensée. Il était entré sans penser et sans comprendre dans une profession où l'élévation de caractère est aussi essentielle que la science et le talent. Le résultat logique s'était produit ; il avait nécessairement été moins que médiocre. Il avait fait comme beaucoup d'autres, hélas ! qui tombent de toute la hauteur de leur ambition de jeune homme dans quelque métier dangereux qui sape par la base l'honnêteté publique, puisque l'intelligence, l'instruction et la puissante sanction des lois y sont mises au service d'une pensée égoïste et souvent d'une jalousie féroce.

—Et je resterais ainsi sous le faix déshonorant de l'impuissance ! pensa Robert en se redressant. Non, mille fois non ! Je saurai me réhabiliter à mes propres yeux, comme aux yeux de ceux qui s'intéressent à moi. Je me relèverai, je m'élèverai par moi-même, sans songer aux secours extérieurs. Et si par malheur je dois succomber, ce sera, du moins, en combattant.

Mais, que dis-je ! Ai-je le droit de succomber ! O ! Irène, noble cœur qui m'a enfin fait connaître le mien, pour toi je saurai, quoiqu'il m'en puisse coûter, sortir victorieux de ce combat. Je me présenterai à toi digne enfin de ton amour si pur, si désintéressé, qui, comme celui d'une sainte, exalte et console.

C'est ainsi que Robert dépouillait complètement le vieil homme. Rempli désormais d'une véritable humilité, il jouissait pour la première fois de l'ivresse incomparable de la vraie fierté, de cette fierté saine et virile de l'homme qui ose et qui VEUT.

Par un dernier reste de fausse honte, il avait voulu, pendant le voyage, s'éloigner des gens qui auraient pu lui parler de sa lutte et de sa défaite. Sachant que plusieurs hommes politiques et même son adversaire heureux faisaient le voyage en même temps que lui, il s'était installé dans le char-salon qui est le dernier du convoi, et où il devait se trouver presque seul.

Il se leva sous l'empire de ses résolutions nouvelles pour faire une démarche qui exigeait de sa part quelque aplomb.

Pénétrant dans le char-fumoir, où les politiciens dont nous avons parlé formaient un groupe bruyant, au-dessus duquel planait l'âcre nuage sorti des pipes, le jeune homme aborda aussitôt son adversaire.

—Agréez mes félicitations, monsieur le député, dit-il avec un sourire.

Le père Coutu, villageois madré, qui, à force de prêter à la petite semaine, était devenu une manière de banquier rural, n'était rien moins que généreux et désintéressé. Il entendait bien tirer de son succès, qui était à ses yeux une spéculation hasardeuse qui avait bien tourné, tous les avantages possibles. Cette démarche, dont il n'eût certainement jamais lui-même conçu l'idée et dont il était peu capable de comprendre le motif, lui causa cependant une surprise agréable. Il répondit donc d'un air amical et en s'écartant pour donner à Robert la place de s'asseoir.

—Vous n'avez pas eu de chance, monsieur Lozé. Mais savez-vous, ajoute-t-il en s'adressant aux autres et comme en manière de compliment à son adversaire, savez-vous que, pour un jeune, il m'a donné du fil à retordre. Si le docteur s'en était mêlé, j'étais fichu.

—Il se reprendra, mon vieux, si tu ne nous fais pas bâtir un quai, fit un gros cultivateur assis dans un coin.

Ce fut un éclat de rire général. Chacun se mit à gouailler le père Coutu et à lui rappeler ses innombrables promesses électorales.

Robert prenait sa part à la conversation, qui se poursuivait toujours sur ce même ton de badinage. Mais les questions locales l'intéressant peu, il essaya de faire parler ses compagnons sur les sujets politiques et sociaux, en leur faisant part de quelques-unes des observations échappées la veille à Jean. Mais, hélas ! il eût parlé grec qu'on l'aurait aussi bien compris On pouvait s'enrichir sans tant de science. Gabriel Coutu était là, preuve vivante de cette vérité. Robert, songeant avec tristesse que quelques mois auparavant, il n'était guère plus avancé qu'eux, et jugeant avec raison que cette médecine ne doit s'absorber d'abord que par petites doses, il n'insista pas. Grâce à son tact et à sa bonne humeur, il produisit une excellente impression, et lorsque aux approches de Lauzon, il quitta les fumeurs, il laissa des amis où il n'aurait trouvé, sans cette démarche, que des gens mal disposés.

Le char-salon était aussi calme que le fumoir était bruyant. On n'y voyait de voyageurs qu'une jeune dame et son mari. L'inévitable domestique nègre arpentait la ruelle en mirant sa face noire dans toutes les glaces.

Robert regarda par la fenêtre. Le convoi s'engageait maintenant sur la longue courbe de l'embranchement Saint-Charles, justement célèbre parmi les voyageurs. On a cheminé assez longtemps dans un pays plat et à peu près inculte. Tout à coup, l'œil fatigué par la teinte uniforme et par la tristesse désolante des sapins bas, des broussailles et des marécages, est ébloui et charmé par une échappée de bleu. On a gagné les hauteurs de Lévis.

A cet endroit s'élèvent de hautes palissades en planches qui, en hiver, protègent la voie ferrée contre les amoncellements de la neige poussée par le vent du nord. Mais elles sont construites de manière à ne pas cacher le paysage. Par des interstices régulières ménagées à dessin, et qui par suite du mouvement du train donnent l'illusion d'un rideau de

gaze, le voyageur peut contempler la large nappe d'eau que forme le fleuve élargi pour recevoir les rivières Saint-Charles et Montmorency et embrasser dans ses bras immenses l'île d'Orléans. A ses pieds, les flèches de Sainte-Pétronille et de Saint-Laurent percent la verdure épaisse de l'île. Plus loin, sur la rive nord, une tache gigantesque marque l'endroit où le Montmorency précipite ses ondes laiteuses dans un abîme insondable ; puis vient la côte historique de Beaupré, puis enfin la Byzance américaine, reine superbe dominant toutes ces grandeurs.

Ce spectacle vaut à lui seul le voyage. Il se déroule avec des effets de cinématographe uniques et charmants.

Robert connait cet endroit et reste attentif à la fenêtre Mais, cette fois, tout lui paraît étrangement confus et obscurci. La cause ? Evidemment l'allure extraordinairement rapide du train. Jusqu'ici il ne l'avait pas remarqué. Engagé maintenant sur la courbe, le convoi s'avance par bonds et par soubresauts. Le char chancelle sur son centre de gravité. Le danger est évident. Avec un cri d'effroi, la jeune femme en avant de lui se cramponne à la banquette. Robert étend la main et tire avec force le cordon qui communique avec la locomotive.

Trop tard. Sous une secousse plus violente, le wagon bascule et retombe à côté des rails Un instant il cahote sur les solives de la voie, un instant il devient une chose aérienne que la force centrifuge suspend entre ciel et terre. Puis les chars d'en avant déraillent à leur tour, les puissants couplages se rompent en gémissant, et la lourde masse, avec un fracas infernal, roule dans l'abîme.

Tout cela avait duré deux minutes à peine. Robert, instinctivement, avait imité la jeune femme. Il s'était cramponné à la banquette et s'y était maintenu pendant que le wagon tombait en tournant sur lui-même. L'immobilité succédant à une dernière et épouvantable secousse, il

comprit qu'on avait atteint la base du terrassement. Alors il lâcha prise et regarda autour de lui.

Le char, solidement construit, était tombé sur le côté sans se rompre. La jeune femme s'était dressée, droite. Ses yeux exprimaient une indicible terreur, mais elle ne paraissait pas blessée. Il n'en était pas ainsi de son mari. Ce dernier gisait immobile et baignant dans son sang. Il s'était plus occupé probablement de sa femme que de lui-même et il avait donné de la tête contre un des lampions du plafond. Le pauvre domestique nègre était devenu la victime de sa vanité. Sa tête disparaissait dans l'espace vide derrière une glace brisée. Dans cette position, il paraissait décapité et son corps s'agitant convulsivement ajoutait à l'illusion. Mais aux cris désespérés qu'il poussait, on pouvait croire que sa gorge était intacte. On entendait au dehors les sifflements saccadés de la locomotive qui était restée sur la voie et qui appelait au secours, et entre chaque sifflement, les cris des blessés et la rumeur grandissante de la foule qui se pressait déjà autour des ruines, car l'accident avait eu lieu dans la ville de Lévis même.

Personne n'avait encore pénétré dans le wagon.

Robert, revenu du premier étourdissement de sa chute, dégagea d'abord le malheureux nègre de l'espèce de trappe où il se trouvait pris, et constatant qu'il n'avait que des égratignures, il lui commanda de lui aider à relever le pauvre jeune homme évanoui, peut-être mortellement blessé. Sa femme était maintenant à genoux près de lui, s'efforçant machinalement d'étancher le sang qui coulait abondamment de sa blessure. Elle était évidemment dans une demi-stupeur.

Le plus difficile était de communiquer avec le dehors. Dans la position où était tombé le char, une rangée de fenêtres reposait sur le sol, tandis que l'autre se trouvait au-dessus de la tête des victimes. Les deux portes aux ex-

trémités communiquant avec les vestibules étaient tellement enchevêtrées dans leurs cadres qu'il était impossible de les ouvrir. L'avocat se hissait déjà sur les épaules du nègre pour atteindre les croisées du haut et appeler au secours, lorsque des coups de hache l'avertirent que ce secours arrivait.

Un médecin était en tête des sauveteurs. Il fit transporter le blessé dans une maison voisine. Sa femme suivait à côté du brancard et Robert près d'elle écartait la foule sur son passage et la soutenait. Elle paraissait encore hébétée par la secousse qu'elle avait subie et regardait le blessé avec une expression vague de tristesse.

Le médecin lava la plaie béante et constata que le crâne était intact. L'évanouissement provenait du choc, la perte de sang causait une grande faiblesse. Il était impossible de dire encore quelles seraient les suites, mais il n'y avait aucun danger immédiat. Ce verdict rassura quelque peu la jeune femme. On lui représenta qu'elle devrait elle-même prendre quelque repos. Mais elle ne voulut pas quitter son mari, et elle finit par s'endormir de fatigue dans un fauteuil, à son chevet.

Robert dit aux bonnes gens de la maison qu'il reviendrait dans quelque temps s'occuper de ses compagnons d'infortune, et courut au lieu du sinistre. Le spectacle des ruines était horrible. Ses anciens compagnons du fumoir avaient le plus souffert. Ce char était tombé à l'endroit où le viaduc traverse une coulée et s'était brisé sur la maçonnerie. Sur une vingtaine de personnes qui l'occupaient, presque toutes avaient été dangereusement blessées. Plusieurs étaient mortes, et leurs cadavres recueillis gisaient sous un hangar. Robert vit avec douleur les corps de ses compagnons de tout à l'heure. Il les reconnut à leurs vêtements, à la couleur de leurs cheveux et parce qu'il s'attendait à les trouver là. Mais ces faces congestionnées, ces traits immobilisés

dans les tortures de l'épouvante et du désespoir ne rappelaient en rien les hommes d'une demi-heure à peine. Son front soucieux s'était tantôt déridé au contact de leur heureuse bonhomie. Puis, l'ange de la mort avait passé. "*Dies nostri sicut umbra*," disait le vieux cadran solaire dans la cour de mon collège.

Les blessés occupaient les maisons voisines, et grâce au zèle des médecins accourus en grand nombre, personne ne manquait de soins. Après quelques recherches, Robert trouva l'endroit où gisait M. Coutu. On venait de lui clisser un bras et une jambe fracturés. Il sortait de l'assoupissement causé par le chloroforme et commençait à ressentir des douleurs intenses. Malgré ses souffrances, son visage s'éclaira à la vue du jeune homme et il lui demanda de s'asseoir près de lui.

Robert interrogea du regard le médecin.

—M. Coutu en sera probablement quitte pour quelques semaines d'immobilité, fit celui-ci.

—Quand pourra-t-on me transporter chez moi, docteur?

—Dans quelques jours, j'espère...., avec des précautions.

—Je vous en prie, M. Lozé, télégraphiez à ma femme. Rassurez-la et demandez-lui de venir me rejoindre. Priez les gens de la maison de me laisser séjourner ici quelque temps. Le moindre mouvement serait une torture aujourd'hui. Quel malheur, mon Dieu! Pauvres gens! Pauvres gens!

Robert fit ce que lui demandait M. Coutu. Il rassura en même temps sa mère et Irène, puis il alla rejoindre ses compagnons d'infortune du char-salon. La dame était réveillée et à peu près remise de son épouvante. Elle s'appelait madame Gardner. Elle se rendait avec son mari chez son père, M. de la Chenaye, qui demeurait à Québec. Celui-ci ne s'attendait pas à leur arrivée, autrement il serait déjà accouru.

—Veuillez, monsieur, dit-elle, l'appeler par le téléphone et lui demander de venir me rejoindre.

—Serait-il possible de transporter M. Gardner à Québec?

—Le médecin me dit que nous pourrons le faire sans danger. Il est revenu de son évanouissement. Maintenant il repose et ne souffre pas. Mais il faudra une civière afin d'éviter les secousses. Il ne pourrait supporter le mouvement d'une voiture.

—Madame, dit Robert, si vous le voulez, je communiquerai avec M. de la Chenaye. Je lui demanderai de ne pas venir jusqu'à Lévis, mais de tout préparer de l'autre côté pour la réception du malade, et de nous attendre au débarcadère.

—Je vous remercie. Oh! Que nous partions au plus tôt.

Robert revint au bout de quelques instants. Il s'était entendu avec M. de la Chenaye et ramenait deux hommes portant une civière sur laquelle le malade fut placé avec toutes les précautions possibles. Ils s'acheminèrent ainsi lentement vers le quai, la foule s'écartant pour leur donner passage.

Cette triste promenade fut plus longue qu'on ne l'avait supposé à cause de l'encombrement à la traverse. L'accident avait centuplé le trafic. Une partie considérable de la population de Québec se précipitait à Lévis, les uns par devoir, les autres poussés par l'inquiétude, le plus grand nombre pour satisfaire une curiosité morbide. De temps en temps on voyait passer des blessés sur des civières ou dans des voitures. On eût dit les derrières d'une armée après une bataille.

En attendant le bateau, la civière où gisait Gardner fut posée avec précaution sur des appuis, et Robert retiré à l'écart, eut le loisir d'examiner le groupe dont le hasard lui avait confié la garde. On voyait que Gardner devait être un homme de taille remarquable. Sa femme, debout près de lui et lui tenant la main, avait la tête et le galbe d'une

statue grecque. En regardant cette jeune femme, qui bientôt serait mère, immobile à côté de cette civière où gisait le père de son enfant, on comprenait ce qu'il lui avait fallu de courage pour passer sans faiblir par une aussi terrible épreuve. Elle faisait sans doute, en ce moment, un effort pour oublier l'horreur de la catastrophe. Ses yeux semblaient fuir le blessé ; ils se détournaient également de la foule des passants et de la perspective agitée du port, pour se reposer sur les lignes altières de la citadelle se détachant nettement sur le ciel gris.

Enfin la traversée eut lieu. Au moment où le bateau accostait, Robert redoubla d'attention.

—Soulevez la civière, mes amis, et tenez-la bien afin que le blessé ne ressente pas le choc du bateau touchant le quai.

M. de la Chenaye attendait sa fille et son gendre. Il partit avec eux, après avoir dit à Robert :

—J'espère, monsieur, que nous aurons l'avantage de vous revoir dans des circonstances plus heureuses et de vous renouveler nos remerciements

Quant au jeune avocat, exténué de fatigue et d'émotion, il entra dans la première hôtellerie qu'il trouva sur son chemin, s'endormit tout habillé et ne se réveilla que le lendemain matin.

Après s'être enquis une dernière fois de la santé de M. Coutu et de M. et Mme Gardner, et avoir obtenu des réponses rassurantes, il continua son voyage.

CHAPITRE XVI

L'ÉPREUVE

Montréal.

C'était le lieu et le moment de tenter le grand effort.

Le jeune homme ressentit la poignante émotion du soldat marchant pour la première fois à l'ennemi. Mais il réprima ce serrement de cœur que produisait chez lui son entrée dans l'inconnu, et il se mit à l'œuvre.

Deux problèmes s'imposaient :

Vivre.

Vivre suivant ses nouvelles résolutions.

Une circonstance le favorisa. Il n'eut pas à rompre avec son passé. Ce passé l'avait quitté. Son bureau était désert. Bittner était parti, et avec Bittner toute cette suite d'affaires douteuses et louches dont ils avaient ensemble vécu.

D'un autre côté, nous le savons, il était sans ressources. Il est vrai qu'il n'avait de dette que celle du loyer arriéré de son bureau.

Le propriétaire de l'immeuble, qu'il alla voir tout d'abord, consentit volontiers à attendre quelques semaines un homme qui s'était toujours fidèlement acquitté de ses obligations.

Puis, l'avocat fit venir Bittner et exigea un règlement final et immédiat.

—La présente transaction, dit Robert, sera la dernière entre nous. Il faut qu'elle soit terminée avant que vous sortiez d'ici. Du reste, vous ne me trouverez pas exigeant.

Bittner, incapable de comprendre le changement qui s'était opéré dans l'âme de son ancien patron, même si celui-ci eut

jugé à propos de l'en instruire, et qui s'attendait de sa part à des reproches mérités, fut surpris de sa grande modération. Il lui rendit compte des sommes de toute provenance qu'il avait retirées, mais il déclara ne pouvoir verser la part qui revenait à l'avocat immédiatement.

—Versez alors ce que vous pourrez contre ma quittance finale que voici, car il me faut à tout prix en finir maintenant.

Robert obtint ainsi une centaine de dollars, représentant beaucoup moins que ce qu'il pouvait légalement exiger ; mais il était loin de songer à s'en plaindre. Il voulait toucher le moins possible de cet argent-là. Il déposa le montant à la banque.

Rencontrant un jeune confrère nouvellement admis aux examens de juillet, il lui proposa de lui sous-louer une des pièces de son bureau, ce qui fut accepté. Il lui restait deux pièces. De l'une il fit sa chambre à coucher, de l'autre, son étude ; cet arrangement devait réduire considérablement sa dépense. Le jour même, il installa son jeune confrère et il s'installa lui-même. Ouvrant ensuite ses livres de compte, il ferma méthodiquement tous ceux qui tenaient à son ancien métier, copia sur des feuilles séparées ceux qui lui semblaient légitimes et qui lui étaient dus pour la plupart de clients qu'il avait rencontrés dans le cercle de madame de Tilly. Il avait évité jusqu'ici d'en réclamer le paiement, dans l'espoir de conserver cette clientèle. Presque tous ces montants seraient payés promptement et augmenteraient d'autant son petit dépôt à la banque.

Robert était arrivé à Montréal à huit heures du matin. Il était maintenant huit heures du soir. En douze heures, il s'était procuré des ressources pour ses besoins immédiats, s'était installé et était prêt à commencer sa nouvelle vie. Et maintenant il était seul dans ses chambres silencieuses, dans un entourage familier et qui pourtant lui paraissait

étranger. Il lui semblait que des années s'étaient écoulées depuis qu'il avait pris place devant ce bureau, tant la transformation qui s'était opérée en lui était profonde et complète.

Un sentiment de solitude et de tristesse pesait sur lui. Son cœur était loin. Mais, se dit-il, ces rêveries sont malsaines, chassons-les. Malgré sa fatigue, il se mit à écrire à sa mère d'abord, puis à Irène. Et ce fut sa première lettre d'amour, de cet amour qui s'abandonne aux confidences dit tout ce qu'il fait et tout ce qu'il pense. Robert, en écrivant, constatait avec joie que dans ses actions comme dans ses intentions, il n'y avait rien maintenant dont il eût à rougir et qu'il eût désiré cacher Sa plume courait librement comme sa pensée.

" Chère amie, lorsque je vous disais que j'étais indigne de vous, je me rendais vaguement compte que je disais vrai, mais je n'avais pas encore fait mon examen de conscience et je sentais la chose bien plus que je ne la raisonnais.

L'amour et le malheur m'ont apporté la lumière. J'étais indigne de vous et de toute femme bonne et sincère, parce que je n'avais pas compris mon devoir d'homme et que je suivais une mauvaise route. Dans la voie nouvelle où j'entre aujourd'hui, je me réhabiliterai par le travail et le courage, si j'ai, comme je l'espère, la force d'y persévérer. Pour cela, j'essaie tout d'abord de bien comprendre mes devoirs. L'avocat, s'il a une raison d'être, doit faire plus qu'obéir à la lettre des lois. Il doit avoir une mission, il doit être un guérisseur. Pas plus que le prêtre ou le médecin, il ne lui est permis de prêter son ministère aux abus sociaux. C'est, ou du moins ce devrait être, jusqu'à un certain point, une profession de sacrifice que la sienne puisqu'elle conduit à la plus haute fonction de la vie civile: la magistrature. Elle demande donc une vocation spéciale. C'est ce que beaucoup de ceux qui s'y jettent ne soupçonnent pas. Ils en font un métier,

pour vivre. L'honoraire est leur but, la légalité leur unique frein. Sans doute, l'avocat, comme le prêtre et le médecin, doit pouvoir vivre de sa profession. Mais ce n'est pas une raison faire de son bureau une boutique.

" C'est avec cela devant les yeux que je vais travailler. Peut-être n'étais-je pas vraiment appelé à l'état que j'ai embrassé. Il est certain que ces vocations ne sont pas communes parmi les hommes. Maintenant que j'y suis, je dois en accomplir les devoirs et observer de près cette chose complexe qui se compose des relations des hommes entre eux sous la direction des lois. Cette science ne consiste pas uniquement ni même principalement en la connaissance des textes, encore moins de savoir suivre le fil du dédale tortueux de la chicane. Il faut pouvoir peser ces lois dans la balance, découvrir comment, quelquefois dans leur forme, plus souvent dans la manière de les appliquer, elles s'écartent du droit et de la charité.

" Je sens bien que cet idéal est élevé. Sans doute beaucoup de gens se moqueraient si je le leur exposais. On me répondrait qu'avec de telles idées on ne vit pas au barreau. Il est même possible que mon zèle de néophyte m'entraîne trop loin. Pourtant, je ne le crois pas. Il me semble que lorsqu'on se reconnait impuissant à faire le bien ou à éviter le mal dans une certaine carrière, il faut en chercher une autre. Et je suis bien certain au moins que si j'exagère, c'est que je suis ébloui par la splendeur de la vérité nouvellement entrevue, comme un aveugle guéri qui, pour la première fois, contemple les beautés de l'univers. Tout cela, chère amie, me rapproche de vous, ce qui serait déjà une récompense plus que suffisante pour un effort beaucoup plus grand. Mais j'ai le sentiment que même au point de vue matériel, je n'aurai pas à me repentir d'avoir visé si haut."

C'est ainsi que le jeune homme, ouvrant son cœur à sa fiancée, se raffermissait de plus en plus dans ses résolutions.

Et ce soir-là même, entamant sa tâche, il recommençait la lecture des commentateurs du code civil avec une intelligence bien autrement profonde de leur philosophie qu'il y avait apporté auparavant. A partir de ce jour, fidèle à son programme, il s'appliqua particulièrement à démêler l'esprit des lois dont il connaissait la lettre.

Il vint un temps, et plus tôt qu'on ne pourrait le croire, où il fut en état de juger, où le vrai et le faux en droit — c'est-à-dire en matière morale et sociale, car ces choses se tiennent—ne furent plus pour lui de vains mots. Erreurs, abus, points faibles ressortaient dans son esprit comme autant de taches qui l'obsédaient et qu'il voulait à tout prix effacer. Des remèdes, au moins des remèdes tentatifs s'offrant à sa pensée, il ne pouvait s'empêcher de les faire connaître. Aussi, bientôt, dans les publications de jurisprudence, le nom de Robert Lozé commença à paraître. Ces écrits, traitant de sujets bien médités, pleins d'idées neuves, inspirés par une évidente bonne foi, commençaient à capter l'attention. Ceux qui, au barreau surtout, avaient connu le Robert d'autrefois, se frottaient les yeux, en lisant, car l'auteur de ces lignes n'était certes pas un vulgaire chicanier. On y voyait poindre le philosophe et le juriste.

C'est assez dire que le jeune homme se passionnait pour sa nouvelle vie. Acceptée d'abord comme un sacrifice nécessaire, il y trouvait dès les premiers mois, des compensations telles qu'il en était tout étonné. Lui qui avait redouté les humiliations et les quolibets, il était entouré d'un respect toujours grandissant et qui lui causait une satisfaction profonde.

Etre fidèle à ses résolutions ! Mais à vrai dire, maintenant, il n'avait aucune tentation de ne pas l'être. Dans cette vie, que sous certains rapports on pourrait appeler austère, ses revenus très diminués, avec les quelques ressources ménagées au début, suffisaient à ses besoins. Chose

qui surprendra, il ne manquait pas de travail. Avec la confiance publique, les affaires venaient.

On comprend qu'il n'acceptait pas comme autrefois tout ce qui se présentait. Beaucoup de gens trouveront même qu'il se montrait trop sévère, à la façon des nouveaux convertis. Mais nous ne peignons pas ici un personnage imaginaire, et nous devons dire les choses telles qu'elles se sont passées, sans d'ailleurs prendre la responsabilité des opinions ni des conséquences.

Des fournisseurs vinrent lui offrir la perception de leurs créances, aux conditions ordinaires du tant pour cent sur les montants perçus ; chose défendue par les règlements du barreau qu'on élude quelquefois. Il s'agissait en somme de saisir les meubles et le salaire d'une foule de petites gens, de les mettre sur le carreau, suivant l'expression consacrée.

Robert refusa tout cela.

—Je ne prétends pas, dit-il à ces personnes, que ce que vous me demandez de faire soit illégal ou injuste. Il est même probable, dans l'état actuel de la loi et de l'usage, que vous ne puissiez pas faire autrement que vous faites. Seulement, les dettes dont vous désirez poursuivre le recouvrement, tiennent plus ou moins à une plaie sociale dont les ravages sont apparents. Je veux parler de ce système qui consiste à encourager d'une part le consommateur à une dépense qui va souvent au delà de ses moyens, et d'employer ensuite contre lui des modes de recouvrement cruels, puisque, s'ils sont efficaces, ils atteignent bien plus les innocents que les coupables, tandis que la plupart du temps le remède est illusoire. Vous savez cela par expérience, puisque, afin d'éviter des risques personnels, vous me proposez à moi d'enfreindre les règlements de mon ordre. Le fournisseur en souffre autant que le consommateur, et personne n'en profite, pas même, à la longue, ceux dont le métier est de faire rendre gorge aux imprudents qui s'en-

dettent. On confond trop souvent le système dont je parle avec le crédit financier et commercial, lequel est aussi avantageux qu'il est nécessaire et qui ne donne pas lieu aux mêmes inconvénients. Ces idées ne sont pas encore celles de tout le monde, je le sais bien, mais elles se feront jour. En attendant, je ne puis me rendre complice d'un abus qui pour être général n'en est pas moins regrettable.

La fraude et la mauvaise foi méritent toujours d'être punies. Mais chaque cas demande un examen distinct. Or, vous me présentez ici une multitude de créances résultant d'un système vicieux. Parmi ces créances, pour faire mon devoir, il me faudrait faire un triage qui occuperait plus de temps que je ne puis y consacrer. Du reste, c'est là un arrangement qui ne vous conviendrait nullement.

Ces réflexions fournirent au jeune homme le thème d'une étude qu'il publia et qui fut assez généralement commentée. Après avoir parlé des législations modernes, qui, en dépit de la science et du progrès, méconnaissent encore certaines des causes les plus graves de l'appauvrissement public, il cita comme exemple à l'appui, le système dont nous parlons, et s'attacha à démontrer la hausse permanente de toutes les choses nécessaires à la vie qui en est une des conséquences.

D'autres conséquences encore en découlent fatalement. Le consommateur achète au-delà de ses besoins et cherche ensuite par tous les moyens à échapper aux obligations qu'il lui est impossible de remplir ; le fournisseur, d'autre part, désireux de se refaire de ses pertes et quelquefois peu scrupuleux, trouve quelque moyen de majorer ses créances, en calmant sa conscience par ce raisonnement qu'après tout il ne fait qu'exiger l'intérêt sur sa dette. Puis, entre le fournisseur et le consommateur surgissent les *collecteurs*, c'est le mot consacré. Parmi ces derniers, c'est une course au clocher. Ils rivalisent de zèle et de bassesse, ils créent

en certains endroits un désarroi général qui dégénère en une véritable anarchie à laquelle on a cherché à remédier par des mesures législatives jusqu'ici inefficaces, parce que ce ne sont que des demi-mesures telles que la protection contre la saisie d'une proportion des meubles et du salaire, la défense aux avocats de recevoir des honoraires dans des causes ne dépassant pas un certain montant, et ainsi de suite, restrictions faciles à éluder et qui empirent plutôt la situation.

Et si, ajoutait-il en terminant, on se récrie, si on déclare que je prêche une doctrine révolutionnaire, qui sape les bases de l'ordre social et rend les échanges impossibles, je répondrai qu'on en disait autant et plus lorsqu'il fut d'abord question d'abolir l'emprisonnement pour dettes. Or la loi actuelle, en ce qui regarde ce genre de transactions, tout comme la loi qui mettait le débiteur sous les verroux, est la résultante d'un raisonnement faux. Pour la sécurité des transactions ordinaires, il vaut mieux s'en rapporter au jugement et au sens du commerçant et aussi du public, qu'aux contraintes légales. Au surplus, il n'existe qu'un seul moyen juste de transiger avec les faibles et les ignorants, qui sont la majorité, c'est de donner la sanction des lois humaines au précepte que nous a enseigné le Seigneur lui-même lorsqu'il nous a dicté la prière la plus belle qui fut jamais : *ne nos inducas in tentationem.*

Ces incidents choisis au hasard font bien voir la tendance d'esprit du jeune avocat et combien il prenait au sérieux ce principe que quiconque embrasse une profession qui, par sa nature même, mérite le titre de profession libérale, doit travailler à une œuvre plus noble que celle de l'ouvrier ordinaire, œuvre idéale dans laquelle doit le guider l'idée chrétienne exposée dans l'Evangile.

Du reste, si d'un côté il voyait des abus à corriger de l'autre, il était zélé dans la recherche et dans l'application des remèdes. C'est ce qui fit que dans le même ordre d'idées,

et comme le corollaire de ses maximes au sujet des petites avances, il étudia la question des petites économies. Il alla même, avec le concours de quelque amis éclairés, jusqu'à participer à la fondation d'une caisse populaire où l'économie du sou était possible et où les nécessiteux, pourvu qu'ils offrissent les garanties nécessaires de respectabilité, pouvaient, à l'occasion obtenir certaines avances, non pas de marchandises mais d'argent, ce qui est bien différent.

Ce groupe d'hommes, attachait avec raison une grande importance à ces choses. Ils croyaient que l'esprit d'ordre et d'économie chez le peuple est la meilleure garantie de la vie de la nation, de sa liberté et de son avenir.

Un jour, il entra dans son bureau un client bien différent de ceux dont nous venons de parler. C'était un homme déjà âgé, qui s'occupait d'instruction publique et d'éducation et qui venait lui proposer d'intenter certaines procédures dans le but d'obtenir des réformes sanitaires dans les écoles. Ce client, M. Millais, fit lire au jeune avocat la loi régissant cette matière.

Cette loi lui paraissait bien insuffisante, il y constatait de nombreuses lacunes ; d'un autre côté, il lui signala des abus et des infractions qui faisaient de cette loi, déjà insuffisante, une lettre morte, au grand détriment de l'enfance dans plusieurs localités.

A la suite d'un long entretien avec son nouveau client, Robert lui dit :

—Je me chargerai volontiers de la poursuite de cette réforme, mais je dois vous avertir qu'une fois engagé dans cette voie je n'entends pas reculer. Il me faut donc, avant tout, être assuré des moyens de faire cette lutte et de la faire avec effet. Car nous aurons affaire à forte partie, le préjugé étant le plus obstiné des adversaires.

—Je veux bien, répondit M. Millais, mettre à votre disposition une somme fixe et suffisante — il mentionna un

montant considérable — mais je ne voudrais pas me porter demandeur dans l'instance et encourir ainsi des responsabilités incertaines en frais, au cas d'insuccès. Il faudra qu'un autre vous prête son nom.

Après avoir réfléchi, Robert reprit :

—Je n'aime pas cette manière de faire qui, entre autres inconvénients, semblerait indiquer de notre côté une certaine incertitude quant au résultat, faiblesse que nos adversaires ne manqueraient pas de faire valoir contre nous. Nous devons agir ici au grand jour. Ni vous ni moi ne devons nous cacher derrière un prête-nom. Vous aurez, du reste, à rendre témoignage, et au cours de votre interrogatoire, vous devrez déclarer quelle part vous prenez à cette œuvre. Quant à moi, ma profession me fait un devoir d'aider à de telles revendications, et même de les provoquer. J'entends, du reste, ne m'engager qu'à bon escient, autant que possible à coup sûr, car l'insuccès nuirait à la cause plus que l'inaction. Dans ces conditions, je pourrai m'associer un jeune confrère et poursuivre les instances en mon propre nom Si, par malheur, je venais à échouer, la somme que vous m'avez confiée paiera les frais.

M. Millais lui serra la main avec émotion et voulut lui verser le montant stipulé immédiatement.

—Un instant encore, fit l'avocat. Si j'accepte ce montant, je veux rester libre quant au mode de son emploi. Il me faudra peut-être en distraire une partie pour mes besoins personnels pendant l'instance, car je devrai d'abord faire une enquête qui sera probablement longue, certainement difficile et compliquée. Je devrai prendre le temps qu'il me faudra pour préparer chaque cause. N'oubliez pas non plus que si on nous déboute ici, il nous faudra en appeler de tribunal en tribunal, peut-être jusqu'au Conseil Privé d'Angleterre. Si nous réussissons devant nos tribunaux, nos adversaires en feront autant, n'en doutez pas. Le réformateur marche à la ruine certaine, s'il n'est pas armé de toutes pièces.

—Eh bien ! Soit, dit son client Combattons ensemble et à ciel ouvert. J'ai la confiance que nous réussirons, et je vous remets cette somme absolument et sans conditions.

Robert se mit à l'œuvre avec une ardeur extraordinaire. La tâche s'offrait toute hérissée de difficultés. Les infractions à la loi étaient évidentes pour les gens de bonne foi. Mais il savait bien que le point critique serait la preuve légale. Il fallait que cette preuve fut absolument irréfutable et accablante. Il fallait trouver des témoins assez indépendants pour parler et d'une réputation inattaquable. Ce fut là le travail long, secret et patient de plusieurs mois.

Enfin vint le moment où il se crut sûr de son fait. Il écrivit alors aux directeurs de plusieurs institutions, leur signalant les infractions qu'il avait constatées, et les sommant d'y porter remède

Chose significative, comme si elles s'étaient entendues entre elles, chacune de ces personnes répondit en niant les infractions dont l'avocat se plaignait et en refusant de tenir compte de sa plainte.

L'affaire devait donc se vider devant les tribunaux. Naturellement, tout ce que peut inventer la chicane fut mis en œuvre pour entraver la procédure dès le début. Mais un très grand soin apporté dans la rédaction des pièces permit à l'avocat d'éviter ces embûches, et bientôt on en vint au mérite.

Alors Robert, comprenant l'importance qu'il y avait pour sa cause d'y intéresser l'opinion publique, se rendit personnellement chez les rédacteurs des principaux journaux. Non pas dans le but de se procurer une réclame, mais pour remplir un devoir, celui de plaider sa cause devant le tribunal suprême et final en ces matières, celui de l'opinion. Il leur demanda de faire recueillir fidèlement la preuve et les plaidoiries, quels que fussent leurs commentaires. Partout sa demande fut favorablement accuillie. Même le proprié-

taire d'un journal avec lequel il avait eu à soutenir une polémique et dont il aurait pu s'attendre à quelque fin de non recevoir, lui promit des comptes-rendus fidèles et complets et peut-être même son appui.

Robert fut agréablement surpris et lui en fit l'observation.

—Ma foi, répondit le journaliste, je ne pense pas comme vous sur certains points, mais je vous respecte parce que vous avez le courage de vos opinions.

—Mes opinions ne sont pas aussi radicales et elles sont peut-être plus pratiques que vous ne croyez, fit le jeune homme en souriant.

L'affaire fut chaudement contestée. Dans les cercles judiciaires on fut frappé de la manière dont Robert avait préparé sa cause. Le public, qui ne se rendait pas compte au même degré des difficultés de métier, s'intéressa surtout à la plaidoirie du jeune avocat. Il y expliquait dans un langage clair et sobre la raison d'être de la loi et son esprit, démontrait que le texte trop timide n'allait pas aussi loin que le comportait cet esprit. Puis il établissait que cette loi insuffisante était violée par ceux-là mêmes qui avaient charge de l'appliquer. Les conséquences désastreuses de cet état de choses étaient exposées en détail et appuyées de preuves nombreuses et d'exemples navrants. Enfin, l'inanité de la défense, qui, en présence de faits aussi graves, s'appuyait uniquement sur des objections techniques, ressortait clairement. Robert était tellement préparé qu'il se montra supérieur à ses adversaires sur tous les points. Le jugement de première instance lui fut favorable et le tribunal d'appel confirma ce premier arrêt.

Alors survint une intervention inattendue. Un très haut personnage, disposant d'une influence décisive en matière scolaire, appela auprès de lui le jeune avocat et lui fit comprendre qu'il avait été frappé des révélations faites au cours de la cause.

—Je reconnais, lui dit-il, que vous avez relevé de graves abus et je puis vous promettre dès maintenant que nous allons veiller à ce qu'il y soit porté un remède efficace et permanent. Reste la questions des frais et des pénalités. Si nous pouvons régler ces points raisonnablement et à l'amiable, je dois vous dire que la lutte est terminée.

Robert comprenant toute l'importance du succès que ces paroles lui annonçaient, eut peine à réprimer un mouvement de triomphe. Il répondit cependant sans rien faire paraître de ses sentiments.

—J'ai travaillé pour le succès d'une cause qui me semblait juste et non pas pour toucher le produit des pénalités. En accepter la moindre parcelle serait à mes yeux un déshonneur. Cependant, vous le savez, une partie de ses amendes n'est pas à ma disposition ; on devrait, ce me semble, la verser entre les mains de personnes qui en feraient usage pour l'amélioration des écoles. Quant au reste, ces procédures ayant coûté du temps et de l'argent, il est juste que ceux qui les ont rendu nécessaires en acquittent les frais.

Ces conditions furent acceptées. Robert avait atteint son but. La profonde satisfaction qu'il éprouvait était partagée par M. Millais qui ne trouvait pas de mots pour la lui témoigner.

—Car, mon cher monsieur Lozé, disait-il, vous avez conduit cette affaire en maitre. Sans vous, je n'aurais pas eu le courage de livrer une telle bataille.

—Sans vous, mon cher monsieur, riposta Robert, je n'en aurais pas eu l'idée.

Il est vrai que j'ai conduit cette affaire avec tout le soin dont j'étais capable ; et comme il arrive souvent lorsqu'on s'applique tout entier à une chose, j'ai réussi mieux et plus vite que je ne l'espérais. Aussi ai-je dépensé moins que je n'avais prévu, et je suis en mesure de vous rendre une bonne partie du dépôt que vous m'avez confié.

—N'en faites rien, cette somme est à vous. Votre travail vaut bien plus que ce qu'elle représente. Je vous prie donc de l'accepter en témoignage de l'estime que j'ai pour vous.

—Eh ! bien. J'accepte franchement, car pour ne vous rien cacher, je ne suis pas riche, et je crains bien qu'avec la ligne de conduite que je me suis tracée, je ne le sois jamais.

—Vous pourriez bien vous tromper, dit le vieillard. Si vous poussez l'esprit du devoir jusqu'au scrupule, c'est une affaire de conscience. Il est certain que vous ne pouvez pas honnêtement faire ce que vous croyez être mal. D'un autre côté, je ne serais pas surpris que vous fussiez récompensé de vos sacrifices. Ces qualités chez un homme de profession inspirent la confiance Ne doutez pas de l'avenir.

Les prévisions de cet homme de bien devaient se réaliser. Le succès que venait de remporter Robert lui valut de nombreuses félicitations et des approbations qui lui furent précieuses. M. de la Chenaye lui écrivit de Québec de ces choses qu'inspire à un penseur l'effort persévérant d'un homme d'action. Mais ce fut la lettre de Jean qui lui fit le plus plaisir. Robert avait jusqu'ici trouvé chez son frère une telle supériorité qu'il avait désespéré de jamais marcher son égal. Jean n'avait pourtant rien négligé pour resserrer le lien fraternel un peu relâché par l'absence, et il s'était surtout bien gardé de faire étalage de sa richesse. Ce ne sont pas cependant les inégalités de fortune, mais les différences dans la valeur mentale et morale qui creusent les abîmes entre les hommes. Le génie qui s'ignore peut un temps ramper ; dès qu'il se connaît, il remonte sans effort à sa place naturelle. L'effort consciencieux que Robert avait fait, le relevait à ses propres yeux. Son succès lui inspirait confiance et courage. Il sentait qu'il s'élevait jusqu'au niveau de Jean et qu'ils pouvaient, désormais se tendre réciproquement la main.

Sa position au barreau était devenue fort enviable. Il en

recueillait comme premier fruit un commencement de vraie clientèle. Elle était loin, la piètre pratique d'autrefois ! On lui apportait maintenant des affaires telles que peuvent en accepter ceux qui comprennent les devoirs et les responsabilités de leur profession. Depuis qu'il ne recherchait plus les clients, les clients le recherchaient. Et dans chaque cas, il se sentait assez fort pour imposer sa manière de voir et ses conditions, tandis qu'auparavant il n'avait été que l'humble serviteur du plus obscur plaideur.

Robert ne se reconnaissait [illegible] lui-même. Ne pouvant contenir le bonheur qui déborda en lui, il s'épanchait dans le cœur d'Irène. Des voix nombreuses chantaient ses louanges au pays natal. M. Coutu, son ancien adversaire, était maintenant le premier à vanter ses qualités. Jean, qui avait étudié son frère et qui comprenait la transformation qui s'était opérée en lui, réjouissait le cœur de leur mère en lui expliquant de quelle noble façon il rachetait ses erreurs. Irène, triomphait. Le docteur de Gorgendière résistait avec d'autant plus de peine à ses prières réitérées pour qu'il la conduise à Montréal, qu'il en avait presque autant envie qu'elle-même. Sa prescription agissait ; son orgueil de médecin et de philosophe en était flatté, son amour paternel s'en réjouissait. Il aurait voulu voir le patient de près. Mais il n'aurait pas voulu risquer de distraire le jeune homme de ses travaux par la présence de sa fiancée. Irène se résignait donc à attendre l'été, alors que la longue vacance lui ramènerait son ami pour quelque temps.

De son côté, Robert ne se soumettait pas à une tension d'esprit continuelle. Du reste, il se serait bien gardé de négliger cette amie qui lui avait, la première, témoigné une si utile sympathie et qui lui avait rendu de si réels services. L'homme sérieux n'est pas nécessairement un ermite ou un hibou. Le fait est que le jeune homme, plus sage, avait plus de gaieté qu'autrefois, étant plus heureux. De temps

à autre, il se dérobait à ses études, pour chercher des distractions. La maison de madame de Tilly était toujours celle qui lui plaisait davantage.

Il trouvait, comme autrefois et plus qu'autrefois, en cette aimable femme une amie et une confidente sûre et désintéressée. Elle cachait avec soin la tristesse qui lui venait parfois au cœur lorsque Robert lui parlait de ses projets et de ses espérances. Certes, elle s'en réjouissait sincèrement. Mais elle ne pouvait se défendre de comparer secrètement le sort de Robert et d'Irène avec celui qui lui était échu à elle. Sauf cette réserve que son bon cœur lui imposait, elle se livrait plus franchement qu'autrefois sachant que le cœur de Robert était occupé. Celui-ci apprit les circonstances malheureuses de sa vie. Là aussi les rôles étaient changés. C'était Robert maintenant qui avait pitié et qui consolait.

Madame de R. se trouvait souvent, nous le savons, chez sa parente, madame de Tilly. Lorsqu'elle y rencontrait Robert, elle le traitait comme autrefois, quelquefois avec indifférence, le plus souvent avec une certaine faveur un peu dédaigneuse. Pour elle, il n'était que le premier venu. Un jour, en sa présence, madame de Tilly fit allusion aux fiançailles du jeune avocat et d'Irène.

—Vous dites? s'écria la vieille dame.

—Que M. Lozé épouse mademoiselle de Gorgendière.

—Notre cousine, Irène de Gorgendière ?

—Mais oui. Ne le saviez-vous pas ?

—Ma foi non. Comment aurais-je pu m'en douter ?

Elle accentua cette remarque d'une grimace expressive qui autrefois aurait désolé le jeune homme, mais qui maintenant le fit sourire.

Je ne savais pas, madame, dit-il, que vous fussiez l'alliée de mademoiselle de Gorgendière

—Voyez donc ! Voyez donc ! continua la vieille dame

sans répondre à Robert et comme se parlant à elle-même. Voilà pourquoi ce pauvre docteur avait si piteux air lorsqu'il est venu nous voir au printemps dernier. Il me semblait singulier qu'il s'occupât tant de ce jeune homme, mais je croyais qu'il ne s'agissait que de politique.....

Madame de Tilly supportait ce soliloque avec impatience et cherchait à changer de sujet. Elle se mit à parler avec volubilité des écrits de Robert et de la mention faite dans les journaux de sa lutte pour la réforme scolaire. Elle semblait vouloir le placer dans un jour favorable devant sa cousine, mais surtout faire taire celle-ci.

Robert eut soin de ne laisser voir aucune surprise. Mais en sortant il fit cette réflexion, que certaines choses jusqu'ici inexplicables pour lui dans la conduite du docteur de Gorgendière, lors de la candidature malheureuse du jeune avocat, pouvaient maintenant s'expliquer. Le médecin avait sans doute voulu connaître à fond celui qui avait gagné le cœur de sa fille et qui semblait ambitionner son mandat de législateur. Il avait consulté madame de R..., sans doute aussi madame de Tilly. Quel jugement avait-on porté sur celui qui voulait devenir son gendre ? Pas très favorable, ce jugement. Et Robert reconnaissait qu'il avait mérité d'être sévèrement jugé. Eh ! bien, pensa-t-il, le père d'Irène devra maintenant reconnaître que je fais de mon mieux pour me rendre digne de sa fille.

Enfin au printemps succéda l'été. Aux premiers jours de la vacance des tribunaux, Robert partit pour rejoindre Irène.

Ce fut avec des sentiments bien différents de ceux de l'an passé que le jeune avocat prit cette fois le chemin de son village natal. Plus d'inquiétudes sordides maintenant. Il fermait son bureau pour un congé prolongé, le cœur gai et sans un vestige de cette crainte humiliante d'être supplanté,

qui est un des châtiments de la médiocrité. On ne le classait plus parmi les parasites qui se disputent les ruines sociales comme les pillards sur certaines plages se disputent les épaves. Les journaux annonçaient son départ, non plus en manière de réclame, mais comme un fait d'intérêt public. Sa clientèle modeste encore mais solide et honnête, attendrait son retour ; on saurait où le retrouver au cas de besogne pressée.

Différence très sensible aussi dans l'accueil qu'on lui ferait là-bas. Cette fois, il revenait vraiment au foyer. Le bonheur remplissait son cœur.

A la gare de Saint-Ixe, un groupe nombreux l'attend, et le docteur de Gorgendière vient le premier lui serrer la main. Le vieux médecin ne dit pas grand'chose, mais Robert comprend bien ce que signifie cette cordialité.

Voilà sa mère qui lui sourit et Irène qui le regarde avec orgueil. Toute la famille l'entoure et lui fait compliment sur sa bonne mine.

. . . .

Les fiancés se sont éloignés ensemble. Ils marchent lentement à l'ombre de ces arbres témoins de leurs premiers épanchements d'amour.

—Irène, êtes-vous contente de moi ?

—Contente ! Oh, mon ami, comment vous le dirai-je ? Nous sommes tous émerveillés. Moi, j'étais bien sûre de vous. Je l'ai toujours dit à mon père.

—Mais sans le persuader ?

—C'est vous qui l'avez persuadé. Après avoir lu votre plaidoyer dans l'affaire des écoles, il s'est avoué vaincu.

—En effet, Irène, on dirait que le ciel a voulu me récompenser de l'effort réel que j'ai fait. Tout m'a réussi depuis un an. Encore douze mois de ce succès, et je pourrai vous offrir une aisance dont nous n'aurons pas à rougir.

—Nous n'aurons jamais à rougir l'un de l'autre, Robert.

—Non, chère Irène. Laissé à moi-même, j'étais aveugle. Aujourd'hui encore je ne vois que par vos yeux. C'est pourquoi je veux ne jamais m'éloigner de leur lumière.

CHAPITRE XVII

LA CROISIÈRE.

Le quai de Saint-Ixe n'est pas de construction fort ancienne, mais inutile au commerce, et n'ayant jamais été réparé, il tombe en ruine. Long de plus d'un arpent, il est cependant loin d'atteindre l'eau profonde sur cette plage qui, à marée basse, étale ses vases à perte de vue. Sauf des goëlettes de faible tirant d'eau et des bateaux-pilotes qui y accostent à de rares intervalles, il n'est guère fréquenté que par les petits pêcheurs d'éperlan. Aussi est-il devenu la promenade de prédilection des amoureux.

Rien d'étonnant donc que nous y retrouvions Robert et Irène. Celle-ci les coudes appuyés sur un poteau d'amarrage, braque une jumelle sur la mer déserte. Son compagnon à demi couché sur la poutre en saillie qui fait le bord du quai, contemple Irène. Dans sa main, il tient leurs deux chapeaux pour les mettre hors d'atteinte des caprices du vent, lequel se dédommage en ébouriffant les cheveux de la jeune fille.

Le soleil de juillet inonde de lumière la terre et l'eau ; mais la brise bienfaisante tempère son ardeur et soulève en petits flots écumeux la surface de la mer. Un raz de marée, long ruban d'écume, coupe l'estuaire du nord au sud et marque l'endroit où le flux rencontre le jusant.

Irène abaisse sa lunette et regarde Robert.

—Vous ne les voyez pas, dit celui-ci ?

—Pas encore. Robert, si vous restez ainsi, vous finirez par tomber.

—Un bain de boue alors. Il y a des gens qui apprécient ce genre d'ablution, dit le jeune homme en se levant paresseusement.

—Comment ! Des bains de boue !

—Je devrais plutôt dire de vase, comme celle qui s'étend au bas de ce quai.

—Mais c'est abominable. Où fait-on cela ?

—Dans les centres de civilisation raffinée, à Paris, à New-York, je crois. On fait venir cette vase à grands frais, on y enterre les patients jusqu'au cou dans des baignoires spéciales. C'est hygiénique, paraît-il.

—Pouah !

Robert prend en riant la jumelle des mains d'Irène et se met à son tour à scruter l'horizon.

—Les voilà, fait-il au bout d'un instant.

—Où donc ?

—Au large de la pointe, à gauche. Ce sont bien eux.

Irène regarde à son tour.

—Mais ils gagnent le nord, dit-elle.

—Non; ils louvoient. A la prochaine bordée, ils entreront ici La marée est maintenant assez haute.

En effet, le vaisseau qu'observent les jeunes gens a viré au moment où ils parlent et s'incline maintenant au vent sur sa bordée de tribord. Il approche rapidement. Déjà on peut mieux le distinguer. C'est un de ces yachts de dimensions considérables et de construction moderne, dont les lignes sont une combinaison harmonieuse de science et d'élégance, qui glissent et manœuvrent sur la mer avec la grâce et la rapidité des mouettes. Bientôt, sous l'énorme voilure, on distingue le bordage lisse de la carène blanche et la menue ligne bleue qui marque le plat-bord.

Comme il file ! Il va s'échouer dans la boue. Non. Un vigoureux coup de barre et le yacht donne vent devant, l'aire se ralentit, la voile tombe, l'ancre a mordu au fond, et

la gracieuse barque se balance au repos à une encablure du quai, dont la vague commence à lècher la base.

Un canot s'en détache et vient accoster au quai. Jean et Alice en débarquent et sont joyeusement accueillis par les deux jeunes gens. Jean porte le costume blanc et la casquette blanche à visière d'un yachtsman. Sa femme est ravissante dans une toilette fraîche et un chapeau canotier. Le marin qui les a conduits à terre porte un uniforme. Sur son béret on lit le nom du vaisseau : " Alice."

—Et comment se porte mon filleul, demande Robert en embrassant sa belle-sœur ?

—A merveille. Mais s'il pouvait parler, il se plaindrait de son parrain qui ne l'a pas encore vu.

—Je réparerai ce tort. Où est-il maintenant ? dit le jeune homme en jetant sur le yacht un coup d'œil un peu inquiet.

—Oh ! pas là. Rassurez-vous. Je l'ai laissé aux soins de cette bonne Louise qui l'aime comme son propre bébé. Jean dit que les bébés sont importuns dans les parties de plaisir.

—C'est un père dénaturé.

—Et vous, les amoureux. Etes-vous toujours décidés à nous accompagner ? demanda Jean.

—Nous sommes prêts, répondit Irène. Nos malles sont faites, nos testaments aussi. Si votre coquille de noix chavire au milieu du golfe, nos héritiers n'auront pas à se plaindre. Je croyais qu'un millionnaire américain ne voyageait jamais qu'en bateau à vapeur, avec un régiment de domestiques, un cellier et un chef de cuisine.

—Petite campagnarde ! Les gens d'esprit, il s'en trouve même parmi les millionnaires, préfèrent la voile lorsqu'ils ne sont pas pressés. Nous flânerons au gré d'Eole, sans sans bruit et sans fumée. Quant au chef, il est à bord et nous le mettrons sous vos ordres. Alice est notre capitaine ;

vous, ma belle, serez notre premier officier. Robert et moi avec les deux Tremblay formerons l'équipage. Il faut les surveiller ces gaillards-là, ajouta-t-il en indiquant le marin, lequel, tout en maintenant le canot au moyen d'une gaffe, écoutait en souriant, ils sont capables, par la force de l'habitude, de nous conduire à Miquelon pour y faire la contrebande. Allons maintenant embrasser maman. Le capitaine vous fera ensuite les honneurs de son vaisseau. Tremblay, revenez nous chercher à six heures.

Dans la fraîcheur du soir, on leva l'ancre. Le gracieux vaisseau déploya ses grandes ailes et gagna le large, pendant que les jeunes gens, sous la conduite d'Alice, faisaient le tour de la demeure flottante qui devaient les porter pendant quelques semaines.

L'aménagement intérieur était plus considérable qu'Irène ne l'avait d'abord supposé. On aurait pu y loger beaucoup plus de monde, mais Jean avait horreur de la gêne et de l'encombrement. A l'avant étaient installés les deux hommes de l'équipage, puis le cuisinier, près du "coqueron" et de la cambuse. A l'arrière, se trouvait le salon qui, le jour, formait une pièce assez vaste. Aux heures des repas, elle devenait une salle à manger. Le soir, d'épais rideaux la divisaient en chambres à coucher Des écoutilles vitrées laissaient entrer l'air et la lumière. Le tout était diposé avec élégance, avec luxe même, mais sans étalage inutile. Des auvents pouvaient au besoin abriter le pont. Le yacht lui-même était un bijou, l'œuvre du célèbre constructeur américain Herreschoff.

Le souper fut gai, plein d'entrain, et la causerie se prolongea jusqu'à l'obscurité. Puis dans les haubans, les fanaux rouge et vert s'allumèrent, l'étoile blanche du navire brilla à l'avant du mât.

La soirée était idéale, le vent presque insensible. Doucement porté par la mer, le yacht se mouvait sans bruit et

sans secousse, comme un vaisseau fantôme, entre les splendeurs du ciel et la phosphorescence des flots. A bord, personne ne parlait, on se laissait paresseusement bercer. Les yeux d'Irène prenaient une expression rêveuse et elle se rapprochait de son fiancée par besoin de sympathie dans cette espèce d'extase....

—Regrettez-vous encore les saccades de la machine à vapeur, lui demanda Jean qui l'observait ?

—Non, vraiment. Vive la voile pour nous faire rêver au paradis.

—Il est déjà tard, fit Alice. Venez, chère Irène. Laissons ces messieurs achever leurs cigares et allons nous coucher.

Ils voyagèrent ainsi pendant plusieurs semaines, cotoyant la rive sud d'abord jusqu'à la Gaspésie. Puis ils passèrent au nord en touchant à l'Anticosti, pays jadis redouté, mais dépouillé de ses légendaires terreurs depuis qu'il a surgi toute une famille d'artistes dans le vieux phare de la Pointe-sud et qu'à l'endroit où le pauvre vieux sorcier Gamache mourut seul et sans secours, une colonie florissante et hospitalière accueille le voyageur.

Ils s'arrêtaient où il leur plaisait, pêchaient le bar, la morue et le homard, fixaient avec le kodak les paysages et mille détails qui formeraient l'album des souvenirs.

Toujours ils faisaient escale aux phares, pour causer avec les gardiens hospitaliers et leurs familles, contempler les épaves singulières parfois recueillies en ces lieux, murmurer une prière sur la tombe de quelque marin obscur et oublié, mais surtout pour recevoir par le télégraphe des nouvelles du fameux bébé que, malgré la distance, Alice tenait ainsi au bout d'un fil. Souvent aussi ils débarquaient et erraient dans les bois des journées entières.

Oh ! la charmante promenade ! Oh ! la douce intimité du bord, où l'on apprend si bien et si vite à se connaître et à

s'aimer. Le temps se mettant de la partie, ne voulut pas troubler, par ses rigueurs, l'union des cœurs et des âmes qui se cimentait et devenait indissoluble entre les deux frères, au milieu de la nature grandiose et sévère de cet estuaire du Saint-Laurent. Et une circonstance les rapprochait davantage. Elle leur faisait voir combien ils étaient un, malgré la diversité de leurs carrières et de leur passé, combien est ineffaçable le sceau de la fraternité et de la commune origine. C'est ici en effet qu'il faut venir et séjourner pour comprendre le peuple dont ils étaient tous deux issus et pour évoquer son génie. Ici, chaque rocher a sa légende, chaque vague roule sur les épaves d'un combat, chaque pas qu'on fait sur les rives foule la cendre des ancêtres dont le type héroïque vit encore dans la solitude. Il nous redit les qualités de cette race austère et forte dont nous descendons. Sage, persévérante, sans rancœur, sachant combattre, mais sachant attendre et recommencer, dont chaque jalon est devenu une racine qui germe et reproduit une même pensée épique guidant sa destinée. C'est bien ce lieu qui inspira les vers immortels du poète :

Heureux qui le connaît, plus heureux qui l'habite,
Et, ne quittant jamais pour chercher d'autres cieux,
Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite,
Sait vivre et sait mourir où dorment ses aïeux.

CHAPITRE XVIII

FRANÇOIS DAMPIERRE

Ainsi nos argonautes prolongeant leur croisière, recueillaient les trésors du souvenir, plus précieux que ceux que recherchait Jason.

Un jour, ils avaient quitté le yacht pour le canot. Ils remontaient une rivière profondément enclavée dans les côtes du nord, et dont l'ombre reposait leurs yeux de la vive lumière du large, lorsqu'ils se trouvèrent en présence d'un de ces personnages que la plupart d'entre nous ne connaissent que par la légende.

Sur un plateau de faible étendue et en partie déboisé, s'élevait, entourée d'une culture très primitive, une maisonnette basse, en bois rond. Sur le seuil de cette demeure, se tenait un homme de haute taille, maigre et élancé. A la vue des voyageurs, il descendit à leur rencontre. L'hospitalité est toujours la première pensée de ceux qui vivent habituellement loin des autres hommes. D'une voix très douce, il leur souhaita la bienvenue. Le timbre de sa voix rappelait celle de l'indien, où l'on retrouve souvent, comme un écho des harmonies de la nature sauvage. Rien de plus rude que le parler des "voyageurs" et des hommes de cages, qui vont dans la forêt par bandes pour abattre les pins. L'indien et le chasseur vivent isolés.

Cet homme avait quelque chose de la voix de l'indien, quelque chose de son geste lent et grave, de sa démarche souple, de son pas silencieux. Mais la charpente était plus

forte, le regard beaucoup plus franc et assuré. Ses yeux non plus n'étaient pas noirs, mais d'un brun ardoise comme les eaux de nos rivières. La peau n'était point cuivrée et les traits réguliers sous le hâle n'indiquaient pas son âge.

Seule sa chevelure retombant en boucles d'argent avec des reflets de bronze, sur ses épaules légèrement voûtées, portait la trace des neiges de soixante hivers. Sa chemise de laine grise et son pantalon de ratine serrés à la taille par une ceinture de cuir, ses longues bottes et son feutre à larges bords, venaient de Québec. Ce n'est pas là le costume du chasseur de convention. Et cependant, à le voir, chacun se fût écrié : voilà le coureur des bois.

François Dampierre était en effet un vieux chasseur. L'arrivée des voyageurs était pour lui une fête, un incident qui venait interrompre la monotonie de son existence. Sa seule pensée fut de leur faire bon accueil. Il fit aux dames les honneurs de sa maison et de son domaine, sans embarras, et avec une délicatesse intuitive qui remplaçait avec avantage les banalités de convention. La vraie politesse en effet n'est que la charité et le désir de faire plaisir dans les petites choses.

Alice, qui avait lu Fenimore Cooper, crut voir un des personnages de ses romans. Dans l'espoir d'entendre le récit de ses aventures, elle accepta avec empressement l'invitation qu'il leur fit de souper en plein air et à la manière des chasseurs d'autrefois. Bientôt un feu pétillait en avant de la maisonnette. Une baguette de fer, dont les extrémités s'appuyaient sur deux branches fourchues piquées en terre, soutenait un chaudron de formidable dimension, où cuisaient pêle-mêle lièvres et perdrix. Des bluets et autres fruits sauvages furent le dessert, et la civilisation était représentée au festin par quelques bouteilles de vin de champagne.

Le chasseur avait disposé sur le sol les fourrures dont sa demeure était garnie. Puis, le repas terminé, il se prêta de

bonne grâce à la curiosité évidente de ces dames. Auprès du feu que la fraîcheur du soir rendait agréable, ils causèrent d'aventures variées.

Dampierre avait été chasseur toute sa vie. Dès l'âge de douze ans, il avait suivi son père qui faisait la traite des fourrures pour le compte de la compagnie de la baie d'Hudson. Plus tard, le fils avait abandonné cette manière de disposer des produits de sa chasse. A Québec, on commençait à préparer les fourrures pour le commerce. Il trouvait là des prix meilleurs, il y rencontrait des sportsmen qui retenaient ses services en qualité de guide. De cette façon, il s'était amassé un petit avoir qui suffisait à ses modestes besoins. Il avait bien alors songé à s'établir, à prendre femme, mais le séjour des villes ne lui plaisait guère. Pour quelques jours, pour quelques semaines, passe encore. Mais y demeurer en permanence, non. Il ne savait trop quel parti prendre, lorsqu'un club de sportsmen qui avait acquis des droits de chasse et de pêche sur un territoire assez étendu, lui proposa d'en devenir le gardien, avec les titres d'associé et de juge de paix, et plusieurs aides sous ses ordres C'était précisément ce que Dampierre désirait. Il accepta avec empressement et s'installa sur-le-champ dans son nouveau domaine.

Peu à peu sa demeure était devenue un point de repère dans la contrée et même quelquefois un lieu de réunion. Il faisait rarement maintenant de grandes chasses, mais les chasseurs venaient à lui, et il jouissait périodiquement de la société d'hommes cultivés.

Souvent aussi, le petit plateau se couvrait de wigwams montagnais. Un peu de traite lui était profitable et empêchait l'ennui de le gagner.

—Oui, dit-il en réponse aux questions que lui posait Alice, j'ai été guide et explorateur en même temps que chasseur. Souvent j'ai conduit des missionnaires, des sa-

vants et des commerçants jusqu'au cercle polaire. J'ai parcouru également le Nord-Ouest et l'Alaska. J'ai connu Juneau, j'ai accompagné Mercier, et j'ai recueilli des pépites au Klondike, bien avant la fièvre de l'or.

—Vous avez manqué là une belle occasion de vous enrichir.

—Peut-être. Mais vous devez comprendre que nous ne connaissions rien en fait de mines, que nous n'avions ni provisions ni outils. Du reste, le travail du mineur est bien pénible et nous n'y étions pas habitués. J'ai dû, dans le cours de ma vie passer à côté de bien d'autres richesses. Mais que voulez-vous, lorsqu'on n'a pas l'avantage de l'instruction, on ne comprend pas aussi bien les choses. D'autres ont depuis amassé des trésors, là où je n'avais vu, comme les Indiens, que des lacs et des grands bois, où se cachaient les animaux dont nous vendions la fourrure pour un peu de lard et de farine, de poudre et de plomb.

—Connaissez-vous les Etats-Unis ?

—Je suis allé chasser dans les plaines de l'Ouest, en passant par Chicago qui, à cette époque, ne ressemblait en rien à la grande métropole d'aujourd'hui.

—Les plaines de l'Ouest ! mais je les connais aussi, dit Alice. Je voudrais bien savoir ce que vous en pensez.

—Ce voyage-là a failli être mon dernier. Le pays, à l'époque dont je parle, était dangereux. La population, qui commençait à y devenir relativement nombreuse, était encore insuffisamment protégée par la loi.

Deux jeunes Français m'avaient retenu pour guide et nous avions chassé ici tout un été. L'année suivante, ils voulurent suivre le bison dans les plaines et ils me demandèrent de les accompagner, parce que je comprends l'anglais, et aussi un peu parce que nous étions devenus des amis.

Les hardes de bisons, maintenant dispurues, se faisaient étaient déjà rares. Nous dûmes voyager jusqu'au bout de

la ligne inachevée du Northern Pacific qui se terminait dans la prairie. Il s'était formé, autour de ce terminus temporaire, l'ébauche d'une ville. Une population féroce se massait là, sous des abris de toile ou de planches, quelquefois à la belle étoile. C'était l'écume du continent, grossie encore d'un grand nombre de métis et d'autres hybrides vivant de rapine et, à l'occasion, de meurtre. Au dehors campaient les Sioux, plus sanguinaires encore, mais moins dangereux, étant plus connus et mieux surveillés. Toute cette population était tenue en respect par un détachement de soldats dont l'autorité ne s'étendait pas plus loin que la portée de leurs fusils. Les officiers nous offrirent l'hospitalité.

Nous avions à compléter nos approvisionnements, à acheter des chevaux et à choisir des guides Et c'était là le plus important, car de ce choix devait dépendre le succès de notre expédition. Les officiers du poste nous conseillaient d'attendre, car ils ne connaissaient personne qu'ils pûssent nous recommander. J'étais de leur avis, comprenant toute l'imprudence qu'il y aurait de confier nos biens et notre vie à des inconnus sortis d'un pareil milieu Mais mes compagnons, impatients et ne se rendant pas compte du danger, s'abouchèrent avec deux métis mexicains qui leur promettaient des merveilles. Ils étaient d'ailleurs séduits par la justesse extraordinaire de leur tir avec la carabine et le revolver. Au galop de leurs montures, ces hommes pouvaient atteindre d'une balle une pièce de monnaie lancée dans l'air.

—Surveillez-les bien. Telle fut la dernière recommandation que nous fit le commandant du poste

Nous voilà donc partis, cinq cavaliers avec vingt chevaux de somme et dix de relai. Nos armes étaient excellentes ; nous portions des approvisionnements pour un mois.

Les premiers jours de notre voyage se passèrent sans incident notable ; nous ne trouvâmes pas de bisons. Chaque

soir nous dressions la tente, autant que possible près d'un cours d'eau. Nous allumions de grands feux, quand nous trouvions du combustible sous la main, car les nuits sont froides dans la prairie. Les chevaux lâchés allaient brouter librement, à l'exception d'un seul que nous tenions attaché, afin de pouvoir nous en servir le matin pour faire rentrer les autres au camp. C'était mon propre cheval que je tenais attaché et c'était moi qui ramenais les chevaux. Je n'aurais pas voulu confier cette besogne importante à de tels guides.

Depuis quatre jours nous voyagions ainsi, lorsque nos deux guides se prirent de querelle. Les revolvers étaient armés et le sang semblait sur le point de couler lorsque nous réussîmes à maîtriser et à désarmer le plus furieux. Celui-ci ne nous pardonna pas notre intervention. Il s'élança sur son cheval et s'éloigna au galop en jurant vengeance contre nous et contre son compagnon.

Cet incident me fit redoubler de vigilance. Plusieurs circonstances me portaient à soupçonner que cette querelle n'était qu'une feinte et que les deux métis ourdissaient contre nous quelque sinistre conspiration. Mes compagnons, malheureusement, ne partageaient pas ma défiance et j'étais seul à veiller. Pendant quarante-huit heures, je fermai à peine l'œil. Mais la troisième nuit, vaincu par le sommeil, je m'assoupis, le licou de mon cheval passé à mon bras.

Tout à coup je me sentis vigoureusement poussé. J'ouvris les yeux. Il faisait grand jour. Les deux jeunes français me réveillaient. Ils paraissaient fort inquiets. Je ne tardai pas à comprendre la cause de cette inquiétude. A l'exception du mien toujours à mes côtés, pas un cheval n'était en vue. Le second guide avait dû décamper pendant la nuit, poussant toute la troupe devant lui.

Si le chameau est le vaisseau du désert, le bronco est le

chameau de la prairie. Sans chevaux, que faire dans ces immenses plaines? Dans ces conditions, la mort peut être plus ou moins lente à venir, mais elle est à peu près certaine. Il fallait donc retrouver nos chevaux ou mourir.

Mon parti fut bientôt pris.

—Je pars à la recherche des voleurs, dis-je à mes compagnons. Si dans deux jours je ne suis pas de retour, ne m'attendez plus. Je serai mort. Orientez-vous alors à l'aide de la boussole et tâchez de regagner le poste que nous avons quitté

Mes amis comprennent enfin toute la gravité de la situation, et bien qu'ils n'aient pas de montures, ils insistent pour m'accompagner. Mais je leur enjoins de demeurer au camp. Pour accomplir mon projet, il me faut être seul, il est urgent surtout que j'agisse promptement. Ils promettent de m'obéir et ils me laissent partir.

Quant à moi, je monte à cheval et je fais un large circuit autour du camp pour retrouver la trace des voleurs. Cela n'est pas difficile, la piste étant très distincte. Je puis même m'apercevoir que deux cavaliers ont poussé devant eux la troupe de chevaux.

Cela confirme mes soupçons antérieurs. Les deux métis agissaient de concert et leur querelle n'avait été qu'une feinte. Ils n'ont, du reste, pris aucune précaution pour cacher leur marche, ne se doutant pas que je sais suivre une piste en plaine ou sous bois avec toute la sûreté d'un Indien.

Pendant toute la journée, je suivis cette piste au petit galop que mon bronco soutenait sans fatigue. Vers le soir, j'aperçus une ligne de saules indiquant une rivière et au-dessus des arbustes, une fumée montant comme une colonne brune dans un ciel calme et sans nuage.

C'était l'ennemi.

Je descendis de mon cheval et je l'attachai. Puis, je me glissai comme une panthère dans l'herbe haute d'abord,

ensuite dans les broussailles bordant la rivière. J'avais soin de me tenir bien au vent de la fumée qui me guidait, car le moindre mouvement d'inquiétude de la part des chevaux, dont ils devaient être entourés, aurait donné l'éveil aux bandits.

J'arrive enfin à bonne portée de mes deux drôles. Ils sont là, bien visibles dans la clairière où ils ont installé leur camp. L'un, penché sur le feu, prépare le café ; l'autre, couché sur la berge roule une cigarette, à la mode mexicaine. Plus loin dans la plaine et de l'autre côté du ruisseau, toute la troupe de chevaux broute paisiblement. C'est une scène pastorale qui ne rappelle en rien la violence et le crime... à distance et lorsqu'on ne voit pas l'expression sinistre des deux hommes qui sont là.

J'épaule ma carabine.

Ce n'est pas la crainte qui fait battre mon cœur et qui baigne mon front de sueur. Souvent ainsi, à l'affût, j'ai tiré le gros gibier. Toujours la balle a atteint son but. Le coup part, l'animal bondit et s'affaisse dans une petite mare de sang. Mais, mes amis, je n'avais jamais tué un homme. Que Dieu vous épargne une pareille expérience ! En ce moment-là, il me semble que je vais commettre un assassinat. Je voudrais crier à ces deux hommes : défendez-vous ! Mais je ne dois pas le faire. Ces hommes sont d'atroces bandits qui nous ont volé nos chevaux pour nous faire mourir, et achever plus sûrement leur œuvre de pillage et d'homicide quand nous serons trop affaiblis pour nous défendre. Ils sont tellement habiles dans l'art de tuer, que je n'aurais pas même une chance de vie contre eux deux. Et même en les prenant, comme je le fais, par surprise, si je ne tue pas du premier coup, je serai certainement tué. Ma mort entraînera fatalement celle des jeunes étrangers qui se sont confiés à moi.

Tout cela passe dans mon cerveau comme un éclair et me

dicte mon devoir. Je l'accomplis. Celui qui préparait le café tombe sous ma première balle, la face dans le feu. Son compagnon, prompt comme la pensée, ajuste la fumée de mon coup. Une balle siffle à mon oreille. Mais au même instant et avant qu'il puisse se dérober sous bois, le second bandit râle à côté du premier. Je me précipite, je le relève. Il me repousse et meurt en blasphémant.

Seul en présence de ces deux cadavres, je tremble comme un meurtrier. Aussi je me hâte de rassembler les chevaux et je les pousse vers le camp. Ce n'est qu'à la vue de la joie rayonnant sur la figure de mes excellents compagnons que je retrouve ma tranquillité habituelle.

Nous couchâmes les corps des deux bandits dans une même fosse, avec leurs armes et leur argent. Nous ne prîmes que leurs papiers, que nous remîmes au commandant du poste, à notre retour.

—Et quelle réception vous fit-on ?

—On nous félicita d'avoir purgé la région de deux fléaux dont on soupçonnait depuis longtemps les crimes sans pouvoir les prouver.

. . . .

Il était déjà tard. Le feu n'était plus qu'un monceau ardent. La lune avait disparu.

—Avez-vous idée de l'heure, mesdames ? demanda Jean, montre en main.

—Je sais qu'il passe minuit, fit Dampierre en examinant le firmament, qui offrait un coup d'œil éblouissant. Parmi les constellations qui se détachaient nettes sur le ciel noir, on voyait distinctement tracé l'arc gracieux de la couronne du nord scintillant entre Véga au zénith et Arcturus au midi.

—Voilà Bérénice aux longs cheveux, dit Irène. Elle semble attendre, au septentrion, pour qu'on pose cette couronne sur sa tête poudrée d'étoiles.

—Voyez-vous, fit Robert, cette modeste étoile à l'horizon. C'est la lampe de la Vierge. Autrefois, elle s'appelait la Justice et elle habitait la terre, mais les hommes l'en ont chassée. N'est-ce pas plutôt celle-là qu'il convient de couronner ?

L'on dit adieu au chasseur et l'on descendit jusqu'au canot. Les voyageurs s'embarquèrent, et, emportés par le courant, ils disparurent dans l'ombre. Longtemps ils virent sur la berge, sous le flambeau qu'il tenait à la main, la vague silhouette de Dampierre immobile, les yeux fixés sur la trace lumineuse de leur sillage.

CHAPITRE XIX

PROPOS DU BORD

L'incident relaté au chapitre précédent fit le sujet des longues conversations du bord. Jean admirait la force de volonté de cet homme qui avait su dompter ses sentiments pour accomplir son devoir. Il est rare, disait-il, que les hommes féroces ou cruels soient vraiment courageux. Cruauté et lâcheté sont presque des synonymes. Le vrai courage, c'est celui de Dampierre. Il n'a recours à la force que lorsque c'est inévitable, mais dans l'exécution de son devoir est il inflexible.

Alice s'était éprise de cette apparition poétique d'un homme d'un autre âge.

—Il est bien regrettable, disait-elle, que nous ne rencontrions plus de ces types-là. Décidément, nous dégénérons.

—Ma chère, répondit Jean, nous vous remercions du compliment que vous nous faites. Seulement, vous vous trompez. Nous changeons, mais nous ne dégénérons pas, puisque nous nous adaptons aux conditions nouvelles d'une civilisation plus compliquée.

Dampierre, tel que nous l'avons vu, est en retard de cent ans. Prenez cet homme, ce chasseur qui vous paraît si noble et qui l'est véritablement ; placez-le dans un milieu moderne et faites qu'il dépende de son travail pour vivre. Que deviendra-t-il ? Dans de telles conditions, il devrait se contenter d'un travail bien humble, car il lui serait complètement inutile de savoir tuer des caribous ou prendre des

renards au piège. Il serait aux hommes d'aujourd'hui ce que nous serions, nous, aux hommes de demain. Et il nous fait voir quel serait notre sort dans quelques années, si nous ne nous hâtions pas de nous mettre au courant et même à la tête de tous les progrès. Nous ne tomberons jamais du rang élevé que nous occupons parmi les peuples faute de talents naturels. En effet, si vous prenez notre ami Dampierre, accoutumé dès l'enfance aux choses de la civilisation, si vous lui supposez les mêmes aptitudes natives, mais développées par l'instruction et l'entraînement qui conviennent à notre époque, alors ses qualités extraordinaires, qui, sans cette préparation lui seraient inutiles deviendraient une force irrésistible. Cet homme serait au premier rang dans la vie civilisée comme il l'est dans la vie sauvage.

L'histoire nous offre à chaque page des exemples de ce que j'avance. Et dans ces derniers temps nous en avons vu une confirmation frappante et qui nous touche d'assez près. C'est une leçon sérieuse dont nous ferons bien de profiter. Ce qui a fait le malheur des Boers d'Afrique, c'est qu'ils se sont refusés au progrès. Avec d'immenses ressources minières et industrielles, ils auraient pu rendre leur pays extrêmement riche et d'un commerce puissant. Leurs relations se seraient étendues par toute la terre. Ils auraient trouvé, s'ils avaient ainsi fait, dans tous les pays du monde, sans en excepter l'Angleterre, des amis intéressés au maintien de la paix. L'influence collective de ces intérêts aurait retenu la main du gouvernement anglais ; car les intérêts financiers sont irrésistibles, aucune puissance n'est assez forte pour les contrecarrer bien longtemps. Mais les Boers se refusèrent à l'effort qui était la condition de leur indépendance. Ils préférèrent rester pasteurs. Ils laissèrent aux étrangers l'exploitation de leurs mines et de leurs ressources. Le gouvernement boer se contenta de profiter des circonstances pour prélever un tribut sur ces étrangers. Cependant, les compagnies mi-

nières et industrielles devenaient de plus en plus puissantes et un jour ils se précipitèrent sur la nation boer en vertu du principe immuable de la survivance du plus puissant. Alors, en dehors du sentiment naturel de sympathie que l'humanité éprouve pour le faible en face du fort, les Boers restèrent isolés et sans appui ; et ce fut par leur faute que cela arriva.

Il découle de ces événements une conséquence, c'est que ce ne sont pas seulement les sentiments patriotiques ni l'habileté dans le maniement des armes qui font un peuple et qui assurent sa vie et sa grandeur, mais bien la richesse agricole, industrielle et commerciale mise au service de quelque grande idée.

L'industrie et le commerce firent successivement de Carthage, des comptoirs grecs, de Venise et de Gênes, les arbitres du monde. Ce sont eux, avec l'appui plus solide d'une nombreuse classe agricole, laquelle est, on peut le dire, le champ de recrutement du génie, qui firent la puissance plus durable de pays modernes tels que la Hollande et l'Angleterre. Ce sont eux aussi qui feront notre puissance à nous Canadiens-français. Sans eux, nous serons toujours dans l'infériorité, non point par l'intelligence, mais par l'instruction et la richesse, c'est-à-dire au point de vue de l'influence sociale et politique.

—Voilà, dit Irène, une belle doctrine. Seulement, je voudrais bien savoir comment les pauvres Canadiens-français qui n'ont que leurs terres et leurs têtes, vont se procurer des capitaux ; comment surtout ils vont soutenir la concurrence avec les associations puissantes qui envahissent le pays, comme la vôtre, par exemple ?

—Comment ai-je commencé, Irène ?

—Avec une belle invention. Mais c'est là une exception.

—Et si j'étais devenu inventeur en restant au Canada, croyez-vous que cela m'aurait beaucoup profité ?

—Il est certain que vous n'auriez pas obtenu les mêmes encouragements.

—J'aurais passé pour un excentrique parce que bien peu de gens auraient été en état de me comprendre. Ce que j'avais là, c'était pourtant un grand capital. Combien de jeunes gens dans notre pays, et de mieux doués que moi, végètent dans l'obscurité, faute d'être compris. Et qui pourra dire le désespoir de ces infortunés, méprisés par une foule de gens qui leur sont inférieurs, mais auxquels l'ignorance presque générale donne le pas. Voilà, n'est-ce pas, beaucoup de capital perdu qu'il serait urgent de mettre en valeur.

—Vous me faites penser aux rats de la fable. La difficulté insurmontable, c'est d'attacher le grelot.

—Il n'y a qu'une seule difficulté, c'est de vaincre le préjugé. Nous y parviendrons en répandant l'instruction, surtout l'instruction industrielle parmi les écoliers, parmi les ouvriers, parmi tous ceux qui désirent pousser plus loin leurs études. Que les choses du dévoloppement industriel deviennent familières à tous.

—Mais à quoi servira toute cette science si nous manquons de capital?

—Vous croyez donc, Irène, que nous manquons de capital?

—C'est du moins ce que tout le monde dit.

—Ne dit-on pas aussi que nous avons des richesses naturelles immenses?

—Sans doute.

—N'avons-nous pas aussi l'avantage inappréciable d'un gouvernement provinvial autonome dont l'unique devoir en ce moment est de développer ces ressources?

—Je l'admets.

—Si nos richesses sont immenses, et si nous possédons l'organisation qu'il faut pour les mettre en valeur, comment pouvons-nous manquer de capitaux?

—C'est un capital non développé qu'il est impossible de mettre en valeur sans argent, dit Robert, venant au secours d'Irène.

—Dites plutôt que possesseurs de grandes richesses, nous n'avons pas encore appris à nous en servir. Le monde entier, l'Europe surtout, est là avec des capitaux disponibles qui attendent des placements. Notre gouvernement tient des richesses nationales inépuisables qui lui permettraient d'emprunter presque à l'infini. Dès lors, il serait facile de mettre ces capitaux entre les mains des Canadiens qui offriraient les garanties d'instruction, d'habileté et de conduite nécessaires. Qu'a fait l'Angleterre lorsqu'elle a fondé sa banque nationale? Qu'a fait Napoléon en fondant la banque de France? Qu'ont fait tous les pays industriels du monde, sans en excepter les Etats-Unis? Partout les pouvoirs publics sont venus en aide aux citoyens, lorsque l'opinion et la nécessité les poussaient vers les carrières productives de la richesse matérielle. Les moyens adoptés ont pu varier quelque peu, mais au fond, c'est le même principe qui a partout prévalu. Et dans chaque cas, la richesse publique en a été centuplée, la population et la puissance de l'Etat augmentant dans les mêmes proportions.

La province de Québec peut faire de même. Elle a tout ce qu'il faut pour devenir un des grands peuples industriels du monde, puisqu'elle a pratiquement le monopole des bois d'industrie. Elle a un gouvernement autonome qui peut mettre en valeur ce domaine ou aider aux particuliers à le faire. Un tel mouvement serait favorablement accueilli par la métropole. Si les Canadiens-français libres ne savent pas exploiter les richesses de leur province, s'ils se laissent supplanter par d'autres, ils auront mérité le sort qui les attend.

—Quant à moi, dit Robert, j'ai la confiance que, en cela comme en tout le reste, nos compatriotes se montreront dignes de leur passé. Elles n'est pas morte cette pensée profonde qui leur a permis de s'affranchir de tant de jougs qui semblaient devoir les écraser. Les jours les plus sombres sont maintenant passés, les luttes de l'avenir seront moins

obscures et non moins héroïques. Aux jours de grandes crises, nous verrons toujours la nation prendre, dans un réveil général, sa place à la tête du progrès.

—Je l'espère, je le crois aussi, s'écria Jean Mais pour qu'il en soit ainsi, il faut que la crise nous trouve préparés. On n'improvise pas la science qui est l'arme moderne par excellence.

CHAPITRE XX

LES PILIERS

A la hauteur de la Pointe-des-Monts, l'*Alice* s'était éloignée de la côte nord. Poussée par une forte brise du nord-est, elle remontait maintenant le fleuve dans le chenal des navires. On espérait de se rendre ainsi jusqu'à Québec où se terminerait la croisière.

Partout autour du yacht, la mer était vivante. Des troupeaux blancs de marsouins se jouaient à la surface ; des loups-marins montraient leur tête de dogue ; quelquefois, on voyait au loin le dos noir d'une baleine. Des oiseaux aquatiques, des outardes et des canards traversaient les airs en volées innombrables et quand, vers le soir, le vent venait à tomber, on les voyait s'abattre et se reposer en longues lignes grises et blanches sur les eaux.

On échangeait des saluts de pavillon avec des navires de toutes espèces et de toute grandeur, souvent aussi quelques paroles au moyen du porte-voix. Pour les quatre jeunes gens, toute rencontre était un événement et toute voile un sujet de curiosité. Cette curiosité leur était rendue par la plupart de ceux qu'ils rencontraient, car les marins du golfe sont des connaisseurs. Ils sont constructeurs et armateurs, en même temps que les meilleurs marins du monde. Ce sont eux, nous dit le capitaine Bernier, qu'on choisit de préférence pour les expéditions polaires et autres entreprises difficiles Ils ne se sont pas contentés non plus de construire des goëlettes et autres navires de faible tonnage. Pendant longtemps ils furent, dans les chantiers de Québec, des

constructenrs de vaisseaux au long cours. Et le jour où, au Cap-Breton, on commencera la construction de vaisseaux en fer, ils accourront en grand nombre pour se livrer dans des conditions nouvelles à leur ancienne industrie. Ils admiraient donc le beau yacht aux lignes gracieuses, à la puissante voilure. Les passagers des transatlantiques l'admiraient aussi et témoignaient leur plaisir en agitant leurs mouchoirs.

Ces incidents laissaient les Tremblay impassibles. Tout ce qui flottait sur les eaux du golfe leur était familier. A la rencontre d'un vaisseau, ils se contentaient de dire, suivant le cas : c'est la goëlette à McLaren, c'est le *Parisien*. Quand c'étaient des *pays*, et cela arrivait assez souvent, ils s'informaient des amis.

Un jour cependant, les deux marins semblèrent secouer leur indifférence. Ils avaient braqué la longue-vue sur une voile dont ils semblaient suivre les mouvements avec un vif intérêt. Cette voile longeait de près la rive sud, et disparaissait souvent derrière des îles. De temps à autre aussi, les regards des Tremblay se portaient avec inquiétude vers un point de l'horizon ou une *fumée* noire commençait à paraître. C'était un steamer qui s'avançait dans la même direction que le yacht, et qui gagnait rapidement sur lui, bien que celui-ci filât ses huit nœuds à l'heure. Bientôt le steamer fut à la hauteur du yacht et le dépassa. C'était un vaisseau élégant, aux allures militaires, propre et coquet, éperonné à l'avant. Ses dimensions n'étaient pas considérables. Ses sabords entr'ouverts montraient la gueule de canons de cuivre, son équipage portait un uniforme rappelant celui de la marine militaire anglaise. Il arborait à la corne d'artimon le pavillon anglais sur champ bleu aux armes du Canada, qui est l'enseigne navale du gouvernement canadien.

—C'est un garde-côte, n'est-ce pas ? demanda Jean aux matelots.

—C'est un garde-côte.

—A en juger par son allure, il est parti en chasse.

—En effet. Il donne la chasse à un contrebandier.

—Un contrebandier ! Mais où est-il ?

—Il file le long de la terre, au sud. On ne le voit pas en ce moment. Il est caché derrière les îles et se tient dans les endroits de peu de profondeur où le cotre n'ose pas s'aventurer.

—Si c'est une chasse, j'en suis, dit Alice.

—Et moi aussi, fit Irène.

—Nous ne pourrons pas les suivre, le vent tombe, reprit Jean.

—Oui, le vent tombe. Et voici la brume qui vient, s'écria un des marins en examinant l'horizon avec une satisfaction évidente.

—La brume, dit Irène. Alors le contrebandier pourra s'échapper.

—C'est possible.

Le vent tombait en effet. La côte nord était maintenant cachée comme par un grand mur grisâtre qui se rapprochait lentement. Le cotre avait ralenti sa marche. A bord du yacht, on s'occupait à dégager les ancres. Brusquement, les passagers de l'*Alice* eurent la sensation d'un immense couverture humide et froide qui les aurait enveloppés. On ne voyait plus qu'à quelques pas. C'était la brume.

Sur le fleuve Saint-Laurent, le brouillard est bien plus dangereux que la tempête. Dès qu'il arrive, la navigation devient impossible dans ces eaux intérieures où en temps ordinaires, les vaisseaux sont guidés par un excellent système de phares et de bouées. Les prudents cherchent le mouillage le plus rapproché et redoublent de vigilance ; alors ils sont à peu près en sûreté. Malheureusement, il existe encore des imprudents, qui, pour gagner quelques heures, exposent la vie des hommes et les biens qui leur sont confiés. Il en a résulté des désastres qui ont donné à notre

estuaire une réputation fâcheuse et qu'il ne mérite pas. On pourrait même dire que c'est l'excès de la sécurité qui est la cause de ces imprudences, nouvelle preuve que l'abus peut convertir en maux les plus grands bienfaits.

. . . .

Depuis deux heures, le yacht était immobile, les voiles amenées. On entendait vers le sud-est le bruit sourd et lointain d'un canon d'alarme tirant à des intervalles réguliers. Tout à coup, près de la proue, surgit dans le brouillard une ombre vague et menaçante. En même temps, un léger choc se produisit près de la ligne de flottaison du yacht.

Jean se précipita et aperçut une chaloupe montée par deux hommes. Elle avait donné contre les bordages, mais le choc avait été faible.

Au même instant, un des Tremblay avait saisi le porte-voix.

—Ohé ! de la "Marie," cria-t-il.

Une rumeur confuse s'était élevée sur la chose qui approchait, mais on ne répondit pas à l'appel du marin.

—Ohé ! de la "Marie," répéta Tremblay. Dufresne, prends du large. Tu vas nous frapper.

Cette fois, une voix profonde répondit : "Qui est là ?"

—L' "Alice," le yacht de M. Lozé. Prends du large, te dis-je.

—Ah ! C'est bien. On y veille, répondit la même voix, mais d'un ton rassuré.

—Quel est ce vaisseau, demanda Jean ?

—C'est la goëlette la "Marie."

—La "Marie" ?

—Oui. Le contrebandier.

C'était en effet le contrebandier qui s'échappait lentement à la faveur de la brume. Deux hommes dans une chaloupe

remorquaient péniblement la goëlette. Deux autres, sur le vaisseau même, le poussaient avec de longues rames comme celles d'une galère. Tout cela pouvait se voir vaguement dans le brouillard qui oscillait comme une chose tangible au moindre mouvement atmosphérique. Puis, le vaisseau fantôme disparut sans bruit, comme un voleur qui s'esquive.

—Où vont-ils ? demanda Alice.

—Ils gagnent le nord.

—Alors les pauvres gens vont s'échapper ?

—Malheureusement, oui, répondit Jean...., pour répandre partout où ils vont atterrir l'alcool et la démoralisation.

Le yacht passa la nuit à l'ancre. Jean et Robert partagèrent les quarts avec les homme de l'équipage. Vers le matin, le temps devint plus clair et ils purent continuer leur route.

—Je crois, M. Jean, dit un des marins, qu'il se passe quelque chose aux Piliers.

—Quoi donc ?

—N'avez-vous pas entendu la nuit dernière le sifflement d'une sirène ?

—Je l'ai entendu, et cela m'a surpris, car je ne connais aucun phare aux environs qui en soit muni.

—Vous avez raison. Aussi je crois que c'est quelque navire en détresse.

—Allons alors à la découverte. Peut-être pourrons-nous nous rendre utiles.

On était en ce moment assez rapproché des Piliers. Ce sont deux rochers qui sortent à pic de l'eau, à environ trois milles au large de la paroisse de Saint-Jean-Port-Joli.

Le grand Pilier peut avoir un arpent en superficie. Quelques maigres herbes poussent sur les rochers, deux chèvres y trouvent à peine leur nourriture pendant la belle saison. Dans une crevasse, on trouva autrefois assez de terre pour creuser un tombeau, ainsi qu'en témoigne une inscription très ancienne.

Le petit Pilier est un rocher de quelques pieds de diamètre s'élevant en arête et suffisant à peine à soutenir un phare.

Entre les deux rochers la distance est très peu considérable. Le gardien a sa résidence au pied du phare du grand pilier. Il doit desservir les deux lumières. Et ce fut là pendant longtemps, une des plus grandes inquiétudes du brave gardien Babin. Etre obligé de s'aventurer en chaloupe par tous les temps dans cet espèce d'étranglement où, à certaines heures la mer se précipite comme dans un biez ouvert, cela ne lui plaisait guère à lui, encore moins à sa femme qui, plusieurs fois, l'avait vu en danger de périr. A cela, il n'y avait qu'un remède, installer un assistant dans le phare inférieur. Malheureusement, Babin ne le trouvait pas, cet assistant. La vie au petit Pilier était si peu gaie que même une somme assez ronde n'y aurait pas attiré un gardien.

Un jour, Babin était à Québec. C'était au printemps. Il faisait ses emplettes et se préparait pour sa longue retraite annuelle. Passant près d'une maisonnette, à Saint-Sauveur, il entendit un gémissement. La porte était entr'ouverte. Il entra et vit un homme d'une cinquantaine d'années qui se berçait et qui pleurait ou plutôt qui sanglotait à la façon d'un enfant.

—Qu'avez-vous à pleurer, mon ami ? lui demanda Babin.

—C'est maman qui est morte, répondit l'homme.

Babin s'étonnait de cette réponse singulière venant d'un homme de cet âge, lorsqu'une voisine entra et lui expliqua que le pauvre garçon était de faible intelligence et qu'il avait passé sa vie à aider à sa mère qui avait été blanchisseuse. Madame Tranquille était morte, il y avait quelques jours et le pauvre Célestin se trouvait sans protection et sans ressources.

—Célestin Tranquille ! pensa Babin. Mais c'est un nom prédestiné. Le voilà tout trouvé le gardien de mon petit Pilier.

Après s'être assuré que le pauvre garçon possèdait assez d'intelligence, pour allumer et éteindre les lampes, il l'amena avec lui et l'installa. Célestin fut parfaitement heureux dans l'exercice de ses nouvelles fonctions. Il passait sa vie sur le balcon circulaire qui entourait son phare et chantait tout le long du jour en regardant la mer. Souvent la nuit, il y dormait. Jamais il ne demandait un congé pour aller à terre et il semblait ne redouter qu'un chagrin, celui d'être obligé de quitter son petit Pilier à l'automne.

Aujourd'hui, quand par un temps calme on passe d'un pilier à l'autre, si l'on regarde dans l'eau, l'on aperçoit un objet noir qui s'allonge, entre les deux rochers, comme quelque gigantesque léviathan qui se serait endormi là. C'est la carène d'un navire.

Nous avons laissé le garde-côte acharné à la poursuite de la goëlette contrebandière. Le commandant voyait avec chagrin cette proie lui échapper, car depuis quelque temps on signalait une recrudescence de contrebande et les autorités exigeaient des exemples. Connaissant bien son vaisseau et les parages où il se trouvait, croyant aussi être au courant des tours de la contrebande, il s'était avancé dans la brume à petite vapeur et avec de grandes précautions.

La goëlette profiterait de la brume pour tenter de s'esquiver. C'était prévu.

Plusieurs cargaisons illicites avaient été cachées récemment, dans certaines cavités naturelles, creusées par la marée dans le sable entre Saint-Jean Port-Joli et l'Islet, à telle enseigne que les *caches* ayant été découvertes par des garçons de ferme, ils avaient, pendant plusieurs semaines, arrosé de vin de Moselle leur repas du midi. Sachant cela, le commandant avait lieu de croire que les fugitifs se dirigeraient de ce côté. Son projet était donc de se porter en

avant et un peu au sud des Piliers, afin d'intercepter le passage possible de la goëlette, tandis que ses chaloupes formeraient une espèce de cordon entre le vaisseau et la côte.

On l'a vu, le contrebandier avait flairé le piège et s'était esquivé d'un autre côté.

Le cotre n'en avait pas moins trouvé œuvre utile à faire. Au moment où, avec des précautions infinies, il doublait le grand Pilier, on put constater à bord que quelque chose d'insolite se passait en cet endroit. On entendait le sifflement d'une sirène, un bruit de vapeur s'échappant avec violence par des soupapes, des cris confus. Puis le rideau de brume se soulevant un instant, on vit la lumière du grand Pilier entourée d'un halo comme la lune dans un ciel nuageux. Au pied du phare, sur le rocher même, on entrevoyait vaguement d'autres lumières mobiles, lesquelles se prolongeaient en une ligne vacillante jusque sur la mer, comme si on eut ajouté au récif une longue jetée. La lumière du petit pilier était invisible. Le commandant du cotre ne reconnaissant plus les lieux, et doutant de sa prudence en s'aventurant ainsi, ne comprenait clairement qu'une chose, c'est qu'il se trouvait en présence d'un naufrage. Il donna immédiatement l'ordre de mouiller et détacha une chaloupe pour aller à la découverte.

Voici ce qui s'était passé.

Le capitaine d'un transatlantique appartenant à une des lignes régulières, cédant à une de ces imprudences vraiment inexpliquables dont nous avons parlé, avait voulu s'avancer, malgré la brume, et s'était égaré. Comme bien d'autres marins malheureux, il avait suivi fidèlement les indications de la boussole. Mais cet instrument précieux peut être quelquefois trompeur, même dans les parages connus où l'on peut calculer assez exactement la force des courants. Non pas que l'aiguille s'écarte jamais, dans les conditions

ordinaires, du pôle magnétique vers lequel il doit tourner suivant une loi naturelle immuable, dont les causes sont encore mal connues, mais parce que, nous disent les savants et les observateurs de la mer, ce pôle magnétique même se déplace lentement et que les orientations des cartes marines trop anciennes ne sont plus rigoureusement exactes. Il avait rasé le grand Pilier sans le toucher et sans l'apercevoir, et avait donné contre le petit Pilier, démolissant en partie son phare et renversant ses lampes par le choc. Le pauvre Célestin qui dormait paisiblement sur son balcon avait été broyé et tué par cet abordage. Comme on peut le croire, le vaisseau ainsi arrêté, éprouva, quoique son allure ne fut pas très rapide, une secousse épouvantable. Son avant fut brisé. Il fit machine en arrière, mais pour tomber de mal en pis, car il se jeta par la poupe sur le grand Pilier ou plutôt sur des récifs à fleur d'eau qui l'entourent de ce côté.

Le malheureux vaisseau resta fixé à ces récifs. Sa situation devenait d'instant en instant plus menaçante, car il faisait eau rapidement par l'avant qui s'enfonçait. L'inclinaison s'accentuait et on pouvait prévoir qu'avant longtemps, la proue appesantie soulèverait la poupe et que toute la masse glisserait des rochers pour sombrer dans l'eau profonde. Sauver les passagers et l'équipage était un problème assez difficile. En arrière du navire, le grand Pilier se dressait comme un mur. Restait la ressource des chaloupes, mais de quel côté les diriger dans cette brume épaisse ?

Soudain, un cri retentit. On hélait le navire du haut du rocher.

Babin veillait cette nuit-là. C'était son habitude par les temps menaçants. Grâce à sa connaissance des lieux, il put, malgré les ténèbres, comprendre à peu près ce qui s'était passé, et sans perdre un instant il se mit en mesure de secourir les naufragés. Il fit allumer par sa femme, tous les fanaux que possédait le phare et enjoignit à son

fils, un garçon de quinze ans, de les disposer sur les points saillants du rocher. Il devait ensuite héler le navire, et conseiller de mettre des chaloupes à la mer, afin que tout fut prêt lorsque le gardien viendrait les guider jusqu'au débarcadère.

Puis il était lui-même descendu jusqu'à la mer par des degrés taillés dans le roc, au seul endroit où il soit possible de monter ou de descendre. Ces degrés conduisaient à un port minuscule suffisant à peine à abriter une grande chaloupe, et dont l'entrée était fermée par un brise-lames. Il dégagea cette entrée, s'embarqua, saisit les rames et se guidant presque par instinct, car les nombreuses lumières pénétraient à peine la densité du brouillard, il parvint jusqu'à l'épave. Déjà les passagers et l'équipage attendaient dans les chaloupes du bord. Cette attente était sans danger, car la mer n'était guère agitée que par le mouvement de la marée. Babin les guida jusqu'au petit port, et bientôt tous étaient sur le rocher, sauvés. Quand aux gros bagages et à la cargaison, il était impossible de s'en occuper avant le matin. Si, à cette heure le vaisseau flottait encore, on tenterait ce sauvetage.

Mais bien avant le jour on entendit un grincement, puis un bruit sourd. C'était le steamer qui quittait le récif et qui s'engouffrait dans la mer.

Lorsque l' "Alice" s'approcha du Pilier, on ne voyait plus que les extrémités des mâts du malheureux navire. Sur le sommet du rocher, la foule des naufragés s'apprêtait à s'embarquer dans les chaloupes qui formaient une petite flotille à ses pieds. Il y avait là les embarcations du vaisseau naufragé et ceux du cotre qui attendait toujours au large

Sur le petit Pilier, on voyait deux hommes au travail. C'étaient Babin et son fils qui rétablissaient temporairement la lumière, après avoir recueilli les restes du pauvre Célestin Tranquille.

Les quatre jeunes gens débarquèrent au rocher, apportant des provisions de bouche et des vêtements. Ceux-ci furent inutiles, car tous les naufragés avaient eu le temps de se vêtir et ils étaient restés à couvert pendant l'humidité de la nuit. Mais les conserves et le pain furent acceptés avec reconnaissance. Le garde-manger de madame Babin était épuisé et le cotre ne fournissait que le strict nécessaire, ne voulant pas, si cela était possible, prolonger son retard, en étant obligé de se ravitailler.

Quelle ne fut pas la surprise de Robert, lorsque pénétrant dans la maison du gardien où étaient réunis les femmes et les enfants, de se trouver en présence de madame Gardner.

—Vous ici, madame? s'écria-t-il.

—M. Lozé ! s'écria à son tour Gardner, qui entrait en ce moment. Vous étiez donc à bord?

—Non pas. J'arrive à l'instant avec mes amis que voici. Il présenta Jean et les dames.

—Nous arrivons à temps pour vous offrir l'hospitalité, fit Alice.

—J'accepte bien volontiers, répondit madame Gardner, car nous avons avec nous notre fille et je craignais pour elle le trajet en chaloupe, surtout après le dérangement qu'elle a subi la nuit dernière. Cependant elle ne semble pas avoir souffert.

Elle indiquait, en parlant, un bébé qui dormait paisiblement dans les bras de sa bonne.

Il ne restait vraiment que peu de chose à faire au Pilier. Les chaloupes conduiraient les naufragés jusqu'à terre, ils se rendraient à Québec en chemin de fer, pour recommencer leur voyage sous des auspices plus heureux.

—Vous vous rendiez donc en Europe, demanda Robert à Lionel Gardner.

—Oui. Nous avions à régler des affaires de famille. La

chose vous regarde un peu, mon cher Lozé. Vous trouverez même à votre retour une lettre de moi qui vous attend. Mais je vous expliquerai tout cela à Québec.....

—C'est là que nous allons nous-mêmes, interrompit Jean, et vous nous ferez plaisir si vous voulez faire ce trajet avec nous. Nous y arriverons demain, et vous vous trouverez mieux à mon bord qu'en voie ferrée. C'est convenu, n'est-ce pas ?

Le yacht continua donc sa route ayant à son bord quatre personnes de plus.

CHAPITRE XXI

QUÉBEC

Nous sommes en septembre.

C'est la saison où les oiseaux de passage se reposent un instant sur le rocher de Québec, avant de s'envoler vers leurs foyers. On les voit arriver d'un peu partout. Les villégiatures du golfe fournissent leur large part ; et des états limitrophes accourent de braves républicains avides de voir le vice-roi, qui, à cette époque, tient sa cour à l'antique siège de Frontenac.

En ce même temps, de grands navires remontent de la mer en longue procession majestueuse. Ils portent au mât d'artimon l'étendard d'Angleterre, souvent aussi le tricolore, ou le pavillon étoilé, quelquefois même l'aigle noir. Ce sont des vaisseaux de combat. Mais s'ils viennent faire la guerre, c'est la guerre du carnaval et non pas celle du canon. Bientôt, pour reconnaître l'hospitalité de la ville, leurs ponts se transformeront en jardins enchantés, où, à l'instar du vieux récit, Tancrède s'efforcera de captiver Armide.

C'est la saison des fêtes. Et quelles fêtes sont comparables à celles du vieux Québec, où les plaisirs présents ont la saveur des grandeurs passées ! Surtout, ce n'est point une fête banale que le bal du vice-roi qui a lieu chaque année à la citadelle. Il me vient souvent à la pensée qu'il se prépare là quelque page d'histoire.

Oh ! il ne s'y passe rien d'extraordinaire. On s'incline devant le représentant du souverain, on danse, on cause, on flirte un peu, on s'en va. Mais quel assemblage vraiment

surprenant ! On ne réunit pas impunément dans un lieu qui est la clef du continent américain, les représentants officiels et officieux de tant de nations armées qui s'observent. Comme au congrès de paix du czar, tous ces intérêts en présence prêtent à des réflexions bien différentes de celles qui ont motivé leur réunion. Dans ces salles éblouissantes de lumières, parmi la foule étincelante des toilettes et des uniformes, l'on se prend à songer que les eaux tranquilles qui baignent le pied de la forteresse, reflétèrent jadis les feux de maint combat et que sous les tertres verts de ses glacis dorment ceux qui de leur sang, tracèrent les premières strophes de notre épopée. Ils sont ici peut-être ceux qui la continueront. Le jour viendra fatalement où une trompette hostile résonnant au pied du vieux rocher, remettra tout en question, et fera bondir les sombres dogues de guerre, maintenant cachés sous les roses et les draperies des divans, comme autrefois les sentinelles endormies du Palais de la belle au bois dormant.

Au moment où elle tourbillonne dans les salons, envahit bastions et remparts convertis en promenades, tendus de drapeaux, éclairés de lanternes vénitennes, la foule n'a pas la pensée de ces choses. Mais plus d'un jeune homme en sortant de là, songea, le front courbé, à l'avenir de sa patrie.

C'était dans ce cadre brillant que Lionel Gardner avait, pour la première fois, aperçu Lucienne de la Chenaye, et le cadre convenait au tableau. On disait volontiers en parlant de Lucienne : elle est plutôt charmante que jolie. C'est qu'on ne la voyait pas toujours aux heures où elle s'épanouissait comme un beau lis blanc et élancé sous le soleil du printemps : alors elle était belle. Bonne, douce et souriante dans sa vie de tous les jours, —mais sérieuse aussi et partageant sa vie avec plus de discrétion que ne le font la plupart des jeunes filles—elle devenait une autre créature, lorsqu'un sentiment plus vif venait mettre en relief son intelligence et

son caractère, dont la noblesse inconsciente, révélait dans ses traits, son attitude et sa démarche cette beauté idéale qui inspire les grandes amours et les belles actions.

Qu'on n'aille pas croire que toutes ces réflexions soient celles de la jeune fille au moment dont nous parlons Elle s'amuse au contraire franchement, comme il convient, au bal, et ne se livre pas à la moindre analyse. Elle forme le centre d'un groupe joyeux où se font présenter militaires, marins, étrangers. Ces hommages cosmopolites l'intéressent et remplissent son carnet de signatures variées. Mais elle s'inspire sans s'en rendre compte de la scène qui se déroule sous ses yeux, et quelque chose de cette exaltation paraît en elle. Aussi, de toutes celles qui passent ce soir-là devant le dais vice-royal, aucune n'est plus remarquée que cette grande jeune fille, gracieuse et calme dans sa toilette blanche, aux yeux brillants sous le diadème de bandeaux d'ébène qui lui ceint le front.

Cette vision frappe les yeux de Lionel, jeune Anglais nouvellement débarqué et encore étranger au pays. Il a jusqu'ici assisté à la fête plutôt en observateur qu'en figurant. Sans uniforme, sans position officielle et surtout sans fortune, il est naturellement peu remarqué, quoique digne de l'être. Aux avantages physiques s'allient chez lui l'expression et l'attitude d'un gentleman. Il est aussi, apparemment, de prompte résolution, car se tournant aussitôt vers madame X.

—Madame, dit-il, faites-moi donc présenter, je vous prie, à la jeune fille qui vient de passer.

—Un autre aurait commencé par demander son nom mon cher Lionel, répond la dame en riant. Mais vous avez bon goût et Lucienne est radieuse ce soir.

Peu après, les deux jeunes gens causaient une valse sur le bastion du Roi. Bien loin au-dessous d'eux, à la douce clarté de la lune, s'étend la nappe d'argent de notre beau

fleuve, tachetée de points noirs ou lumineux qui sont des navires. Le regard embrasse les hauteurs de Lévis ; au loin dans la campagne, sur toutes les collines, des feux de joie éclairent la nuit.

—J'ai un peu voyagé, disait Lionel, mais je n'ai jamais rien vu du comparable à ce paysage, ni de plus intéressant que le bal de ce soir.

—Le bal du vice-roi est historique, répondait Lucienne. C'était déjà, paraît-il, une institution sous le régime français. Quant au paysage, c'est celui de notre vieux Québec, et je l'aime de tout mon cœur.

—Je serai donc heureux de pouvoir désormais en faire partie.

—Il faudra d'abord acquérir la couleur locale. N'est pas canadien qui veut.

Les yeux de Lionel disaient clairement que si toutes les canadiennes ressemblaient à sa compagne, il n'y aurait pas grand mérite à devenir canadien.

. . . .

Ainsi s'était formée entre ces deux jeunes gens une amitié qui devait durer aussi longtemps que leur vie, et qui de la part de Lionel, au moins, dès le début fut de l'amour. Ils cédèrent au penchant qui les rapprochait. Leur idylle fut le lac des bois, où les eaux profondes surgissant de sources cachées, se mêlent et se confondent sous une surface calme et à l'abri des orages. Et le père de Lucienne, homme sage, bénit cette union qui faisait le bonheur de sa fille unique dont il pouvait lui-même assurer l'avenir, en autant que cet avenir pouvait dépendre de la fortune matérielle.

Voilà à peu près ce qu'Irène et Alice avaient appris sur le compte de leur nouvelle amie pendant le trajet des Piliers à Québec. On se sépara à l'arrivée pour se revoir le lendemain à la résidence de M. de la Chenaye, à quelques milles des barrières.

Le lendemain, le coupé de M. de la Chenaye était à la porte. Alice, en véritable Américaine, en fut chagrine. Elle aurait voulu essayer d'une calèche québecoise qui est l'ébauche du tilbury moderne. Mais on lui représenta que des lanières de cuir en guise de ressorts n'étaient pas ce qui convenait le mieux à un assez long trajet et à une visite, qu'une voiture bien suspendue était de beaucoup préférable ; elle ne put donc, pour cette fois, contenter sa fantaisie.

Partant de la magnifique hôtellerie qui occupe le site de l'ancien château Saint-Louis et qui porte, grâce à l'heureuse inspiration d'un savant québecquois, le nom de Château-Frontenac, ils traversèrent la Place d'Armes et remontèrent la rue Saint-Louis aux vieilles résidences, franchirent les murs d'enceinte sous une arche neuve remplaçant l'antique porte de guerre, et débouchèrent dans la Grande-Allée, d'où l'on peut admirer le palais législatif enrichi des bronzes de Hébert.

Devant eux maintenant s'étendent les plaines d'Abraham. Voici la colonne commémorative de l'endroit où tomba Wolfe, plus loin le monument magnifique érigé à la mémoire des héros de Sainte-Foye. Le chemin Saint-Louis longe dans toute son étendue cette falaise qu'au 13 septembre 1759 Bougainville parcourut à marche forcée ; mais trop tard pour changer le sort de la bataille où son général succombant, victime des trahisons officielles bien plus que des coups de l'ennemi, livrait à l'Angleterre la moitié d'un continent. Figure héroïque que celle de ce soldat, marin et explorateur qu'on voit plus tard parcourir toutes les mers, Enée moderne, tourmenté du désir de rendre à sa patrie l'équivalent des domaines perdus en cette journée.

Ces hauteurs forment aujourd'hui une succession de parcs boisés. D'élégantes villas se montrent ça et là dans le feuillage. Voici enfin celle que nous cherchons, la villa de Sous-les-bois. Le coupé passe sans s'arrêter par la barrière

grande ouverte, parcourt rapidement la longue avenue en pente douce, qui serpente sous l'ombrage des bouleaux et des ormes, et s'arrête enfin devant une maison basse, mais vaste, entourée de larges vérandas. De grands érables l'ombragent de toutes parts, des pins majestueux forment la ceinture extérieure de ce bosquet. Le terrain adjacent est disposé en pelouses et en parterres coupés par des allées sablées, dont une se prolonge à travers les champs jusqu'à la falaise.

Sous la véranda, M. de la Chenaye, sa fille et son gendre se lèvent à la vue de leurs visiteurs et leur font l'accueil le plus cordial.

Ce n'est pas l'espace qui manque à la villa de Sous-les-bois. On y est grandement à l'intérieur. Mais pendant la belle saison, on vit surtout sous les bois qui ont donné leur nom au domaine. Le vieillard fait avec une satisfaction évidente les honneurs de sa belle propriété. Il conduit ses visiteurs jusqu'à l'extrême cîme du cap bordée de bosquets de pin, dont les aiguilles tombées sur le sol, forment sous les pieds un tapis doré, moelleux, mais glissant. Sous cette voûte sombre, l'œil embrasse un coup-d'œil ravissant. Aux pieds du spectateur, bien loin en bas, s'étend le fleuve plus large qu'à Québec même et tout aussi animé. De grands vaisseaux sont là, engloutissant dans leurs flancs entr'ouverts d'énormes pièces de bois. Les arrimeurs chantent en travaillant de vieux refrains monotones auxquels la distance prête une douceur indicible. Au large, descendent des radeaux gigantesques couverts de huttes comme des villages flottants. Remorqués quelquefois par des bateaux à vapeur, ils sont plus souvent poussés par les voyageurs eux-mêmes dont le costume pittoresque survit heureusement au progrès, et dont la chanson toujours nouvelle, sert à rythmer le mouvement des rames :

> Nagez, rameurs, sur l'onde qui fuit,
> Le rapide est proche et le jour finit.

—Je ne m'étonne plus que vous soyez attaché à ce lieu admirable, dit Robert, après que chacun eut exprimé son admiration. La beauté du point de vue est sans égal.

—L'endroit m'est cher à bien d'autres titres e core, répondit M. de la Chenaye. Vous êtes, vous, les hommes d'aujourd'hui et vous avez raison, il faut être de son temps. Moi, je suis un homme d'hier, et avec les années les choses du passé deviennent plus chères à mon cœur. Voyez-vous ce petit pavillon à demi caché sous le feuillage, c'est là que je me retirai lorsqu'un incendie détruisit ma maison, c'est là que je passai les premières années de mon mariage mes enfants y sont nés, mon fils y est mort. Du seuil, on aperçoit les degrés de l'église de Saint-Colomban, qui domine la falaise. Je les gravis jadis, j'avais dix-sept ans, les yeux secs mais le cœur déchiré, car je suivais la dépouille de mon père. Je perdais ce jour-là le meilleur de mes amis, je me révoltais amèrement contre le destin et la résignation n'est venue que plus tard. Il repose sous la voûte de cette église et chaque jour je viens prier sur sa tombe. Souvent je n'y suis pas seul à prier, car c'était un homme de bien dont le souvenir est encore vénéré dans la contrée. Des hommes comme lui, ah ! ils furent clair-semés de tout temps. Il avait des vertus privées rares, des vertus publiques non moins rares. Occupant une grande position, jouissant des avantages de la naissance et de la fortune, on l'a cependant vu passer dans les rues de Montréal blessé et chargé de chaînes, ayant tout sacrifié, même la vie, pour la liberté de sa patrie, car suivant toutes les prévisions, cette revendication devait le conduire à la mort.

C'est à l'humanité de lord Durham, que lui et la plupart de ses compagnons durent de ne pas payer de leur tête le don du gouvernement responsable qu'ils faisaient au Canada.

Oui, ce lieu est pour moi plein de souvenirs, il résume

tout mon passé. J'aurai désormais tout mon temps pour y réfléchir, car je suis peut-être destiné à y mourir seul. Mes enfants doivent me quitter bientôt. Ils seraient déjà partis sans l'accident qui les a ramenés sous mon toit. C'est même pour cela, M. Lozé, que nous vous avons écrit. Mon gendre M. Gardner, est maintenant Sir Lionel Gardner. Il hérite des biens et du titre de sa famille et sa femme doit le suivre en Angleterre.

—Non pas, si vous désirez nous garder auprès de vous, mon cher père, interrompit Sir Lionel.

—C'est au contraire, vous le savez, mon désir qu'elle vous accompagne.

—Mais pourquoi ne pas venir vous-même avec nous ?

—Je ne le puis, Lionel. Je suis vieux et ma santé est chancelante. Allez tous les deux prendre possession de votre héritage. Un peu plus tard, vous reviendrez me consoler.

Quant à vous, M Lozé, Sir Lionel désire, nous désirons tous que vous vous chargiez de la gérance de nos intérêts ici, car ces intérêts sont considérables ; ils ne sont pas seulement locaux, nous avons besoin d'un gérant, et nous avons confiance en vous

On félicita Sir Lionel et Lady Gardner sur la bonne fortune qui leur était échue, et Robert, après une conférence avec Sir Lionel, accepta la gérance qui lui était offerte.

Cependant, la visite s'était prolongée pendant plusieurs jours et il fallait songer au départ. On se sépara avec un regret sincère.

Quelques jours avaient, en effet, suffi pour faire naître une véritable intimité entre tous ces jeunes gens. Ils étaient à ce tournant de la vie où se forment les relations les plus durables, puisque c'est alors que l'on s'établit. Avant cette époque, les visées peuvent être instables, l'avenir est plus incertain. Après, on noue peu de relations intimes, on

intimes, on vit chez soi ou dans le petit cercle qu'on s'est formé. Mais en ce moment-là, la destinée se dessine et les portes entr'ouvertes de l'avenir invitent aux épanchements et aux plus douces espérances.

Irène partit avec Alice et Jean, mais avant son départ, Robert obtint d'elle la promesse que le printemps prochain, ils partiraient ensemble pour un voyage qui ne se terminerait qu'avec la vie.

Quant à Robert il resta auprès de ses nouveaux amis jusqu'au départ de Lionel et de Lucienne. Il jouissait d'une bien douce satisfaction et d'un bonheur très réel, celui d'avoir su, par sa conduite honnête et courageuse, inspirer une entière confiance à d'aussi excellentes gens.

Enfin vint le jour de la séparation. Ce fut un moment bien triste que celui où Lucienne, appuyée au bras de son mari, sur le pont du navire qui s'éloignait, envoya de la main à son père un dernier baiser d'adieu.

Le steamer disparut derrière l'île d'Orléans et le jeune homme reconduisit chez lui M. de la Chenaye. La maison paraissait bien grande à ce pauvre père affligé, mais sa vieille ménagère était là et on pouvait être sûr qu'il ne manquerait pas de soins. Puis, Lucienne écrirait souvent et la séparation ne serait pas éternelle. Ces réflexions le consolaient un peu, et il était plein de courage lorsque Robert, s'étant mis au courant de ses nouveaux devoirs, le quitta à son tour pour se remettre au travail.

CHAPITRE XXII

AU PORT

Une autre année va se terminer.

Voyez maintenant Robert Lozé jouissant d'un beau succès qui est le résultat mérité de son travail et de ses efforts consciencieux, mais surtout du principe qui l'a guidé et dont il n'a jamais dévié.

Aujourd'hui, il a conquis le respect et l'estime de ses confrères. Pour le public qui pense et qui agit, il est une autorité, un des hommes bien en vue, en qui l'on a confiance et dont on espère de grandes choses, tant est puissante une pensée juste fidèlement mise en action.

Sa clientèle est importante. C'est une clientèle spéciale. Non pas que l'avocat ait choisi ou recherché une spécialité, mais parce qu'il a systématiquement refusé toute affaire où le droit et la loi ne lui ont pas semblé d'accord. Souvent, dans les cas difficiles, il est consulté par des avocats. On recherche ses conseils, car on sait qu'il ne s'occupe que des affaires qui peuvent supporter la lumière du jour, et sa présence à côté d'un plaideur est pour le tribunal une garantie de la bonne foi de ce dernier.

D'autres ressources encore sont venues s'ajouter aux recettes substantielles de sa clientèle ordinaire. A l'administration des biens de M. de la Chenaye, est venue se joindre celle des propriétés de madame de R., vaincue à son tour par le mérite réel du jeune avocat. Cela était d'une grande importance pour Robert, car il se voyait par là en mesure d'abréger son temps d'épreuve, qui, sans ces res-

sources imprévues, aurait pu se prolonger beaucoup plus. Du reste, il se montra administrateur prudent et habile. Les sommes considérables dont il avait la gestion devinrent entre ses mains plus productives. Sans négliger les placements fonciers, dont les avantages sont indéniables, il cherchait d'autres placements également sûrs mais donnant un intérêt plus élevé.

Il avait été frappé de ceci, que tout un groupe important de capitalistes se désintéresse complètement des grandes compagnies à fond social ou en commandite, qui ont la haute main sur les banques, les transports, les entreprises d'utilité publique et un grand nombre d'industries. Non seulement leurs revenus se trouvent ainsi diminués, mais ils ferment les portes de tous ces établissements à leurs enfants, puisque, naturellement, ce sont les actionnaires qui, en définitive, nomment les employés et leur ouvrent ainsi des carrières multiples et importantes. Cette ressource précieuse est trop négligée, bien que l'expérience démontre bien clairement ses avantages.

Cette année, Robert n'attendra pas les vacances des tribunaux pour s'éloigner de Montréal. Voici qu'avec mai les longs jours reviennent, jours beaucoup trop longs au gré de ses désirs, à mesure qu'approche ce moment où il doit rencontrer Irène au pied de l'autel.

Interminables heures de voyage. Que ce convoi se traîne paresseusement sur les rails d'acier. Bien nombreux et bien inutiles les arrêts. Déjà le soleil baisse à l'horizon. N'arrivera-t-on jamais.

Enfin, voici les pays familier qui se montre par la portière. Le parler du terroir se fait partout entendre. Cependant ce n'est pas tout à fait le parler, ce ne sont pas encore les points de vue du village natal. Il est descendu dans une ville neuve et florissante que borde un port vaste et profond. Des navires venus de la haute mer y prennent cargaison.

Sur les quais tout neufs circule une foule affairée. Partout des chars mus par l'électricité transportent des voyageurs, ou des marchandises qu'on décharge sur les quais près des vaisseaux.

Que veut dire tout ceci? Robert connait cet endroit, du moins il croyait le connaître, car il y est descendu plus d'une fois. Mais le port était alors désert et dans la ville somnolente chacun poursuivait paisiblement son petit bonhomme de chemin. C'était hier le sommeil, c'est le réveil aujourd'hui.

Pendant qu'il contemple cette scène, un wagon électrique s'est arrêté tout près de lui. Ce n'est pas un char de marchandises. Au contraire, il est aménagé avec luxe et sur son flanc on lit ces mots: "Usine de l'Industrie, char du directeur." Jean en descend, il sert la main de Robert.

Jean!

Oui. Robert comprenait.

C'était Jean le magicien qui avait opéré cette transformation. Deux années lui avaient suffi pour accomplir cette merveille.

Mais qu'importe le temps à la vérité qui est éternelle. On a vu construire péniblement des œuvres éphémères que le premier souffle a emporté. L'œuvre durable peut occuper des siècles, elle peut aussi se produire en un instant. C'est que l'inspiration varie dans ses manifestations. Souvent l'esprit humain marche lentement vers un but et presque sans s'en rendre compte; c'est l'évolution normale. Parfois, la vérité apparaît comme un éclair dans le ciel, son triomphe est instantané, l'homme se rend, son aspiration est satisfaite, il touche au bonheur.

Avez-vous jamais remarqué un homme s'acharnant contre quelque casse-tête chinois. Il s'agit de placer certaines pièces de manière à reproduire une image qui est là, devant

ses yeux. L'homme tente plusieurs efforts inutiles, puis immobile, les sourcils froncés, il manipule ses pièces d'un air distrait. Mais voici que tout à coup il en saisit une, il la place d'une certaine manière, il a trouvé la clef, chaque pièce s'emboîte facilement et l'image idéale est reproduite en entier.

Ainsi, dans ce paisible hameau, un souffle créateur avait passé Sur la hauteur s'est dressée l'usine qui bientôt déverse dans la plaine un flot inépuisable de richesses. La foule est accourue pour les recueillir, elles les entasse sur les quais qui s'avancent dans la mer, où de grands vaisseaux les prennent pour les répandre aux quatre coins du monde.

Et cette foule toujours grossissante, toujours plus affairée, est un puissant maelstrum qui engouffre toutes les subsistances de la contrée. Mais à sa surface flotte une écume d'or qu'on recueille et qu'on distribue au loin. Dans les campagnes, on multiplie les cultures et les troupeaux. Tout s'anime, les esprits deviennent actifs et ingénieux, chacun donne de plus en plus pour alimenter le vaste courant et plus on lui donne plus on en reçoit. C'est ainsi que maintes fois on a vu une idée juste transformer une région, une province, un pays, un continent, et dans les choses de l'âme et de la pensée, régénérer le monde.

—

Les deux frères montent ensemble dans le char qui, aussitôt s'éloigne rapidement dans la direction du *village de l'Industrie*.

Robert allait de surprise en surprise.

Que de changements dans ce ravin jadis si solitaire ! La nuit est tombée avant leur arrivée, mais tout est éclairé comme en plein jour par des multitudes de lumières électriques. Dans les rues propres et soigneusement empierrées, circulent les ouvriers par groupe nombreux. Le char tra-

verse le village et arrive par une route qui serpente jusqu'à la demeure même de Jean.

Là, une lumière encore plus vive éclaire le groupe joyeux qui les attend. C'est madame Lozé entre Alice, Irène. Jeanne, la femme de Pierre, y est aussi ainsi que le docteur de Gorgendière. Voilà Bertrand au milieu d'un groupe d'enfants qui remplissent l'air de leurs cris de joie, et Louise aussi, toujours aimable et souriante. Mais ce ne sont pas les seuls. Cette dame aux cheveux blancs et en robe de soie, est-ce madame de R.? Ma foi, c'est bien elle, seulement son expression est tellement agréable qu'on a peine à la reconnaître. Cette dame, plus jeune, qui l'accompagne, Robert, en la reconnaissant, éprouva un plaisir encore plus vif : c'est madame de Tilly, sa première, sa toujours sincère amie. En voici encore d'autres qui sortent par les portes-fenêtres largement ouvertes du salon. C'est M. de la Chenaye, mais avec lui seraient-ce, non...oui, ce sont Lionel et Lucienne qui n'ont pas voulu avertir Robert de leur retour. M. Berthelet, le père d'Alice, avait aussi voulu être de la fête insistant pour s'exprimer dans la langue de ses ancêtres, mais ne parvenant pas toujours à se faire comprendre.

Comment exprimer la chaleur de l'accueil, comment décrire les charmantes surprises qu'on avait ménagées aux fiancés ! Ce fut vraiment un moment de bonheur sans mélange.

Le lendemain fut consacré à la visite de l'usine, où l'on put admirer toutes les merveilles de l'industrie moderne, moins extraordinaires pourtant que la condition des ouvriers. Ici, point de figures fatiguées ou revêches. Ces hommes, ces femmes comprenaient leur travail, ils savaient que leurs enfants recevaient une saine et solide instruction ; dans leurs demeures régnait un modeste bien-être, pour eux l'économie était possible et l'ambition légitime pourrait librement s'affirmer.

Le surlendemain eut lieu le mariage, dans la jolie petite église que Jean avait fait construire au centre du village. L'assistance était nombreuse, car le travail était suspendu, ce jour-là et le patron et sa famille jouissaient parmi les ouvriers d'une popularité véritable.

Nous n'entreprendrons pas de décrire la scène. Ce fut un moment de bonheur pour tous. Mais quelle profonde émotion dut éprouver Jean ! Auteur et dispensateur de toute cette joie, il voyait son œuvre accomplie, son frère racheté, sa mère consolée...... C'était pour lui, il le comprenait, une apothéose. L'allocution du curé produisit sur ses auditeurs une impression considérable.

"Les circonstances de cette cérémonie, dit-il, sont de nature à nous inspirer des réflexions sérieuses et consolantes. Nous pouvons aussi, ce me semble, en tirer d'utiles enseignements.

"Le site où nous nous trouvons à cette heure était, il y a deux ans à peine, un lieu solitaire et sauvage. Aujourd'hui des hommes nombreux y sont réunis, dans la paix et l'harmonie, pour accomplir en commun le précepte divin qui nous enjoint le travail. Ces hommes sont des chrétiens et ils ont dressé, tout à côté de leur usine, l'autel du Dieu vivant.

"Or, si nous promenons le regard de la pensée sur la vaste contrée qui est notre héritage, que voyons-nous ? Des espaces immenses, déserts comme l'était celui-ci. Ils attendent encore la hache du défricheur, le génie de l'industriel, instruments visibles de la bénédiction divine qui ne manque jamais de s'épandre sur les hommes de bonne volonté. Ils attendent, essaims que nous leur enverrons, les jeunes gens pleins de vigueur et de courage, remplis de foi en Dieu et en eux-mêmes, confiants en l'avenir. Ceux-là devront s'armer pour la lutte, se munir des connaissances qui feront d'eux, non pas de simples défricheurs, vendant

trop souvent à autrui leurs pénibles sueurs mais des maîtres venant implanter la civilisation du Canada français, et la richesse que répand autour de lui un peuple fort et éclairé.

"Telle, mes frères, est notre mission sur cette terre qui nous est échue en partage. Pouvons-nous en douter quand nous réfléchissons à notre survivance providentielle au milieu de tant d'orages? Dieu a fait de nous des soldats, il nous a suscité, non pas des défenseurs, mais des éducateurs et des guides qui nous ont appris à nous défendre nous-mêmes

"Sous leur conduite, nous avons fait la conquête pacifique de notre liberté religieuse et civile. Est-ce à dire que l'œuvre est terminée et que nous devons suspendre nos efforts?

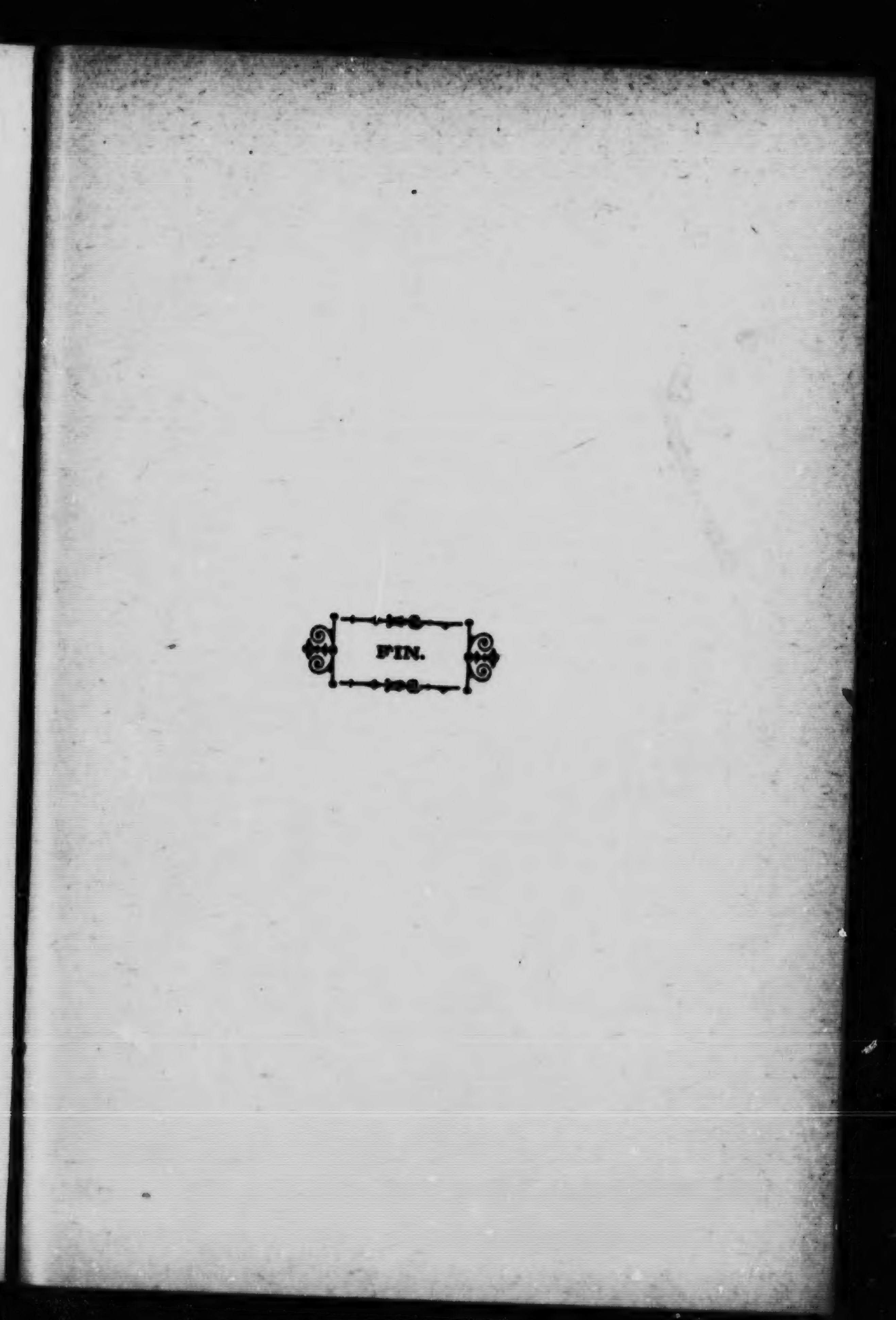
"Non. Cette œuvre n'est que commencée. Dans cette tâche de longueur et de patience, à chaque génération une part est assignée.

"Et l'estimable fondateur de cet établissement nous indique celle qui appartient à la nôtre. C'est d'exploiter notre domaine, c'est de procurer à nos enfants la prospérité matérielle, c'est de récolter ce qu'ont semé nos devanciers, tout en préparant à notre tour l'avenir de nos enfants. Et nous ne faiblirons pas dans cette tâche, car la richesse ainsi acquise ne sera pas entre nos mains un bienfait purement matériel. Nous en ferons un levier, une puissance d'expansion énorme qui nous permettra de porter au loin sur ce continent l'éblouissant flambeau de la vérité, de la civilisation et du progrès. Cette pensée sublime fut celle de nos premiers pionniers et missionnaires, dont l'ardeur ne comptait pas les difficultés. Elle doit être aussi la nôtre. Elle contient toute notre espérance, elle est, notre clarté, notre colonne de feu. Pour la réaliser, comme je l'ai dit, à chaque génération sa tâche. C'est en accomplissant fidèlement celle

qui nous est échue que nous continuerons de mériter nos beaux titres de noblesse, que nous resterons, dans l'avenir comme nous le fûmes dans le passé, apôtres et pionniers."

. . . .

Les mariés sont partis. Ne les suivons pas. Ils n'ont pas besoin de nous. Ils cherchent le silence où les cœurs peuvent se parler, poussés par le mystère du sentiment qui les rapproche et qui est l'aspiration vers l'infini et vers le bonheur. La voie qu'ils ont choisie est la plus sûre, n'en doutons pas. Il est un fantôme trompeur qui tourmente les hommes. Il pousse Pline au cratère, il gonfle les voiles de Colomb, pour lui, Galilée se rapproche du firmament, et chacun croit résoudre le problème redoutable. Mais l'explorateur revient vaincu des confins de l'univers, l'astronome se désespère au bord de sa lunette, le chimiste scrute en vain le fond de son creuset. Tous ont écouté la voix de leur murmure : si tu manges de ce fruit tu seras comme un dieu. Et tous retombent dans l'abîme de leur impuissance devant le secret de la vie que Dieu garde pour lui. Mais pour les jeunes époux que Laure et Pétrarque ont effleuré de leurs ailes, il passe comme un reflet dans cette nuit inexorable, alors que leurs âmes unies entrent au pays de l'espérance.


FIN.